

« L'anarchie (...) est l'idéal qui pourrait même ne jamais se réaliser, de même qu'on n'atteint jamais la ligne de l'horizon qui s'éloigne au fur et à mesure qu'on avance vers elle, l'anarchisme est une méthode de vie et de lutte et doit être pratiqué aujourd'hui et toujours, par les anarchistes, dans la limite des possibilités qui varient selon les temps et les circonstances. »

Errico Malatesta

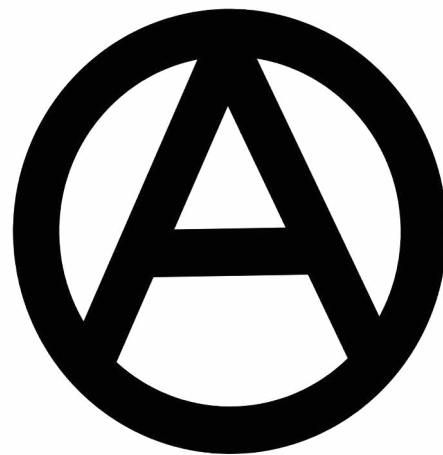


numéro 1789 - 4 juin au 4 juillet 2017

LE MONDE
LIBERTAIRE

LE MONDE LIBERTAIRE

LE MAGAZINE MENSUEL SANS DIEU NI MAÎTRE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE



NOTRE DOSSIER
VIVRE EN ANARCHIE ?

LUTTES SYNDICALES : **MÉTÉO DE PRINTEMPS**
ZONE DE CHANTIER : **ÉDUCATION POPULAIRE**
INTERNATIONAL : **APPEL DU VÉNÉZUELA**
CINÉMA : **I AM NOT YOUR NEGRO**

Le Monde libertaire # 1789 04-06 > 04-07-2017

M 02137-1789-F: 5,00 € - RD



EDITORIAL

L'anarchie : l'ordre sans le pouvoir.

Nul doute que ce mode d'organisation horizontal toucherait à l'ensemble des aspects de la société : des loisirs au travail, de l'éducation à la place de l'art, des sexualités à la gestion de la violence et de la criminalité etc.

Autant de pistes de réflexion qui nourrissent depuis bien longtemps la réflexion et les discussions des libertaires.

A quoi ressemblerait ces moments quotidiens, s'il n'y a plus ni patriarcat, ni salariat, ni argent ou toute autre forme d'oppression ?

Nous n'avons pas la prétention d'apporter une quelconque réponse définitive à ces questions, cela reviendrait à ériger l'anarchisme en dogme, notion que nous combattons tout autant.

Si l'anarchie est un combat quotidien, un horizon inaccessible vers lequel il faut pourtant se diriger en permanence, elle est donc une philosophie à pratiquer sans attendre le « Grand Soir ».

C'est ces questions que nous avons essayé de traiter (de manière forcément incomplète) dans ce numéro. Vous avez dit utopistes ? Oui, et alors ?

Nous aurions pu, dans ce n°1789, traiter de la Révolution française, mais non.

Nous préférons traiter du centenaire de celle de 1917 qui, sans être française, nous intéresse bien plus : le prochain n° du *Monde libertaire* sera entièrement consacré à la Révolution russe, nous y apporterons évidemment un éclairage anarchiste en ayant à coeur de vous proposer des textes venant d'auteurs et d'autrices du monde entier.

Rendez-vous, donc, en juillet-août !

LE CRML

1789

TERRAINS DE COMBAT

02 Ils ont voté, et puis après ?

Par BÂTARD LE CHIEN

04 Météo syndicale de printemps

Par THIERRY PORRÉ

ZONES DE CHANTIER

34 EducAction populaire, culture populaire, émancipAction

Par TONI

SECTEURS À EXPLORER

38 Déconstruire les croyances politiques

Par NATHAN ET GUILLAUME

41 Tu te fous du monde

Par STÉPHANE POLSKY HICHÉRI

SANS FRONTIÈRES

42 Appel du Venezuela

Par EL LIBERTARIO

44 Brèves internationales

Par RENZO

45 Agenda international

Par RENZO

Le dossier du mois :

VIVRE EN ANARCHIE ?

06 Société anarchiste, criminalité et punition

Par VINCENT ROUFFINEAU

10 Si l'anarchie n'est pas parfaite, elle a quand même de la gueule !

Par PATRICK SCHINDLER

12 Regard sur l'art dans une société libertaire

Par ARTRACAILLE

16 Art libertaire

Par J.-P. LEVARAY

19 L'écologie politique libertaire : Mythe ou réalité ?

Par J.-P. TERTRAIS

23 Vivre en anarchie à l'éducation nationale

Par MONICA JORNET

25 L'éducation dans une société anarchiste

Par ISABELLE AUBEL

29 Anarchie et travail : un risque d'exploitation collective ?

Par VINCENT ROUFFINEAU

31 Libérons nos intimes !

Par FAB, JEAN YVES ET DES AMI.E.S

DOMAINES CULTIVÉS

46 L'État, la corruption et le narcotrafic...

Par CHRISTIANE PASSEVANT

47 Cinéma, travail, aliénation, exploitation...

Par CHRISTIANE PASSEVANT

50 Colonisation et idéologie civilisationniste...

Par CHRISTIANE PASSEVANT

52 *I am not your negro*

Par CHRISTIANE PASSEVANT

53 Agenda des sorties cinéma

Par CHRISTIANE PASSEVANT

54 Rencontre avec l'écrivain

Julien Heylbroeck

Par GUILLAUME GOUTTE

58 Les libres penseurs sont comme les anarchistes...

Par PATRICK SCHINDLER

60 Travailleur de la nuit...

Par STEVE GOLDEN

63 *Les anarchistes à contretemps*

Par OCTAVIO ALBEROLA

ARCHIPEL LIBERTAIRE

65 Bulletin d'abonnement

66 Les groupes de la FA

68 Programme de la radio

Couverture : **Agenda militant**

Le Monde Libertaire, mensuel de la Fédération Anarchiste, est édité par la SARL Les Publications Libertaires.

Il est réalisé et mis en page par une petite équipe entièrement bénévole disséminée à Marseille, Paris et Lyon ; l'impression et le routage sont financés exclusivement par les ventes de numéro et les abonnements.

Garanti 100% sans pub, sans subventions, sans généreux copain du Fouquet's, sans concessions.

C'est un journal volontairement ouvert à toutes les sensibilités libertaires : les articles qui y sont publiés nous sont librement proposés par des rédacteurs de tous horizons, membres de la Fédération anarchiste ou pas, écrivant selon le principe de la responsabilité individuelle. Si vous butez sur certains propos, nous vous invitons à les considérer comme le point de départ de discussions qui ne pourront qu'être enrichissantes pour tous. Adeptes d'un monde fermé, lisez autre chose, tout simplement.

Ont participé à ce numéro :

Le comité de rédaction du Monde Libertaire ainsi que : Patrick Schindler, Ramon Pino, François, Viencent Rouffineau, Christiane Passevante, Bâtard le chien, Fab, JeanYves et leurs ami.e.s, Renzo, El Libertario, Octavio Alberola, Toni, Stéphane Polsky-Hichéri, S., le groupe Kronstadt, Daniel Pinos, Guillaume Goutte, Nathan, Steve Golden, Isabelle Aubel, JP Levaray, JP Tertrais, Monica Jornet, Artracaille, Thierry Porré

Direction de la publication :

Claudine Annereau

Imprimé par :

Les presses du Ravin Bleu,
27 rue du Capitaine Ferber,
75020 Paris

Commission paritaire n°0614 C 80740

Dépôt légal 44145 - 1er trimestre 1977

Routage 205



DANS UN SALE ÉTAT

Ils ont voté et puis après ?

Bon OK, piquer à Ferré un titre, ce n'est pas malin, mais vous me pardonnerez cela. Ou pas. Parce que la période n'est pas à l'humour ! Elle est à la résistance ! Pas armée, non, dans les urnes camarade démocrate ! Et il faut sauver la démocratie !

Quoi, vous avez loupé quelque chose ? Vous avez oublié que la démocratie c'est les urnes et le vote ? Mais où étiez-vous quand l'école vous endoctrinait là-dedans, à grand coup d'éducation civique ? Vous lisiez Bakounine ?



« Le suffrage universel, tant qu'il sera exercé dans une société où le peuple, la masse des travailleurs, sera économiquement dominé par une minorité détentrice de la propriété du capital, quelque indépendant ou libre d'ailleurs qu'il soit ou plutôt qu'il paraisse sous le rapport politique, ne pourra jamais produire que des élections illusoires, anti-démocratiques et absolument opposées aux besoins, aux instincts et à la volonté réelle des populations »

Bakounine

Terriblement actuel le père Bakou non ?

Parce que oui, médias, penseurs autoproclamés, patrons, universitaires et directeurs d'universités, artistes, etc... Toutes et tous vous ont enjoint d'aller voter Macron pour tuer l'étron, pardon Le Pen.

Sauf que, personne n'ose dire que ce qui vient de se dérouler sous nos yeux n'est pas juste une montée du fascisme mais bien une expansion de la pensée capitaliste, une nouvelle étape. Celle qui veut en terminer clairement avec l'idée de classe, et de la lutte qui va avec.

Appuyés sur des pensées nouvelles comme le post-modernisme et l'identitarisme libérateur, nos deux ouailles qui demandaient le pouvoir par les urnes, s'ils sont différents dans la méthode, jouent en fait la même partition. Celle de la fin de la lutte des classes et de la notion de classe au profit unique d'une lutte des espaces. Le mondialisme contre le nationalisme. L'idée un peu folle selon laquelle, soit on est unis dans un monde sous domination capitaliste, soit on est désuni dans des pays sous domination capitaliste. Oui, on nous vend donc un capitalisme sympa et un méchant. L'un qui tue lentement en dégradant les conditions de travail, en rallongeant les années avant la retraite, en refusant de partager le temps de travail, en laissant des millions de gens sur le carreau. L'autre, le plus haineux lui, ajoute à tout cela la séparation par origines, la haine comme moyen de diriger et la mort comme but final pour les



« pas comme nous ». Objectivement, oui, un des deux est moins pire. Réellement, oui, les deux sont à renverser. La démocratie délégataire entraîne toujours des moments où le fascisme pointe son nez. Tout simplement parce que comme le disait Brecht : « Le fascisme n'est pas le contraire de la démocratie mais son évolution par temps de crise ». Et c'est que tonton Berthold n'avait pas tort quand on regarde l'histoire.

Alors, pour nous faire avaler cela, pour encore nous diviser, pour encore faire en sorte que nous ne voyions pas que ce qui nous unis est plus fort que ce qui nous sépare, le hochet du méchant contre le gentil, plutôt de la méchante contre le gentil, est ressorti. Dans un élan patriotico-romantique, il fallait sauver la nation et les humains en acceptant que certains en prennent plein les dents rapidement. Il fallait choisir donc.

Et gare si tu ne le voulais pas : tu devenais un traître, tu donnais ta voix à Le Pen alors que tu ne participais pas ! Dédouanant au passage les électriques et électeurs de la passionaria de la haine, voilà que c'est l'abstentionniste le coupable de tout. Tellement simple, et là aussi un beau moyen de se détourner du cœur du problème : qui porte ce système capitaliste mortifère ne peut être l'allié des opprimé.e.s.

Oui, la démocratie parlementaire et délégataire engendre des monstres. Mais elle protège aussi ceux qui profitent honteusement et cyniquement du capitalisme pour plomber la vie de

milliards d'humaines et d'humains. Et une fois de plus, c'est à nous que l'on demande de venir couper les têtes de l'hydre hideuse, tout en étant sous le coup de la violence du capitalisme. Et c'est un ordre !

Plus que jamais, nous devons au contraire renverser la table, changer le jeu. Nous souvenir que l'internationalisme est notre cause et pas celle du patronat. Nous souvenir que nous sommes toutes et tous avant tout humaines et humains, et que ce qui nous différencie des opprimés d'autres pays ne sont que des frontières créées au profit des rentiers et autres profiteurs, rien d'autre.

Plus que jamais, nous devons faire résonner le « ni dieu, ni maître, ni État, ni patron ! » Pour que nous trouvions enfin ce qui nous réunit, et ce qui nous rend plus fortes et forts face à ces quelques personnes.

Ne jouons plus le jeu de ces flingueurs de raison. Abstention et révolte, révolte et révolution.

PAR BÂTARD LE CHIEN





Météo syndicale de printemps

Les périodes électorales sont toujours pénibles, voire harassantes pour les militantes et militants du mouvement libertaire. La dernière présidentielle a été remarquable (dans le sens premier du terme !) avec les ineffables primaires et ses révélations sur le train de vie de certains des protagonistes.

Mais le fond du problème a été exprimé par un dessin paru dans un quotidien du Sud-Ouest où l'on voit de dos deux individus (a priori des politiciens !) « On a réussi à faire des élections sans aborder les questions essentielles. » dit l'un, tandis que l'autre rétorque « Il faut bien qu'ils s'habituent. Les questions essentielles ne concernent que les décideurs ! » Diable, un dessin et quelques mots en disent souvent plus qu'un long verbiage. C'est ce que pensait Willem, ancien provo néerlandais,

quand on le questionnait sur la tragédie qui coûta la vie à Cabu, Wolinski... Face aux foules qui déclaraient « Je suis Charlie » il déclara abruptement : « Nous vomissons sur tous ces gens qui, subitement, disent être nos amis. Toutes proportions gardées, on pourrait dire la même chose sur tous ceux qui exigeaient le premier rang médiatique dans la lutte contre le fascisme... »



Côté syndical, rien de vraiment neuf dans les positions : FO dans sa tour d'ivoire, la CGT jouant aux ombres chinoises par la voix de Martinez (numéro de magie où on excelle à Montreuil...) quant à la CFDT, elle s'est surpassée ! A quand une place de ministre dans le gouvernement Macron au côté de Laurence Parisot^[1] ?

Sinon, que dire des « charmantes » accusations de celles et ceux qui par l'écrit et la parole ont dénoncé bulletins blancs et abstention comme une aide obligatoire à Marine Le Pen ? Que score du FN et boycottage des urnes ne sont pas en concordance ! CQFD. De toute façon, ce n'est pas nous qui avons désespéré Billancourt... !!! La droite et le PS, leurs trahisons sociales ont fait qu'une partie de la classe ouvrière française se rac-

[1] Si ma mémoire est bonne, Chérèque (fils) avait eu les mêmes titillements !



croche aujourd'hui à l'extrême droite et tous les gouvernements successifs, les uns après les autres, ont été pires que les précédents.

Sinon, le troisième tour social prend de l'ampleur, même si les états-majors syndicaux restent sur leurs positions. Wait and see, comme on dit dans la perfide Albion ?

Certes le mouvement syndicaliste initié avec « On bloque tout ! » n'a pas apporté tous ses fruits et il n'est pas besoin de faire appel à la mémoire des anciens pour réaffirmer que sans luttes dans les entreprises, on n'arrive à rien. Comme il était écrit dans un article paru dans le numéro 4 (février 2017) de Les utopiques (Union syndicale Solidaires) : « Autour d'On bloque tout ! s'est constituée une petite intersyndicale de terrain ayant notamment à cœur de porter l'idée de grève reconductible dans le mouvement contre la loi Travail. Il est ainsi établi que le retour aux valeurs fondatrices de la CGT sur des bases syndicalistes révolution-

naires va de pair avec une vision claire de l'unité dans les luttes avec toutes les organisations syndicales qui partagent l'anticapitalisme comme perspective concrète. »

Tout ira-t-il mieux pour la Sociale dans un avenir proche ? Faudrait se retroucher les manches et faire gaffe aux miroirs aux alouettes qui encombrant le chemin vers un autre futur !

PAR THIERRY PORRÉ,
groupe Salvador Seguí de la Fédération anarchiste, Paris

PAGE SUIVANTE, NOTRE DOSSIER :
VIVRE EN ANARCHIE ?

EN BONUS... PIOCHÉ DANS LA PRESSE :

« L'État a été condamné, jeudi, à verser une indemnité de 4 000 euros à 84 anciens salariés d'une entreprise du nettoyage marseillaise. En 2012, une procédure avait été ouverte contre leur employeur qui refusait de leur octroyer un 13^e mois. Ce qui avait pourtant été accordé aux autres catégories de personnel de l'entreprise. Ils avaient obtenu gain de cause mais il avait fallu trente mois au tribunal des prud'hommes de Marseille pour rendre son jugement. Un délai qualifié de « déraisonnable » par leur avocat, Me Roger Vignaud, estimant qu'il s'agissait "d'un déni de justice". Le tribunal de grande instance de Marseille leur a donné raison. »



VIVRE EN ANARCHIE ?

DOSSIER

SOCIÉTÉ ANARCHISTE,

CRIMINALITÉ ET PUNITION

« C'est la société qui fait les criminels, et vous, jurés, au lieu de les frapper, vous devriez employer votre intelligence à transformer la société : vous supprimeriez tous les crimes, et votre œuvre, en s'attaquant aux causes, serait plus féconde que n'est votre justice qui s'amoindrit à punir les effets »

Ravachol

L'idée centrale d'une société anarchiste est que l'individu ne peut être contraint par des instances supérieures : pour les grands auteurs qui ont contribué à l'élaboration de la pensée anarchiste, le droit est une de ces instances, en tant qu'il est l'expression d'une autorité (Kropotkine), le fondement de la propriété (Proudhon), ou implique l'obéissance (Reclus). Pour autant, la société anarchiste est une collectivité humaine qui entraîne la

nécessité de principes sur lesquels construire les rapports sociaux : ce serait faire preuve d'angélisme que de penser que les êtres humains se transformeraient du jour au lendemain en anarchistes convaincus, une fois exposés à la force humaniste de cet idéal. Les conflits entre individus ne sont pas uniquement des conflits économiques : comment, par exemple, résoudre le problème de la garde des enfants quand un couple se sépare ? Cette question est éloignée du thème de cet article, aussi nous ne l'approfondirons pas ici, mais au moins pose-t-elle la question de l'arbitrage et de son caractère coercitif. La question du droit en anarchie pose immédiatement la question de la collectivité face à l'individu : « il suffit que, dans la société, l'intérêt d'un seul individu soit lésé pour qu'aussitôt l'intérêt collectif ne soit plus l'intérêt de tous et ait, par conséquent, cessé d'exister ».^[1] Quel

[1] A. Belleguarrigue, *Manifeste de l'anarchie*

est le moment à partir duquel la liberté individuelle doit s'effacer devant les contraintes de la collectivité ? La question du droit prend ici tout son sens, c'est-à-dire le droit en tant que corpus de textes définissant les conditions de l'arbitrage. Les Romains, dont nous tirons la substance de notre philosophie du droit, définissaient celui-ci comme la science de ce qui était bon et juste (*ars boni et aequi*), et toute la difficulté réside dans la définition de ces deux termes, fluctuant selon le contexte social et historique. Au sein de la collectivité, soit-elle fédéraliste, l'adhésion à des principes de base ne résout pas les conflits individuels, et chacun peut légitimement revendiquer d'avoir été lésé, ou contraint, par une décision d'arbitrage défavorable, d'autant plus si ils'il refuse de s'y plier et que la coercition devient nécessaire pour faire respecter la décision rendue, ce qui est contradictoire avec l'idéal anarchiste. Cependant, la société anarchiste ne

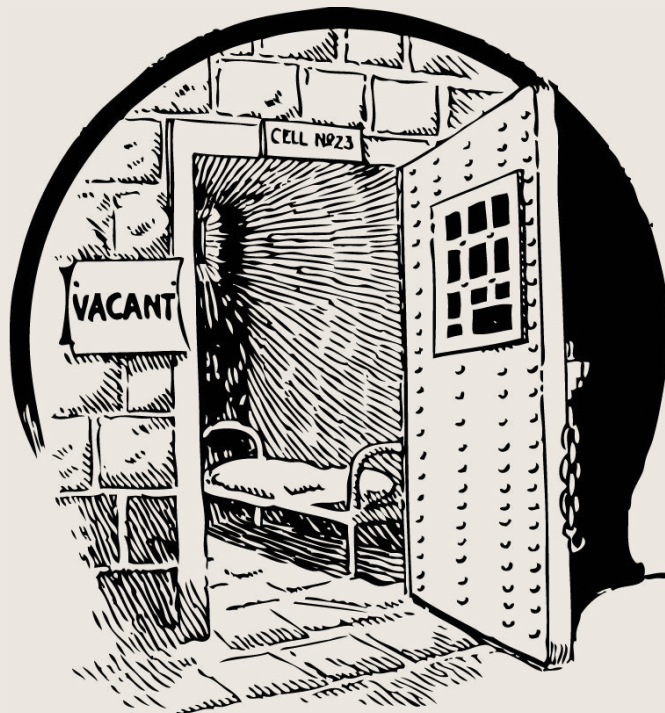


peut être un idéal absolu, mais au moins peut-elle être l'objet d'une dynamique qui va dans le sens de cet idéal, sans toutefois pouvoir faire abstraction de certaines contradictions. Toute la question est de déterminer dans quelle mesure résoudre ces contradictions. La question de la criminalité, à cet égard, est particulièrement intéressante, car elle introduit les questions du droit, du jugement et de la punition, et se pose à la fois en termes pratiques et en termes éthiques.

D'abord, de quoi parle-t-on ? L'idée de criminalité a été étudiée par la sociologie comme composante inévitable de l'espace social (Durkheim), par la psychanalyse comme résultat de la résolution d'une pulsion (Lacan), et bien sûr, par la criminologie comme acte antisocial appelant une sanction. Afin de circonscrire notre réflexion à la société libertaire, nous retiendrons cette dernière acception, qui exprime d'une

part l'idée de cohésion sociale, et d'autre part pose la question de la pertinence de la sanction, laquelle implique une forme de pouvoir, ou du moins l'expression d'une contrainte. C'est tout l'enjeu de la problématique pour une société anarchiste. Toutefois, ainsi que l'exprime la citation de Ravachol citée en exergue, les conditions dans lesquelles la société anarchiste se

construit, élimine de facto la plupart des crimes liés au vol ou au profit, la collectivisation des biens et des ressources les rendant obsolètes. Néanmoins, la société libertaire ne peut être exempte de tensions entre individus, et comptera certainement parmi ses membres des personnes souffrant de troubles mentaux, ces tensions et ces pathologies pouvant aboutir au crime.



La question de l'origine sociale de ces pathologies mérite d'être approfondie, mais nous ne considérerons que le résultat : un acte portant atteinte à un individu, agression, viol ou meurtre, a été commis.

La question du droit introduit justement celle de la diversité des crimes : il n'y a rien d'absolu dans un acte criminel, et on ne peut pas mettre sur

le même plan une agression sexuelle et un meurtre, de même qu'on ne peut confondre meurtre prémédité et meurtre impulsif. Le droit permet de faire une distinction entre ces crimes, non pas en les hiérarchisant, mais en signifiant la nécessité de les considérer dans toute leur complexité. Le droit n'est pas que l'application aveugle de lois arbitraires : c'est aussi un ou-

til qui permet de mettre de la distance entre la colère suscitée par le crime et la nature même de ce crime, c'est-à-dire d'introduire de la rationalité face à un acte révoltant : le droit peut être un rempart face à la vengeance. De même, le droit n'est pas monolithique, et le travail du juriste est d'interpréter la loi selon l'esprit et selon la lettre, d'adapter son contenu aux circonstances. La vision bourgeoise et étatiste du droit ne doit pas masquer son caractère fondamental, qui est avant tout de se préserver de l'arbitraire, même s'il peut être

mis au service du pouvoir. Le droit en tant que tel n'est pas nécessairement contraire à la pensée anarchiste, s'il est construit selon l'esprit de cet idéal. Mais il ne peut être l'œuvre de quelques-uns, au risque de devenir un absolu qui transcenderait la volonté collective : c'est pourquoi il doit être l'expression d'un consensus au sein de la société anarchiste, et il apparaît



nécessaire de commencer ce travail avant toute transition révolutionnaire. Sa forme et son fond sont encore à élaborer, et malheureusement les anarchistes ne disposent que de très peu de textes afin de les aider dans cette démarche, ce qui rend nécessaire, au moins, de réfléchir sérieusement à la question.

Il n'en reste pas moins qu'il faut décider du sort du criminel, c'est-à-dire de confier son devenir à une instance qui le prive de son autodétermination, en d'autres termes : qui possède un pouvoir sur lui, et à travers lui sur l'ensemble de la collectivité ; la liberté d'un seul détermine la liberté de tous.

L'idée de « pouvoir » est antinomique avec la société anarchiste, mais faut-il pour autant considérer qu'en raison de la gravité de son acte, qui est finalement l'expression ultime du pouvoir, qui prive un individu des moyens de son existence, le criminel perd de facto son statut d'individu libre et maître de son destin ? Le criminel fait-il toujours partie de la collectivité ? Nous pensons que la réponse réside dans la temporalité. Le statut du criminel doit être suspendu pendant la durée de la prise de décision le concernant : il n'est pas dans la collectivité, ni hors d'elle, il est dans une situation intermédiaire, dans une sorte de bulle ontologique

dans laquelle il s'est placé lui-même, il échappe aux considérations éthiques habituelles, ce qui d'ailleurs ne présume en rien de son sort ; cette isolation temporaire n'a pas d'autre objet que d'assainir les conditions de la prise de décision à son sujet. Ensuite, il s'agit de déterminer qui va juger, et sur quelles bases. Il apparaît en premier lieu nécessaire de confier cette décision à une instance réduite, mandatée à cet effet pour une durée limitée à l'examen des cas particuliers. Cette approche permet au moins d'éviter un mouvement collectif motivé par la vengeance ou par l'horreur ressentie face à l'énormité du crime, par exemple





dans le cas du meurtre d'enfant, qui peut être qualifiée de « situation limite », selon le concept développé par Karl Jaspers, c'est-à-dire une situation face à laquelle un être humain est confronté à l'angoisse et au désespoir. Cette situation limite peut faire perdre toute objectivité à un individu, et d'autant plus à une foule, dont les mouvements sont irrationnels. L'existence d'une entité médiatrice dépositaire de la décision permet de canaliser cette dérive psychologique dont le risque de déchaînement de violence, de lynchage, est réel. Reste à considérer la pertinence de la sanction, de la nécessité ou non d'un châtement.

La question du châtement a été largement explorée par Michel Foucault dans le contexte d'une société « classique », mais son analyse peut être sollicitée dans le cadre d'une société anarchiste. Pour Foucault, le châtement est à l'origine une catharsis : l'horreur du crime doit être expiée publiquement à travers le supplice du condamné. Cette dimension disparaît au XVIII^e siècle pour laisser la place à une fonction dissuasive du châtement : il ne vise plus à punir l'acte mais à éviter sa répétition. Ce n'est pas l'acte qui est châtié, c'est la pulsion qui l'a rendu possible. La dimension dissuasive est notamment sollicitée à travers la question de la peine de mort, car l'existence de cette peine n'a jamais empêché le meurtre : certains truands portaient des pointillés tatoués autour du cou pour signifier leur mépris de la guillotine. De nos jours, c'est l'incarcé-

ration qui s'est substituée au coupe-ret, et la question de la sanction dans une société anarchiste relève de cette problématique : s'agit-il de punir ou de réparer ? La punition implique un cadre moral de référence, qui serait absolu, c'est-à-dire qu'il s'appliquerait à tous et partout, ce qui est en contradiction avec l'idéal anarchiste qui n'admet aucun dogme supérieur à l'individu. La punition relève de l'expression d'un rapport de domination, de l'exercice de la force, de l'idée de la répression, et finalement n'a d'autre fonction que d'apporter une satisfaction à celui qui l'applique. L'idée de punition est inscrite dans notre éducation, la même qui réprime notre individualité pour la conformer aux normes sociales : elle est l'émanation d'une angoisse face à la « déviance », et n'a d'autre but que de contraindre par la souffrance physique ou morale. La décision quant au sort du criminel excluant la vengeance ou l'expiation, reste la question de la réparation : l'absence de punition n'est pas l'absence de sanction. La réparation matérielle par saisie de biens mobiliers ou immobiliers, solutions courantes en Europe médiévale, est inenvisageable dans la mesure où l'abolition de la propriété privée des ressources abolit aussi la valeur des choses matérielles. Reste le bannissement, la privation de l'accès aux ressources collectives, ou le don de soi à la collectivité sans contrepartie : c'est faire don de la seule chose qui garde de la valeur en soi et pour soi, à savoir le temps dont on dispose. En tout état

de cause, le sort du criminel ne peut être déterminé par une quelconque idée de châtement expiatoire.

Reste la question des victimes ou de leurs proches : faut-il prendre leur douleur en compte dans la réflexion autour du sort du criminel ? Cette question n'est pas l'objet de ce texte, mais elle mérite d'être soulevée, bien que nous ne puissions la résoudre ici, en raison du format court imposé par les contraintes éditoriales. Elle est néanmoins certainement à prendre en considération. En tout état de cause, la question générale de la criminalité en anarchie mériterait un essai à elle seule : ce court texte n'a pas d'autre ambition que de débiter une réflexion autour d'un aspect essentiel qui mérite d'être exploré plus profondément, de dégager les contours d'un enjeu central pour toute société humaine, et plus particulièrement pour une société anarchiste.

PAR VINCENT ROUFFINEAU



VIVRE EN ANARCHIE ?

DOSSIER

Si l'anarchie n'est pas parfaite, elle a quand même de la gueule !

L'anarchie n'est peut-être pas « LA » solution parfaite. Soit. Mais n'est-elle donc pas alors, à l'image même de l'homme (hétéro / femme hétéro / lesbienne / Gay / Bi & Trans), qui ne l'est pas non plus ?... A mon sens, on peut convenir cependant que le système de pensée et d'action que propose l'anarchie est celui qui respecte au plus juste l'individu. Pourquoi ? Commençons le menu par une petite partie théorique, (ce qui ne fait jamais de mal) avant de passer ensuite à la pratique et examiner quelques exemples concrets d'anarchisme en faits et actes.

Pour la théorie, donc, autant reprendre celle qu'un camarade de la Fédération anarchiste : Hugues Lenoir, a développée lors d'une conférence à Bruxelles en 2001. Pourquoi en effet, vouloir réinventer la poudre, quand celle-ci colle parfaitement au nez ? Donc, lors de cette conférence, il nous fut expliqué qu'au niveau de la pensée, « l'anarchie est avant tout un idéal, une philosophie,

une éthique, une finalité, une aspiration individuelle et collective ». Et rien que ça !... Mais contrairement aux théories politiques gravées dans le marbre, comme le marxisme ou le maoïsme, « l'anarchie est toujours à penser et toujours à construire, individuellement et collectivement ». Qu'est-ce à dire ? Eh bien : qu'elle s'applique selon les lieux, les cultures et les circonstances. Non figée, si son organisation ne fut pas parfaite à ses prémices, durant les trois mois que durèrent la Commune de Paris, ou qu'elle se fit pilonner à Kronstadt par les marxistes, ou encore par les organisations trotskistes et staliniennes durant la Guerre d'Espagne, on peut espérer que, forte de ces expériences, elle réussira à s'imposer plus durablement lorsque les événements s'y prêteront (on verra plus loin qu'elle a d'ores et déjà réussi à le faire à une échelle certes moindre, locale).

Poursuivons la théorie. L'anarchie est aussi une philosophie et une éthique car, toujours selon Hugues Lenoir, « elle

envoie à une conception de l'homme et de la femme tant comme individu, qu'appartenant à un ou plusieurs collectifs, assumant de développer leur propre liberté en acceptant et en développant la liberté d'autrui ». Cette définition est belle comme le premier des humanistes, à la différence près que ces derniers ne définissaient la liberté que comme « s'arrêtant où commence celle des autres » (maxime issue probablement des philosophes des Lumières – et à ne pas confondre avec la plus populaire version : la liberté du cochon s'arrête où commence celle de la truie). Restons sérieux. Donc, la définition anarchiste de la liberté est plus vaste et offre plus de perspectives que celle donnée par les premiers humanistes. Poursuivons : selon notre camarade, l'anarchie est aussi une éthique parce qu'elle « exige de chacun d'entre nous de fonctionner et tenter de vivre selon des principes d'action et des valeurs communes à tous les anarchistes et compatibles avec l'idéal anarchiste ».



Difficile de faire plus respectueux les un.e.s vis-à-vis des autres... Pour synthétiser la pensée d'Hugues Lenoir, enfin, « l'anarchie est une quête permanente pour réduire au maximum l'écart entre la théorie et la pratique, entre le discours et l'action, tant pour l'individu que pour les organisations qui s'en réclament ».

Bien. Assez de théorie et puisqu'il convient de réduire l'écart entre la théorie et la pratique, passons à cette dernière. Enfin, pas tout de suite, après tout, nous ne sommes pas si pressés et d'ailleurs, les choses faites dans la précipitation ne sont pas toujours les meilleures. Prenons donc un peu le temps de nous délecter sur un terrain intermédiaire entre la théorie et l'action : il s'agit de montrer la jouissance procurée par la théorie dans l'expression de son réel. Pour parler plus simplement : dans la vie de tous les jours. Personnellement, ce que j'apprécie dans les moments partagés entre anarchistes synthétistes (évidemment), c'est lors de nos réunions décisionnelles (comme celle qui vient de se terminer à Laon) de voir combien les attitudes collectives et individuelles correspondent à la théorie.

Évidemment, hors des débats et des confrontations d'idées, c'est-à-dire dans les moments festifs durant lesquels je me suis pour ma part, toujours délecté d'une certaine harmonie qui y règne. Sinon quelques vanes, naturelles à l'équilibre de l'homme et de la femme, jamais d'agressivité dans les

rapports. Toutes les tâches matérielles - si chiantes dans la vie courante - s'y réalisent comme naturellement et dans la bonne humeur. Est-ce encore grâce au fait de se retrouver entre personnes partageant les mêmes convictions profondes que je me sente comme dans un monde idéal, lors des manifs réunissant spécifiquement quelques-un.e.s d'entre nous ? Comme par exemple, la traditionnelle manif libertaire du Premier Mai, rappelant les événements de Haymarket square à Chicago en 1886, contre l'idée vichysienne d'un premier mai « fête du travail » ou encore chaque fin de mai, devant le mur des fédérés au cimetière du Père Lachaise ou encore devant les monuments dédiés au pacifisme le 11 novembre, voire encore, à la suite de nos réunions de groupes fédérés - celles de mon groupe sont plutôt festives à l'image de cette révolution que souhaitait tant Emma Goldman... Bref, on pourrait me reprocher de me réjouir de si petits moments de bonheur, ou encore me reprocher mon éternel optimisme ou ma sempiternelle naïveté. Mais pour bien le faire comprendre, je devrais ajouter qu'au contraire, tous les jours, la plupart d'entre nous devons affronter la marque quotidienne de la remise en cause de toute individualité, du racisme, du sexisme, de l'homophobie, du mépris de l'autre, du refus de l'écoute (combien dans ce siècle virtualisé et formaté on ne prend plus le temps d'écouter simplement les autres...). Enfin, pour ne pas être trop long et terminer dans la même vision idyllique sur l'anarchie en actes, on

pourrait retenir quelques réalisations de notre fédération. Comme la permanence d'un journal, *Le Monde libertaire*, où l'on peut exprimer nos théories et rendre compte de nos actions. Notre radio, *Radio libertaire* qui se fait l'écho de près d'une centaine d'émissions réalisées par des anarchistes ou des individus qui s'en sentent proches. Nos librairies et lieux militants dans toute la France, nos éditions ainsi que celles des amis. Nos réalisations les plus proches comme la réussite des Salons du livre libertaire, les essais d'éducation différents comme le fut l'école *Bonaventure* sur l'île d'Oléron ou comme encore, ceux récurrents des universités populaires, des épiceries solidaires et autogérées ici et là...

Je préfère arrêter là, ne pouvant être exhaustif, ayant peur d'en oublier tant d'autres. Et donc, pour dernier mot, je dirais que pour moi, l'anarchie est avant tout une attitude dont la plus haute expression se trouve dans sa mise en pratique dans la vie de tous les jours. Et si vous n'en êtes pas encore convaincus, essayez tout simplement d'appliquer ces simples principes et il y a de fortes chances que vous voyiez le monde sous un autre angle. Peut-être moins agressif, moins socialement chronophage et plus... utopiste ! Et que vive durablement l'anarchie.

PAR PATRICK SCHINDLER,
groupe *Botul* de la Fédération anarchiste, Paris



VIVRE EN ANARCHIE ?

DOSSIER

Regards sur l'art et la place des activités artistiques dans une société libertaire

La société libertaire est une société utopique que les anarchistes s'efforcent de construire. Les activités artistiques font partie intégrante des postulats de réflexion, replaçant l'individu au cœur des préoccupations en lui permettant d'avoir à sa disposition divers moyens d'expression.

« Dix mille élèves qui ont appris à dessiner comptent plus pour le progrès de l'art que la production d'un chef-d'œuvre. Dix mille citoyens qui ont appris le dessin forment une puissance de collectivité artistique, une force d'idées, d'énergie, d'idéal bien supérieur à celle d'un individu, et qui, trouvant un jour son expression, dépassera le chef-d'œuvre »

Proudhon,

Du principe de l'art et de sa destination sociale

Par l'altruisme que de telles activités supposent, la sensibilité qu'elles développent, la recherche permanente de dépassement, le questionnement critique sur la société dans laquelle l'artiste puise les ingrédients de sa création ; la première réponse que l'on peut apporter à la question de « la place donnée aux activités artistiques » doit être « au cœur de l'éducation ».

La création d'une œuvre révèle et exhausse son auteur, lui fait prendre conscience de son individualité, le détache et l'éloigne du sens commun, lui permet d'appréhender d'autres formes d'organisation sociale. L'œuvre d'art nous incite à la rébellion. Elle nous fait découvrir d'autres beautés que celles communément admises ou représentées. Et au contraire des académismes, elle n'est pas du règne de l'apparence et se distingue des autres productions humaines par les sentiments qu'elle nous fait éprouver et

qui relèvent autant de l'esthétique que de la révolte face aux conventions du monde matérialiste. Elle a une fonction de révélateur de nos aspirations profondes pour un monde plus juste. Elle ne répond pas aux critères productivistes et si elle peut-être l'objet de spéculations financières, cela ne lui enlève rien de son indépendance et de son pouvoir de subversion. Même si on ne la comprend pas, on ressent une jouissance émotionnelle, à défaut d'esthétique, face à une œuvre forte qui n'est pas un objet sacré, mais qui reste, un formidable stimulant, un révélateur, un poing tendu, un cri qui peut foutre en l'air le panthéon de la bêtise institutionnelle. Quant à savoir où commence et finit l'art... On glose depuis des siècles sur ce thème sans réponse intelligente. Une œuvre d'art peut-elle être belle ? Elle est et chacun, le créateur ou le spectateur, l'entend, la lit ou la déclame, en a



une vision qui le satisfait ou pas. L'art n'imite pas la nature, il la transforme, l'idéalise ou la massacre. Il est vain de vouloir convaincre de la beauté d'une œuvre d'art, comme certaines écoles actuelles le revendiquent en accompagnant leurs productions d'une littérature profuse. L'art peut, comme le jeu, être créateur d'illusions, porteur de possibles. Formateur de liberté, d'autonomie, de clairvoyance, d'idéal, de dépassement, il n'est réductible ni à la technique, ni à la matérialité, ni à tout ce qui mobilise le marché.

« Rien ne peut démontrer l'art, sinon à compter les pulsations d'un cœur, seulement. Ceci exposé, la place à donner aux activités artistiques doit primer toutes autres gesticulations "éducatives". »

LA PRATIQUE DES ARTS

... conduit nécessairement à celle de la critique de tout ce qui affaiblit l'harmonie du monde, l'enlaidit le rend invivable pour les plus démunis. L'activité artistique aiguise la perception, le style et la qualité de ce qui nous entoure, encourage la volonté d'expression individuelle et développe l'intelligence émotionnelle. « L'éducation esthétique conditionne la perception de l'environnement ». Mais notre jugement esthétique affaibli par la dégradation de nos facultés de perception, nous laisse passifs devant les destructions violentes provoquées par la société contemporaine.

Des visionnaires tel que Fernand Pelloutier dans *L'art et la révolte* et des initiatives comme les universités populaires dans les bourses du travail donnaient à l'art une place prépondérante. Freinet^[1] et d'autres, sans doute inspirés par ce grand devancier, ont expérimenté avec beaucoup de réussite les idées de Pelloutier. Donc l'art occupe une place prépondérante dans la pédagogie. L'activité artistique sollicite l'imagination, la créativité et développe les sens. D'une part, elle est un moyen d'expression sensorielle (couleurs, formes, tonalités, sonorités, etc.), elle est d'autre part l'expression d'une volonté formatrice qui relève du non sensible et nous entraîne au-delà d'une réalité purement sensible. Elle est le meilleur médiateur entre les sens et l'esprit, entre le jeu enfantin et le labeur de l'adulte : « L'éducation et l'enseignement scolaires stimulent le goût de l'apprentissage avec le sérieux mis dans le jeu ». Il s'agit de donner à l'art sa juste place : tout comme la compréhension conceptuelle naît du vécu imagé, l'activité artistique éveille l'intelligence.

Il existe aujourd'hui, dans deux lieux en Normandie, une association, La Source^[2] qui met l'approche de l'art au cœur de son action.

Elle fut initié par un peintre sculpteur, Gérard Garouste, pour aider les jeunes à développer leur potentiel créatif. En milieu rural dans un premier temps, où

[1] Les techniques Freinet de l'École moderne.

[2] www.associationlasource.fr

la misère sociale est aussi prégnante que dans les « cités », mais ne bénéficie pas de la même publicité et avec ce postulat : « Favoriser l'épanouissement de l'enfant, non dans la perspective d'en faire un artiste, mais un être de désir ».

« Qui pense désir, vit dans la construction et non la destruction envers soi-même, violence envers les autres, mais construction d'un monde meilleur, pour soi, pour tous, et de se sentir capable de créer et surtout de s'autoriser à le faire ».

Toutes les disciplines artistiques y sont représentées et les ateliers sont animés par des artistes connus ou pas, mais tous motivés pour s'y consacrer le temps d'une résidence.

Et aujourd'hui, des enfants qui habitent les ensembles carcéraux des banlieues sont aussi accueillis par cette association.

Des artistes s'investissent aussi dans les écoles, les collèges, les bibliothèques, médiathèques, maisons de quartier et plus particulièrement dans les zones dites défavorisées. Financés par des subventions, ces intervenants, praticiens de leur art, peuvent en faire approcher les enfants autrement que par l'application d'un programme éducatif stéréotypé.

Avec ses improvisations et son langage libre, mais en collaboration avec les enseignants ou les éducateurs, les artistes n'étant pas toujours des pédagogues reconnus. Ainsi, les pratiques de l'art, dans toutes ses disciplines,



imprègnent peu à peu, la sensibilité enfantine. Mais aussi celle des adultes par des pratiques similaires.

Le but d'une sensibilisation à l'art par sa pratique est plus l'apprentissage du désir de l'art émancipateur par la pratique que de celui d'une pratique mercantile.

Avec un long apprentissage, la pratique ne peut prétendre à former des futurs Géricault, Cézanne ou Courbet. Et l'accès pour tous aux outils de la création que nous revendiquons n'inclut pas, hélas ou heureusement, celui de devenir un artiste reconnu.

Et engagés, comme le furent Delacroix, Courbet, Pissaro, Dubuffet, Picasso, d'autres, qui, chacun dans leur temps, ont exprimé leur opposition à l'ordre bourgeois par leurs œuvres ou par des prises de position contre le système.^[3]

QUELLE PLACE POUR L'ART DANS UNE SOCIÉTÉ ANARCHISTE ?

De tous côtés on se plaint de la décadence de l'art. Nous sommes loin, en effet, des grands maîtres de la Renaissance. La technique progresse, mais l'inspiration, hante, moins que jamais, les ateliers des artistes.

D'où viendrait-elle, en effet ? Une grande idée, seule, peut inspirer l'art qui est dans notre idéal synonyme de création. Mais, sauf quelques très rares exceptions, l'artiste de profession reste trop ignorant, trop bourgeois, pour entrevoir l'avenir.

Les Raphaël et les Murillo travaillaient

[3] Controverse sur Courbet et l'utilité sociale de l'art. Zola - Proudhon.

pour des monuments populaires ; ils s'adressaient à une foule et en recevaient en retour l'inspiration. Aujourd'hui, le plus grand honneur auquel le peintre aspire, c'est de voir sa toile encadrée de bois doré et accrochée dans un musée ou dans l'intérieur bourgeois d'un grand collectionneur.

Quand un sculpteur grec ciselait son marbre, il cherchait à rendre l'esprit et le cœur de la cité. Toutes ses passions, toutes ses traditions de gloire devaient revivre dans l'œuvre. Mais aujourd'hui, la cité a cessé d'exister. La ville n'est qu'un ramassis occasionnel de gens qui ne se connaissent pas, qui n'ont aucun intérêt général, sauf celui de s'enrichir aux dépens les uns des autres.

L'art ne pourra puiser son inspiration que dans l'idée commune de la cité ou de la fédération. Alors, l'architecte concevra le monument de la cité, qui ne sera plus ni un temple ni une prison, ni une forteresse ; alors le peintre, le sculpteur, le ciseleur, l'ornemaniste etc. sauront où placer leurs toiles, leurs statues et leurs décorations, tous empruntant leur force d'exécution à la même source vitale. Mais cela ne pourra se réaliser que dans une société où tous jouiront de l'aisance et du loisir. Alors on verra surgir des associations d'art où chacun pourra faire preuve de ses capacités ; ces associations artistiques se chargeront d'embellir les foyers de leurs membres, comme l'ont fait ces aimables volontaires, les jeunes peintres d'Édimbourg, en décorant

les murs et les plafonds du grand hôpital des pauvres de la cité.

En un mot, les cinq à sept heures par jour dont chacun disposera, après avoir consacré quelques heures à la reproduction du nécessaire suffiront largement pour donner satisfaction à tous les besoins. Ce qui est maintenant le privilège d'une minorité infime serait ainsi accessible à tous.^[4]

QUEL STATUT POUR L'ARTISTE DANS UNE SOCIÉTÉ ANARCHISTE ?

**« Donner un statut légal
et administratif nettement défini
aux malheureux qui pensent ! »**

Valéry.

Et les artistes pensent...

Aussi leur « donner » un statut ou, plutôt et mieux, les laisser en débattre et après le contractualiser pour qu'il soit mis en œuvre et respecté par l'ensemble des acteurs de la société.

Un statut qui ne soit surtout pas un cadre contraignant pour la liberté de la création mais une protection comme peut l'être un code du travail pour les ouvriers, les employés et les cadres qui produisent des biens ou des services pour leurs concitoyens.

L'Unesco a proposé une définition ouverte, déterminée par la conscience individuelle :

Recommandation relative à la condition de l'artiste (adoptée à Belgrade, le 27 octobre 1980 :

[4] Jean-Michel Bongiraud



« On entend par artiste tout personne qui crée ou participe par son interprétation à la création ou à la recréation d'œuvres d'art, qui considère sa création artistique comme un élément essentiel de sa vie, qui ainsi contribue au développement de l'art et de la culture, et qui est reconnue ou cherche à être reconnue en tant qu'artiste, qu'elle soit liée ou non par une relation de travail ou d'association quelconque. »

Sociologue, directeur du Centre de sociologie du travail et des arts Pierre-Michel Menger a publié un essai : *Portrait de l'artiste en travailleur* (Seuil, 2003). Il y montre que le travail artistique tend à devenir un idéal du travail « ordinaire » : où l'individualisme, la compétition, l'organisation flexible sont les enjeux.

Dans *Profession artiste*, il dénonce les difficultés et les ambivalences de la politique culturelle, qui compliquent la promotion des arts les plus « exigeants ». Autre point abordé : l'ambiguïté du statut contemporain de l'artiste, vivant sur le mythe de son indépendance et de son pouvoir subversif.

« ... Ne pourrait-on pas alors repenser l'homme non dans sa fonction de producteur de biens mais dans son état émotionnel, producteur de vie et dépasser le cadre étroit dans lequel on le confine ». ^[5]

PAR ARTRACAILLE

[5] Kropotkine, *La conquête du pain*



FRANS MASEREEL, LA VILLE, 1925



VIVRE EN ANARCHIE ?

DOSSIER

Art libertaire

L'art et l'anarchie ont plutôt toujours fait bon ménage (même si le concept d'« Art » ne me plaît pas beaucoup) : on ne compte plus les chanteurs, peintres, écrivains et j'en passe qui se sont réclamés de ce courant politique. Certains par romantisme, d'autres pour le combat. L'anarchie représentant le seul possible, humainement et socialement.

Personnellement j'ai lié mes activités musicales avec le militantisme et, aujourd'hui, j'écris comme un combat. Mais écrire « contre » (le salariat, l'État, les patrons, j'en passe et des pires) c'est presque facile. Écrire « pour », avoir une activité artistique dans une société libertaire où l'autogestion de tous les aspects de la vie serait à l'ordre du jour, c'est plus compliqué. On a peur de parler de « l'âge d'or » (certains l'ont quand même fait), craignant de se retrouver dans le messianisme ou dans la propagande. Peur de tomber dans la caricature des écrits

et dessins maoïstes de la Révolution culturelle (sic).

Une société libertaire, sans classe ni État, sans gouvernant et sans curé, sans salariat et sans droit d'auteur, c'est ce pour quoi nous nous battons au jour le jour.

Cette société sera à construire et à reconstruire sans arrêt. Ce ne sera pas la fin de l'histoire.

Il faudra aussi travailler (un peu) pour nourrir, soigner, loger, mais il y aura un tas de choses que nous ne faisons plus aujourd'hui, qui ont été abandonnées aux marchands et que nous referons, pour être plus autonomes.

QUELLE PLACE POUR L'ART DANS UNE SOCIÉTÉ ANARCHISTE ?

Le concept d'Art est quelque chose qui m'emmerde bien. L'art c'est un peu comme placer nos pratiques créatrices sur un piédestal. Ce sont les pratiques artistiques qu'il faudra aider à développer et non pas leur imposer

un « Art » qui serait au-dessus d'eux. Il s'agit de fabriquer ensemble une nouvelle culture pour aider à voir et à comprendre le monde et celles et ceux qui l'habitent.

QUEL STATUT POUR LES ARTISTES ?

Pourquoi un statut ? Je suis contre l'image de l'artiste seul dans sa tour d'ivoire. Il faut arrêter avec cette croyance quasi-religieuse qui fait croire que seuls certains seraient touchés par une grâce mystérieuse qui les transformerait en « artistes ».

Sous prétexte de création il faudrait se couper de la vie sociale ? Pour moi, si en société anarchiste on arrive à retrouver du temps pour soi, pour les autres aussi, si nous arrivons à nous débarrasser de la consommation de biens pour produire ce dont nous avons besoin seulement... Il restera du temps, pour... ce que nous voudrions : voyager, s'instruire, aimer, jardiner, créer. L'acte de créer est artistique. Si on a le



temps de créer, si ce temps fait partie de nouvelles façons de vivre, pourquoi un statut particulier pour les artistes ? Bien sûr, peut-être que, par moment, la personne en train de créer aura besoin d'un peu plus de temps pour voir aboutir son livre, sa sculpture, son film. Elle aura à discuter avec les autres, ceux de la communauté qui l'entoure pour prendre du temps. Il s'agira d'un genre de contrat entre elle et les autres, mais quelque chose de défini.

Pour ceux et celles qui feront le choix d'être des saltimbanques, qui iront de ville en ville pour jouer une pièce de théâtre, ou chanter... C'est plus compliqué, mais c'est un choix de vie et je n'ai pas de solution à proposer.

Il n'y aura sans doute plus de lieux immenses pour des spectacles commerciaux, même si parfois se retrouver des milliers pour éprouver des émotions ensemble ce n'est pas désagréable.

Il faudra des lieux autogérés, où on pourra écouter de la musique, faire du théâtre, danser... en fonction des envies, des rencontres et des échanges. Que ce soit en fonction des envies des spectateurs ou des envies des créateurs. Sachant que nous sommes les deux, en fonction des moments.

EST-CE QUE TOUTES LES EXPRESSIONS SERAIENT ADMISES ?

Je vois mal interdire telle forme d'expression artistique ou telle autre, puisqu'une société anarchiste aura pour principe la liberté. Tant que ceux et celles qui y participent sont consentants. Si on n'est pas d'accord avec

telle forme artistique (le porno, qui pourrait par moment poser problème concernant l'exploitation des corps par exemple) on essaie de convaincre que soit c'est nul, soit c'est vulgaire, soit c'est dégradant (que sais-je ? la liste peut-être longue) mais je vois mal interdire une forme d'expression. Si elle ne correspond plus à ce qui se passe dans une société, on peut penser que cette forme deviendra obsolette et disparaîtra petit à petit.

Comment, dans une société anarchiste, l'art serait accessible à tous ?

Par l'échange, évidemment. Celui ou celle qui crée montre ses créations, enseigne, renseigne sur ses techniques. Il n'y a plus de concurrence financière, il restera une émulation, mais s'il n'y a pas d'échanges, c'est pas la peine.

Les pratiques artistiques ne serviront plus à nourrir des galeristes ou des marchands de spectacles, n'empêche qu'il faudra des lieux pour voir et entendre. Je l'ai évoqué précédemment. Pour la diffusion de l'écriture ou de la musique, peut-être que les nouveaux supports informatiques feront l'affaire ? J'écris un texte, un livre, je l'envoie sur la Toile, je trouve des gens intéressés, qui dispatchent s'ils en ont envie. Idem pour éditer un livre ou un disque, on forme des communautés qui se donnent des moyens techniques et financiers pour éditer, et si d'autres veulent éditer aussi, parce qu'ils apprécient, ça n'est plus un problème. Puisqu'on ne vit pas de droits d'auteur et que les rapports ne sont plus mar-

chands, tout devient plus simple...

Ce serait comme à l'époque de l'anarchopunk ou du rock alternatif : le Do It Yourself. Lorsque l'on est à la fois lecteur et auteur, sur la scène ou dans la salle, il n'y a plus de problème. On est à égalité et on échange.

Parce que parfois c'est mieux d'utiliser les mots des autres, je passe la parole aux gens de la maison d'édition l'Insomniaque : « Alors que l'obligation de la lecture, celle d'écrire et celle de confectionner physiquement des livres sont souvent aujourd'hui autant de corvées imposées par le système actuel à l'écolier accablé, au plumitif tarifé et à l'ouvrier-imprimeur exploité, la passion serait l'unique raison d'être du livre. Les ouvrages imprimés naîtraient de la rencontre entre trois penchants (lire, écrire, fabriquer) échappant à la division rigide des tâches et à la séparation entre travaux et loisirs. On assisterait ainsi, dans ce domaine de l'activité humaine comme dans les autres, au dépassement de la séparation entre la pensée et la pratique. On ne chercherait plus à endoctriner ni à vendre, mais à partager des plaisirs et des points de vue, des émotions et des exégèses – à communiquer véritablement. Nul de songeant plus à faire carrière, seuls quelques obsédés et quelques génies – on a parfois tant besoin de ces malheureux qui ont tant besoin d'autrui – se limiteraient, par une sorte de monomanie, à un métier unique. Les autres seraient un jour lecteurs, le lendemain auteurs et le surlendemain imprimeurs



ou papetiers, avant de passer à l'horticulture, à la mécanique, à la gastroso-
phie ou à d'autres chantiers. »

Par contre, je ne suis pas pour la dis-
parition des musées, car ce sont quand
même les lieux où on peut découvrir
l'histoire des arts et des cultures. Il en
va de même pour les bibliothèques et
médiathèques qui offrent des possibili-
tés de découvertes d'auteurs ainsi que
sur l'histoire de la littérature.

En ce qui concerne les œuvres contem-
poraines, les auteurs créeront des
lieux, seuls ou en groupe, pour qu'on
puisse voir ce qui se crée aujourd'hui.
Pour la peinture, la sculpture, la pho-
tographie, il n'y aura plus de ces ga-
leries de marchands d'art qui créent
aujourd'hui des engouements factices,
de faux mouvements artistiques, pour
que les riches achètent une œuvre
comme un investissement financier,
ou comme un meuble qu'on acquiert
pour épater. Ce seront les créateurs
qui se montreront. Et comme le but ne
sera plus mercantile, ce sera juste un
moment d'échange et de plaisir.

L'ART AURAIT-IL NÉCESSAIREMENT UNE VISÉE POLITIQUE ET SOCIALE ?

A part si on dit que tout est politique,
je ne pense pas que les formes artis-
tiques soient nécessairement et tou-
jours à visée politique et sociale. Il vau-
drait même mieux que ce ne soit pas
toujours le cas, d'ailleurs. On risquerait
de tomber dans la propagande. Je me
vois mal faire continuellement l'apolo-
gie de telle ou telle usine autogérée.

Parler de se qui s'y passe, avec les pro-
blèmes mais aussi les bons moments,
pourquoi pas ? Mais pas uniquement.
La création artistique c'est aussi aider
soi et les autres à affronter la vie, c'est
tenter de répondre à des questionne-
ments sur le sens de la vie, sur la mort,
sur les relations amoureuses, sur la
beauté. C'est aussi chercher à se dé-
passer, ne serait-ce que par la pensée
ou par l'acte de création.

Comment concilier vie de tous les
jours, nourriture, loisirs, habits etc.
avec une « production » artistique en
société libertaire ?

C'est plutôt aujourd'hui qu'il faut se
poser la question de concilier le quoti-
dien avec la création. En société liber-
taire, bien sûr qu'il faudra se nourrir,
se loger, s'occuper des enfants et faire
un certain nombre de choses que la
vie en commun nous demandera de
faire, mais lorsqu'on fait le compte,
aujourd'hui, de toutes les activités inu-
tiles, de tous les loisirs marchandisés
que l'on nous impose pour occuper
l'esprit et empêcher de trop réfléchir
au sens de la vie et à comment chan-
ger le monde... il restera du temps.
Surtout que la durée du travail sociale-
ment utile aura bien diminué.

QUID DU MARCHÉ DE L'ART..?

il n'y aurait plus de marché de l'art,
plus de marchand. Juste le plaisir de la
création et de l'échange.

PAR JEAN-PIERRE LEVARAY



VIVRE EN ANARCHIE ?

DOSSIER

L'ÉCOLOGIE POLITIQUE LIBERTAIRE :

MYTHE OU RÉALITÉ ?

Au prétexte que les thématiques écologiques ont pu – ou peuvent – être portées par des milieux conservateurs et réactionnaires, par des doctrines du « sol » et du « sang », ou que des formes de fondamentalisme naturaliste sont incompatibles avec le projet « démocratique » d'autonomie individuelle et collective, certains, pensant déceler « sous l'amour de la nature, la haine des hommes » (M. Gauchet), se sont rués sur les dérives au moins potentielles de l'écologisme pour alimenter une polémique en définitive stérile. A l'image d'un Luc Ferry ou d'un Pascal Bruckner, quelques décennies d'un discours antiécologique ont largement semé le doute, voire jeté le discrédit, sur la pertinence de poser la question des atteintes à la biosphère... et donc à l'homme.

Dans son remarquable « pavé » (plus de 700 pages) *La société écologique et ses ennemis* (aux Éditions La Dé-

couverte), Serge Audier – philosophe – remet les pendules à l'heure. Dénonçant une « opposition trop radicale entre critique "sociale" et critique "artiste" », une « opposition dogmatique et manichéenne entre Lumières et romantisme », il renvoie dos à dos « les apologistes des Lumières [qui] ont eu tendance à ne pas saisir les faces d'ombre de la modernité » et les partisans d'une « biologisation du social » le plus souvent indifférents à l'idéal de justice. « Tout se passe en définitive, écrit-il, comme si les plus grands esprits du XXe siècle (...) avaient été contraints à une vision unilatérale, tantôt en négligeant le caractère problématique de la modernisation industrielle et techno-scientifique, tantôt en négligeant le propre de la démocratie moderne et l'apport spécifique des Lumières ». A la manière d'un Élisée Reclus qui combine une critique lucide (et douloureuse), « rationnelle » des dégâts provoqués par l'homme et une

sensibilité romantique à la nature, rejetant les clivages simplistes ou les généralisations approximatives, il propose d'articuler le projet d'émancipation humaine et celui de « protection » de la Terre – des « Lumières écologiques ».

Il existe une « critique progressiste du progrès », provenant de plus en plus des milieux scientifiques. « Non seulement, affirme-t-il, l'écologie réactionnaire n'est pas la seule possible, mais encore elle est une impasse au regard de la cause qu'elle prétend défendre : sauver la planète ». Car « s'il est avéré qu'un certain "progrès" techno-scientifique et industriel détruit l'environnement, la biodiversité, la qualité de vie et les chances mêmes de survie sur la Terre, c'est donc que ce "progrès" si fortement vénéré au XXe siècle, n'en est pas vraiment un ». L'homme a fini par oublier qu'il n'est que locataire ou usufruitier de la planète, que la « production » en réalité n'est jamais



qu'une transformation des apports naturels, que l'augmentation des besoins s'accompagne de l'accroissement du travail pour les satisfaire (et le travail salarié n'est rien moins qu'une forme moderne d'esclavage). Il a fini par confondre l'affranchissement – souhaitable – de l'individu des « contraintes » de l'histoire et celui – impossible – des limites de la planète. S. Audier y voit un processus complexe conduisant finalement à un retournement de la raison critique, en raison instrumentale devenue aveugle et folle.

UNE CONSCIENCE LIBERTAIRE DE LA QUESTION ÉCOLOGIQUE

Même si les préoccupations environnementales concernent, à des degrés divers, toutes les composantes politiques, S. Audier estime que le courant libertaire aura été, sur le long terme, l'un des plus sensibles aux enjeux écologiques. En insistant d'abord, contrairement aux points de vue réformistes, sur l'importance de la propriété privée, devenue matrice de l'ordre social. Par opposition aux biens communs offerts par la nature, c'est le processus de privatisation généralisée, avec la recherche de maximisation du profit, qui engendre non seulement l'accès inégal aux ressources mais aussi la dégradation de ces ressources. Proudhon affirmait que la propriété, c'est le droit d'user et d'abuser. Or la majorité des terres – et avec elles le travail accumulé depuis de nombreuses générations – a été captée par une minorité de propriétaires exploités. Il s'agit donc de

« restituer la nature à l'ensemble des citoyens et des citoyens ».

Souvent marginalisées ou même combattues par les courants hégémoniques, des voix dissidentes (Fourier, Morris, Thoreau, Reclus, Kropotkine, Goldman, Zisly, Mumford, Bookchin, et bien d'autres, moins connus – peintres, intellectuels, ouvriers, militants...) ont dénoncé conjointement les conditions de travail mutilantes, les nuisances qui minent la santé des travailleurs, la misère sordide des taudis humides où l'air et la lumière pénètrent difficilement, les lieux mortifères d'un urbanisme en pleine accélération, la pollution massive notamment par le charbon, le gigantisme qui écrase les individus, l'application des logiques industrielles au monde du vivant, les violences sur les animaux (entre autres, L. Michel et les « milieux libres »), les pathologies environnementales et sanitaires, la laideur des produits manufacturés, les denrées falsifiées (lait, miel, sel, farine...) dont les déshérités pâtissent le plus, la fuite en avant productiviste, l'atrophie de la sensibilité, la perte de la dimension esthétique, du sens de la beauté, la destruction des qualités artisanales du travail, de l'expérience personnelle et créatrice.

Notamment, comme le souligne S. Audier, la nécessité d'un nouvel urbanisme réconcilié avec la nature apparaît clairement comme dimension essentielle d'un nouveau projet de

société émancipateur. Avec de multiples fonctions : développement des relations sociales, prédominance de la « vie commune » sur la « vie privée », solidarité intergénérationnelle, démocratisation d'un environnement propre, naturel et plaisant, satisfaction des besoins fondamentaux, jouissance esthétique, rééquilibrage des populations des villes vers les campagnes (avec, en plus, pour les féministes et néo-malthusiens, une volonté de limiter les naissances).

De la même manière, pour le milieu libertaire (du moins une partie), entretenir un autre rapport au milieu naturel, à l'expérience sensible, implique une nouvelle relation au travail, parce que c'est bien la dynamique capitaliste qui, à la fois, exploite la force de travail et détruit l'environnement. Contre un « socialisme » massivement fasciné par le productivisme, qui a érigé le travail en activité centrale à tel point que la fabrication d'énormes quantités d'objets inutiles devient un impératif, il s'agit de sortir de la malédiction du travail : des tâches diversifiées, attrayantes, faisant sens dans un environnement agréable, des façons de travailler plus coopératives où domine le sentiment d'utilité, une valorisation de l'artisanat et aussi de l'agriculture, des outils et des machines juste conçus pour soulager la peine des travailleurs... Moduler le travail par rapport aux besoins réels, c'est changer d'imaginaire social, c'est anticiper la pertinence de la décroissance aujourd'hui.



On peut lire dans *La Vie naturelle* (N°5, décembre 1911) : « Nous expliquons les Gestes Naturels, mais nous n'établissons ni une théorie, ni un système, car nous vulgarisons en même temps toutes tendances vers la vie naturelle (...). Nous sommes Néo-Naturiens, c'est-à-dire anti-sectaires, enregistrant et appuyant tout mouvement se manifestant vers une vie harmonieuse et anti-artificielle, et nous mêlant parfois, si nous le jugeons utile, aux événements sociaux d'actualité. Si nous sommes scientifiques de par notre étude des lois naturelles, nous sommes antiscientifiques en ce sens que nous condamnons l'industrialisme obligatoire et collectif, contraire à une existence libre et heureuse ».

Il est un autre domaine où s'exprimera la sensibilité libertaire, ce sont les premières « révoltes naturelles », les premières « contestations écologiques », qui concerneront des activités industrielles, des infrastructures, des projets d'extraction minière, des politiques publiques néfastes pour les équilibres naturels. On retrouvera constamment la double attaque à l'égard de la société marchande liée à l'État : d'un côté, liberté politique, contestation de l'ordre établi, des pouvoirs institués ; de l'autre, préservation de la nature face à la folie industrielle, amélioration qualitative de la vie ; dans tous les cas, refus de l'exploitation et de la domination, qu'il s'agisse de l'homme ou de la nature.

Entre les années 1830 et 1870, la défense de la forêt de Fontainebleau, notamment par des écrivains, des artistes, des intellectuels mais aussi des associations, et souvent le soutien des opinions publiques, est particulièrement significative. S. Audier y voit l'une des toutes premières manifestations de l'écologie politique en France. Ce qui est dénoncé, c'est une gestion « rationalisée » soumise à la quête du profit, une approche strictement économique, une logique utilitariste orchestrée conjointement par l'État et les industriels, la disparition de lieux propices au silence et à la rêverie, et – déjà – la plantation massive de résineux à croissance rapide et donc profitable... sauf pour les sols. Le « Jour de l'arbre » sera institué en 1872 (la femme, elle, attendra un peu) !

Ces combats annoncent déjà les conflits environnementaux, qui s'imposeront dans les années 1960-1970, et qui auront pour enjeu le rôle de l'expertise et le recours à la science. Là encore, les libertaires (notamment Reclus et Bakouline) sauront faire valoir leur point de vue : rejetant à la fois la tentation scientifique d'imposer les décisions et le seul registre de l'émotion, ils prôneront une société où l'activité scientifique a toute sa place, sans pour autant se substituer à l'activité démocratique et délibérative des citoyens, à l'étude des dossiers et au dialogue critique. Conscients du risque d'une monopolisation du savoir par une minorité pour assurer sa domination, ils ne laisseront subsister aucune ambiguïté.

L'ÉMANCIPATION PAR UNE ÉDUCATION « NATURELLE »

Si l'amélioration des conditions de travail, la préservation de la nature, la recherche d'un cadre de vie épanouissant, la conduite d'une vie saine, attentive aux dimensions hygiéniques, diététiques, et même vestimentaires, et prônant une limitation des besoins, et donc une moindre dépendance socio-économique, constituent un « programme minimal », l'éducation, chez les libertaires, joue un rôle crucial.

Autour notamment de trois références incontournables (P. Robin – orphelinat de Cempuis, S. Faure – La Ruche, F. Ferrer – L'École moderne), il s'agit d'arracher des enfants à une vie souvent misérable, de les préserver de la pollution industrielle et urbaine, de permettre un contact direct avec l'environnement sensoriel et naturel, de privilégier, par une éducation antiautoritaire, la spontanéité, la créativité, la coopération. Vie au grand air, exercices physiques adaptés, nourriture simple et équilibrée, essentiellement végétarienne, travail théorique et manuel, formation à l'observation et au sens critique, développement du goût poétique et artistique, jardins scolaires... Intellectuel, moral et physique, ce projet éducatif constitue bien une « éducation intégrale ».

Dans *L'école rénovée*, F. Ferrer écrivait : « Nous pouvons détruire tout ce qui, dans l'école actuelle, répond à l'organisation de la contrainte, : les environ-



nements contraignants par lesquels les enfants sont séparés de la nature et de la vie, la discipline morale et intellectuelle faite pour imposer des idées toutes faites sur eux, des croyances qui dépravent et annihilent les penchants naturels ».

Pour un éco-anarchisme explicite
Comme le rappelle S. Audier, la vision productiviste et anti-écologique n'a pas été seulement le propre du capitalisme et de l'économie libérale ; elle a aussi été portée par les forces dominantes du socialisme, du mouvement ouvrier et de la gauche. Et c'est dans la marginalité que se sont engouffrés des individus, des groupes restreints pour résister au productivisme et dénoncer les dégâts du capitalisme industriel. S'ils pouvaient constater aujourd'hui l'état de la planète et de l'humanité, ces précurseurs, ces visionnaires, ces précoces « lanceurs d'alerte » seraient sans doute horrifiés. Longtemps en effet, conscients de la fragilité de la nature, nos ancêtres ont défriché et fertilisé avec le souci des générations futures, le sens de la mesure et de la limite. Or depuis la révolution industrielle – c'est-à-dire l'avènement du capitalisme – la pensée économique occidentale ignore et détruit ses propres bases matérielles, l'ensemble de la biosphère. Dans sa folie d'« aménagement du territoire », l'industrie prédatrice, extractiviste, gaspille de façon exponentielle les ressources disponibles, jusqu'à mettre en péril les conditions de vie dans un avenir sans

doute peu éloigné. Un tel processus rend proprement insoutenable notre type de « développement », notre mode de vie. Les fouriéristes, entre autres, parlaient d'une « rude guerre contre cette science incertaine et trop orgueilleuse appelée Économisme ».

Contre la dynamique de l'appât immédiat du gain et du retour rapide sur investissement, il est urgent (on n'évitera pas pour autant le « choc énergétique »), d'organiser la vie économique en fonction d'intérêts collectifs sur le très long terme, d'inventer collectivement une nouvelle société, à condition qu'elle soit portée par les « citoyens » eux-mêmes et non par une avant-garde. C'est-à-dire partir des paramètres physiques, des lois de la thermodynamique, de la finitude des ressources, des interrelations complexes du monde vivant. Seul un projet anarchiste s'interrogeant sur les finalités de la production aussi bien que sur les enjeux esthétiques, induisant un autre rapport - « pacifié », « harmonieux » - à la nature, peut permettre une réelle émancipation. Il ne suffit pas de manier l'équation fallacieuse « écolo=facho » : il faut occuper le terrain !

PAR JEAN-PIERRE TERTRAIS,

groupe La Sociale de la Fédération anarchiste, Rennes



VIVRE EN ANARCHIE ?

DOSSIER

VIVRE EN ANARCHIE À L'ÉDUCATION NATIONALE

Personne n'a jamais vu mon drapeau noir tatoué sur l'épaule pas plus que le A cerclé sur l'avant-bras. Le badge Batallón Durruti de ma parka noire par contre est brodé sur mon cœur ; un collègue fonce un jour vers moi et le montre du doigt : « Ah, le coureur automobile ! »... Je suis fonctionnaire de l'Éducation nationale... Je rame dans cette galère depuis l'âge de 18 ans... J'ai pris perpète en entrant dans une ENS mais c'était le seul moyen de financer mes études et d'assurer mon avenir d'esclave... Et avec la réduction de peine, encore un an et je me tire !

Vous allez vous écrier : « Ah, elle n'a pas fait son outing ! » Je me fous de sortir du placard, je veux vivre en anarchie. Je ne veux pas prouver quoi que ce soit à ma hiérarchie, je veux l'ignorer. Ça commence par réduire les réunions au maximum, ne pas accepter par servilité ou ambitions mesquines le boulot gratuit qui n'a rien à voir, ne pas s'infliger des corvées dans un esprit catho que l'on trouve même chez les défenseurs de la laïcité : « plus tu souffres, plus tu es mé-

ritant, plus ils t'aimeront ». J'ai mis tout ce beau monde en spam pour éviter de me sacrifier sur l'autel des collègues qui veulent prouver qu'ils n'abandonnent pas leurs chaînes, en envoyant des mails jour et nuit, même les jours LIBRES.

Ça marche ! D'autant plus s'ils ne trouvent rien à redire à tes Résultats, les élèves « Réussissent », maître mot, faut y mettre quand même le label de qualité, j'ai toujours été convaincue de l'élégance de l'anarchiste. Et tu as la paix, pas la paix de la reddition, pas la paix après l'armistice, non, la paix parce qu'ils faut être deux pour faire la guerre et que toi tu as mieux à faire : vivre en anarchie.

C'est ta pierre à l'édifice, ça commence ici et maintenant, on peut être libre et construire ensemble un autre mode d'être ensemble. Bon, ne tombons pas dans la grandiloquence. Je ne vais pas vous faire de révélations extraordinaires, le comité de rédaction du *Monde libertaire* nous a dit plus ou moins sur la mailing list « Pondez-nous un article, même bref », et on sentait qu'il n'était

pas loin de dire « même nul »,^[1] donc j'ai toutes mes chances d'être publiée dans le prochain Monde libertaire sur ma pédagogie libertaire.

Les étudiants (seconde année de classe préparatoire aux grandes écoles) sont majeurs mais « soumis » comme moi au règlement intérieur du lycée. Ils commencent à comprendre que je ne tiens pas à les contrôler car je ne fais jamais l'appel mais ils finissent par comprendre que je tiens à ne pas les contrôler dès qu'ils se présentent avec un justificatif d'absence et que je ne veux pas le lire. Ils avaient une raison, bonne ou mauvaise pour l'administration (donc vraie ou inventée) et dans les deux cas je ne veux pas la connaître sauf s'ils veulent vraiment m'en faire part. S'ils ont préféré dormir, aller au cinéma, très bien, c'est leur choix. Si le cours ne les intéressait pas, pourquoi venir perdre leur temps. S'ils veulent préparer autrement leur concours, pas de problème. L'École n'est pas simplement une machine à

[1] Nullement, nous tenons nos plumes, le journal et nos lecteurs.trices en haute estime ! (N.D.L.R.)



endoctriner, elle prime l'obéissance, accepte la règle, joue le jeu, tu trouveras ta place dans le système. C'est injuste, c'est absurde, c'est bête ? On n'y peut rien. S'ils me poussent à cette extrémité, j'explique. Du coup, je ne travaille qu'avec des personnes libres, dans la détente mais aussi dans un esprit de sincérité qui encourage la courtoisie, par exemple venir me dire en début d'heure : « on aimerait venir mais on n'a pas préparé la colle de maths pour après, qu'est-ce qu'on fait ? », me saluer sans crainte et avec le sourire alors qu'il ou elle quittent le lycée à l'heure du cours. Ils se lèvent, parlent, entrent et sortent sans demander d'autorisation, je ne suis pas l'autorité, j'ai juste une expertise à partager avec eux pour leur succès, qui est un défi commun, nous nous tutoyons tous et nous appelons par nos prénoms. Étant donné que je suis à contre-courant des consignes données, je dois préciser que non seulement ils peuvent apporter leur ordinateur mais qu'ils peuvent se connecter à Internet pour recevoir toutes les informations y compris concernant le cours car je ne prétends pas être la source unique dispensatrice de savoir, que ça ne me dérange pas qu'ils reçoivent ou envoient des SMS, bref qu'on va passer deux heures, parfois quatre, à travailler ensemble mais qu'on est dans la vie réelle.

Dernier point essentiel pour vivre en anarchie : gommer les notes ! Les exercices notés d'entraînement au concours se font y compris à la maison pour qui était empêché de venir. Les évaluations se sont dans la confiance et l'autono-

mie : ainsi ils constituent eux-mêmes les listes de vocabulaire thématique sur lesquelles ils se testeront, ils choisissent les mots les plus utiles et se constituent leur propre matériel de révision. Chacun propose la phrase de son choix dans une batterie de phrases, aux autres au tableau et tous améliorent la traduction. Une préparation par binôme pour faire un résumé afin que chacun apprenne des méthodes de l'autre. En civilisation, travail en équipe sur des articles de presse pour ensuite présenter ou débattre. Personne n'a jamais quitté le cours sans avoir pris la parole, même avec un groupe de 40 étudiants. C'est un cours de langue, l'expression autonome et la communication sont essentielles et deviennent excellentes. Si quelqu'un vous coupe deux fois pendant que vous parlez, je gage que bien vite vous ne direz plus rien, donc je note mes corrections et je les leur envoie par mail après le cours. De leur côté, ils peuvent l'envoyer s'ils le souhaitent, la production du groupe afin que je la corrige. A l'oral, la note ne compte pas ; de plus, personne n'est noté sous la moyenne du moment qu'il a passé l'épreuve individuelle. En conséquence, ce n'est plus la note qui nous intéresse mais le conseil utile pour améliorer la performance. A l'écrit, il faut noter simplement pour que chacun comprenne à quelle distance il est du but qu'il s'est fixé mais la moyenne du semestre ne prend pas en compte les notes inférieures si elles ont été obtenues précédemment à une meilleure note ; ce qui compte c'est d'être au niveau recherché le jour du concours, autrement on punit

le fait que l'on ait progressé depuis un niveau inférieur ! Même ainsi, la note ne doit pas être mal vécue ; s'il le faut, on la change et basta.

Vivre libre dans le carcan du système a ses limites hors de l'espace que nous créons, ainsi je n'ai pas réussi à ne pas remettre mes notes semestrielles pour établir le classement final, une pratique inutile qui ne fait que décourager les derniers du classement, juste avant de passer les écrits. Cependant, il est plus qu'intéressant de constater que loin de créer le chaos selon le vieux préjugé dicté par l'ignorance, l'anarchie crée le bonheur de travailler ensemble, suscite la prise de responsabilité et génère une organisation harmonieuse. Les cas d'abus sont rarissimes, car inutiles. Le travail en équipe a gommé les rivalités en faveur d'une distribution des tâches pour le succès commun ; ils sont libres de venir ou pas, donc le taux d'absentéisme (fuite d'une obligation) est très bas, ils ne subissent pas mon discours mais construisent le leur et me demandent conseil, donc la notion de « bavardage » n'existe pas. Et le manque de participation, tant décrié, n'a tout simplement pas lieu d'être. Vivre en anarchie et contribuer à la construction de la société anarchiste, n'est pas une utopie.

PAR MONICA JORNET,

gruppo Errico Malatesta, Federazione anarchica italiana, Napoli

Et membre de la Fédération anarchiste, Paris



VIVRE EN ANARCHIE ?

DOSSIER

L'ÉDUCATION DANS UNE SOCIÉTÉ ANARCHISTE

Une société dans laquelle les impératifs économiques au profit d'une minorité, sont éliminés. Une société dans laquelle les richesses sont redistribuées équitablement, dans laquelle chaque personne pourra vivre avec un revenu décent, avec des logements et des transports gratuits. Une société autogérée par les travailleurs au profit de tous.

Je ne veux pas entrer dans les détails, mais inévitablement, dans cette société, l'éducation gratuite prendra une importance capitale. En effet, l'autonomie et l'autogestion réclament une éducation « désaliénante », et nous pouvons constater aujourd'hui les difficultés que nous rencontrons pour faire vivre des organisations en autogestion...

UNE SOCIÉTÉ ANARCHISTE SERAIT-ELLE SANS ÉCOLE ?

Je ne pense pas que supprimer l'École soit une réponse très intéressante. Ce n'est pas elle qui pose problème, c'est l'utilisation que la classe dominante en fait. On sait que l'École est un des piliers de la production et reproduction des inégalités. Si elle n'est plus inféodée aux intérêts de la bourgeoisie, il devient possible d'investir ce lieu d'apprentissage en lui donnant un sens nouveau. L'École peut devenir un pilier de l'autogestion.

Naturellement il est possible, et même souhaité, que les apprentissages s'effectuent dans des lieux variés avec des éducateurs différents, mais l'École peut rester une réponse privilégiée pour la formation des enfants.

Je suis persuadée que le cercle familial est totalement insuffisant pour édu-

quer un enfant : pour se construire, celui-ci a besoin de se confronter à ses pairs, de construire des relations, d'expérimenter la collectivité. L'École peut être un lieu de vie et de socialisation très adapté.

Cependant, les échanges de savoir seront situés au centre de la vie sociale. L'organisation en réseaux pourra faciliter les relations et les apprentissages. L'École ne sera plus l'unique lieu des savoirs.

Comment envisager une éducation fondée sur la liberté, qui permette à l'enfant de se construire, de se structurer, de se socialiser ?

Dans une société anarchiste, l'éducation a pour objectif l'émancipation de l'individu : éduquer les enfants pour les amener à penser le monde, à agir



sur leur environnement, en faire des adultes actifs et critiques.

Mais l'autonomie, l'esprit critique, la capacité à agir, tout cela s'apprend ! Un enfant n'a pas de manière « naturelle », ces qualités. L'École a donc pour mission d'élaborer des dispositifs favorisant la capacité à penser des enfants.

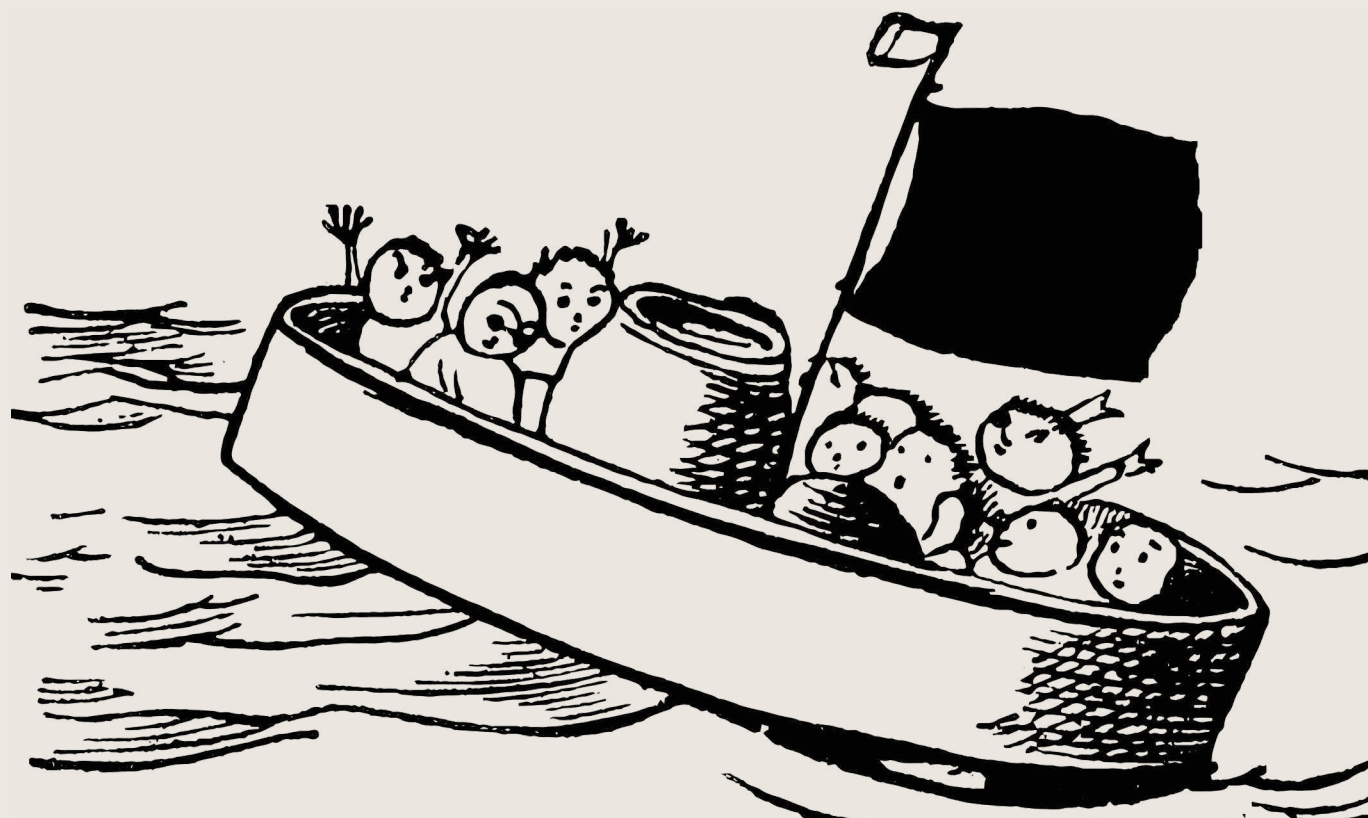
Leur liberté est-elle spoliée ? Je répondrais par une phrase de Bakounine : « La liberté des autres étend la mienne à l'infini. » Cette phrase était affichée au-dessus du tableau dans ma classe. Elle avait été réfléchie avec les enfants. « J'ai le droit d'être plus lent et de terminer un travail

dans le calme ». Ce droit implique une responsabilité collective de respect de chacun, est-ce une spoliation de la liberté ? Je pense plutôt qu'il s'agit d'un choix de vie de groupe.

Si la régulation de la classe est réfléchie en fonction des droits de chacun plutôt qu'en fonction des interdits, la liberté de chacun s'en trouve étendue et non pas réduite. C'est ce que je voudrais voir mis en œuvre dans une société anarchiste.

Nous savons maintenant que pour se développer, un enfant a besoin de structure interne, pour apprendre il doit être rassuré et confiant. L'activité « d'apprendre » représente un

risque : le risque de déstabiliser ce qu'on pensait savoir pour modifier et reconstruire de nouvelles connaissances. Le moteur d'apprentissage qu'est la curiosité ne peut bien fonctionner que dans un environnement stimulant, sécurisant et bienveillant. Pour construire cet environnement, l'éducateur est amené à poser des repères pour aider les enfants à structurer l'espace, le temps, une partie des relations dans le groupe. Ces repères peuvent être considérés comme une entrave à la liberté mais ils peuvent également représenter la sécurité, des bouées auxquelles se raccrocher quand les enfants se sentent perdus.





Une vie collective régulée en commun, c'est l'assurance de pouvoir s'exprimer, partager, coopérer avec les autres.

COMMENT POURRAIT S'ORGANISER LE SYSTÈME SCOLAIRE ?

Dans une société anarchiste, l'organisation de la vie scolaire sera inévitablement modifiable selon les besoins et les demandes exprimées. Les apprentissages auront lieu également en dehors du système scolaire que nous connaissons. Les bourses du travail pourront prendre une importance accrue, et surtout : elles pourront être en relation avec les écoles. Les réponses éducatives ne seront plus confinées dans un système contrôlé par l'État mais plutôt proposées par les fédérations en fonction d'une réflexion commune. C'est seulement dans une organisation souple et collective que l'École peut ne plus être obligatoire. En effet, d'autres propositions éducatives peuvent voir le jour. Ce qui me semble incontournable, c'est l'accès au savoir pour tous.

L'organisation de la vie scolaire pourra être très différente selon la situation géographique des écoles. Un petit établissement de campagne n'aura pas les mêmes besoins qu'une école en milieu urbain. Cependant les grosses écoles devraient disparaître au profit de petites unités à taille humaine.

L'idée de programmes généraux ne me gêne pas, à condition qu'ils ne freinent pas les initiatives des enfants et qu'ils respectent leur rythme.

La constitution de « groupes classe » n'est pas une difficulté. Les enfants comme les adultes ont besoin d'établir des relations durables avec les autres. L'idée d'individualiser complètement les apprentissages est une conception libérale de l'enseignement. C'est dans un groupe constitué que nous pouvons apprendre, dans une relation de confiance aux autres et dans la coopération. Nous n'apprenons pas seuls mais dans les interactions avec nos pairs.

L'organisation en « groupes classe » doit cependant être réfléchie et modifiée si des besoins nouveaux apparaissent. Dans une société anarchiste tout peut être remis en cause et quand les enfants obtiendront un droit d'expression, peut-être aurons-nous des surprises !

La vie d'une école devra être régulée de manière autogestionnaire ; cependant, selon l'âge des enfants il m'apparaît important que des adultes restent garants de leur sécurité. Des conseils réguleront la vie de la classe et des conseils pour l'ensemble de l'école. Cette pratique existe déjà et fonctionne plutôt bien, si les adultes acceptent de perdre la « toute puissance » qui caractérise une grande partie de la pratique des enseignants aujourd'hui.

NOTRE SYSTÈME SCOLAIRE

Il ne suffit pas d'avoir beaucoup de bonne volonté pour modifier un comportement inculqué depuis les classes maternelles. Les enseignants dans leur ensemble reproduisent les modèles avec lesquels ils ont appris durant leur scolarité.

Mais à quoi nous forme la pédagogie traditionnelle ?

- **A l'individualisation de la production :** seul le travail individuel est évalué et valorisé. Les enseignants eux-mêmes, pour accéder à leur fonction doivent passer un concours, ce qui représente le maximum de l'individualisation et de la rivalité.
- **A la rivalité :** la comparaison permanente entre les élèves est entretenue par un système de notation, des livrets de compétences etc.
- **A la dévalorisation de son image :** l'enfant est réduit à n'être qu'un élève. Il devient sa production scolaire. S'il ne réussit pas, il pense alors qu'il n'est pas intelligent et d'autres le pensent avec lui.
- **A la passivité :** les enfants prennent l'habitude de se soumettre à la « toute puissance » de l'enseignant et de l'institution. Ils manifestent de moins en moins de créativité, d'imagination et d'autonomie. Le cadre de l'École est celui de l'obéissance et de la passivité.
- **A la réduction de la capacité à penser :** la pédagogie traditionnelle réclame une accumulation de connaissances et une culture familiale favorisant la compréhension du système scolaire. Pour parvenir à la réussite scolaire, l'enfant doit accepter la mise en condition, le dressage. Rien n'est réfléchi pour favoriser l'accès au savoir aux enfants de culture familiale éloignée de celle de l'École.



La liste dressée des inconvénients de ce type de pédagogie, bien que non exhaustive, est déjà impressionnante. Pourtant, une partie des élèves réussit à apprendre sans problème.

Tout d'abord, les enseignants dans leur ensemble essayent d'intéresser les élèves. La pédagogie frontale, quand elle a cet objectif, est très difficile à mettre en œuvre mais certains y parviennent.

Mais surtout, il faut savoir que les classes sociales les plus favorisées produisent les bons élèves et que les enfants d'enseignants sont majoritairement en réussite scolaire.

Notre système scolaire est un élément de sélection sociale. Il s'appuie sur la connaissance et la culture implicite construites dans les familles.

LA PÉDAGOGIE, UN ENGAGEMENT MILITANT

Une société anarchiste génère inévitablement un engagement pédagogique. Il ne s'agit pas de former des « petits anarchistes » mais de participer à la construction d'adultes actifs et autonomes.

A la lumière de mon expérience, je peux affirmer qu'il est possible d'enseigner de manière différente. Pour cela l'enseignant doit se positionner autrement. Il n'est plus question pour les enfants d'accumuler les savoirs mais plutôt de les construire.

La pédagogie a pour objectif l'émancipation de l'individu.

Les apprentissages s'effectuent dans la coopération avec les autres, le travail d'équipe est reconnu, l'entraide devient le fonctionnement du groupe.

Le respect de l'autre, l'écoute sont facilités par les projets communs qui dynamisent chaque enfant et le groupe.

L'apprentissage peut se faire avec du plaisir, même s'il comporte des difficultés.

L'enseignant perd le pouvoir absolu qu'il croyait détenir, pour devenir un animateur capable d'observer et de respecter ses élèves. Il établit alors une relation pédagogique fructueuse et motivante.

L'enseignant doit aider ses élèves à apprendre par eux-mêmes, apprendre à chercher, à penser le monde pour pouvoir agir sur lui.

Pour cela, il doit connaître les outils de la pensée, les connaissances, la parole ; il doit également apprendre toute la complexité d'un processus pédagogique pour aider les enfants à faire du lien entre les connaissances.

COMMENT SERAIENT RECONNUS LES ACQUIS, LES COMPÉTENCES ?

Il existe plusieurs sortes d'évaluations pour reconnaître les acquis d'une personne. En général nous connaissons « l'évaluation sommative » : elle récapitule à un moment donné ce que sait une personne dans un domaine précis. Cette évaluation fait souvent l'effet d'un couperet et génère un jugement global souvent inadapté.

Mais il existe bien d'autres moyens d'évaluer les compétences :

- Faire participer l'apprenant à son évaluation, élaborer ensemble les critères de réussite d'un travail.

- Établir en groupe les éléments de l'évaluation.
- Fixer des étapes et des objectifs atteignables.
- Décider de reprendre des notions qui posent encore problème...
- Élaborer l'évaluation comme un élément positif de l'apprentissage et non pas comme une sanction.

Les acquis et les compétences seront ensuite reconnus en dehors de l'École par la capacité de chacun à réussir dans des domaines différents.

La formation des enseignants est une priorité. Heureusement de nombreux pédagogues ont déjà expérimenté des pédagogies libertaires, et je pense naturellement à l'Espagne de 1936, s'inspirant de Francisco Ferrer mais aussi de Paulo Freire, à Célestin Freinet et bien d'autres.

C'est peut-être à partir de leurs travaux que nous arriverons à imaginer une autre manière d'enseigner.

Dans une société anarchiste il faudra de nouveau essayer, tâtonner. Des réponses inattendues peuvent surgir, tout est toujours à construire mais les pédagogies s'élaboreront dans le respect de l'être humain. Elles viseront à construire des adultes responsables, actifs et surtout non soumis à la norme. Des adultes capables de penser par eux-mêmes, des adultes libres !

PAR ISABELLE AUBEL,
groupe Pierre Besnard de la Fédération anarchiste, Paris



VIVRE EN ANARCHIE ?

DOSSIER

ANARCHIE ET TRAVAIL : UN RISQUE D'EXPLOITATION COLLECTIVE ?

« A chacun selon ses besoins, de chacun selon ses forces ». Cette phrase paraît raisonnable. Toutefois, elle cache un sous-entendu autoritaire, amusant à débusquer : « de chacun selon ses forces ». Dans une société anarchiste, idéalement, ce segment devrait être remplacé par « de chacun selon sa volonté ». En effet, que faire de ceux qui ne veulent pas travailler ? Faut-il les y contraindre, les priver des biens collectifs dont ils ne participent pas à l'élaboration ?

C'est toute la question de la liberté individuelle d'agir ou pas, qui est posée. La vie en société, même fédéraliste, implique certaines formes de contraintes, liées à la proximité sociale et au fonctionnement matériel de cette société. Les ressources ne s'extrait pas toutes seules, l'énergie ne circule pas sans réseaux qui nécessitent une maintenance ; les transports, la santé, la production demandent de la main-d'œuvre... La société anarchiste n'est

pas un retour à l'âge de pierre, et il n'y a aucune raison de se passer du confort moderne, qui n'a rien de problématique s'il ne repose pas sur l'exploitation. Le travail ayant dès lors un objectif solidaire, dans le souci de permettre le bon fonctionnement de la société anarchiste, il n'y a aucune raison de le refuser : le sacrifice de son temps libre devient un acte révolutionnaire. Il fait partie des contraintes inévitables sans lesquelles la société ne pourrait fonctionner, et se légitime lui-même. Pourtant, notre idéal anarchiste repose sur le postulat dont découle tout le reste : nous sommes mortels et refusons que le peu d'années que nous avons à passer sur terre soit contaminées par la contrainte autoritaire ; nous voulons jouir de notre existence librement, dans le respect de l'autre et de sa sensibilité. Si nous décidons que le travail est une contrainte et que nous refusons de perdre quelques heures de la journée à travailler, faisons-nous

preuve d'égoïsme ou affirmons-nous l'essence même de l'anarchisme ? Et partant, si cela est égoïste, pouvons-nous tout de même conserver notre place dans la société ?

Nous pouvons participer à la société autrement qu'à travers le travail productif : il y a des artistes, des écrivains, des acteurs... Et aussi des gens qui souhaitent consacrer leur vie à la contemplation du monde, sans rien faire d'autre que de jouir du spectacle. Ces derniers, pourtant, ont le droit d'accéder aux avantages de la société, à moins de reproduire une forme d'exploitation : pas de travail, pas de salaire ; ici : pas de travail, pas de confort. D'une façon ou d'une autre, cela relève de l'exercice de la contrainte de les priver des ressources sociales, ce qui ne veut pas dire que leur attitude est éthiquement acceptable : elle révèle simplement un paradoxe. Il est certain que c'est une preuve d'égoïsme, qui n'a rien à voir avec l'individualisme par



ailleurs, mais au nom de quel principe supérieur devrions-nous contraindre l'égoïste à aller contre sa nature ? Et au-delà, comment concilier la nécessité du travail avec l'idéal anarchiste ?

Il se pourrait que la résolution de ce paradoxe réside dans le secours de la technologie. Dans *Anarchisme et communisme* (1880), Carlo Cafiero parle du problème des machines, qui pourraient soulager le travail des ouvriers mais qui sont trop chères pour le patronat. Aujourd'hui, ce sont ces mêmes machines qui menacent le travail. Mais dans une société anarchiste, plus de contraintes de productivité : le développement de technologies permettant de concevoir et produire des machines (industrielles, domestiques) assurant les fonctions de production et les tâches quotidiennes serait une voie vers l'émancipation totale des êtres humains face aux contraintes matérielles. Dans le roman *L'homme des jeux*, Iain M. Banks décrit une société qui a développé des petits robots flottant dans

les airs, appelés drones (aujourd'hui un mot à connotation négative, malheureusement), et qui font fonction d'assistant personnel capables d'assurer toutes les tâches possibles, voire de se divertir : une des distractions de cette société est de se jeter dans le vide du haut de très hautes structures et d'attendre que le drone nous récupère en douceur... Ces drones, par ailleurs, sont intelligents et peuvent tenir une conversation, légère ou philosophique. Rien n'interdit d'imaginer que les technologies qu'une société anarchiste serait à même de développer, ne lui permettent de produire ce type de machines.

La technologie permettrait de libérer l'individu sans le contraindre : la technologie n'est une menace que lorsqu'elle est aux mains des capitalistes. De plus, dans une société anarchiste, il y aura toujours des scientifiques, mais qui ne seraient plus limités par les contraintes budgétaires et pourraient se consacrer à leurs recherches

en toute liberté. Il n'en reste pas moins qu'en attendant de développer ces machines, il faudra faire le travail de nos mains, et en accepter la contrainte, en gardant à l'esprit qu'elle n'est que temporaire. Quant à ceux qui refusent de travailler, il faudra les accepter quand même au sein de la société, à moins de devenir des exploités : non pas en s'enrichissant sur leur dos, mais en considérant que le travail est obligatoire. Il nous faut ici faire un pari : celui de considérer que ces individus seront très minoritaires, la plupart des gens ayant naturellement le sens du bien commun, au risque de sombrer dans l'angélisme anthropologique, mais c'est un risque qui en vaut la peine.

PAR VINCENT ROUFFINEAU





VIVRE EN ANARCHIE ?

DOSSIER

Libérons nos intimes !

La propriété c'est le vol ! L'abolir est une urgence ! Quand cela concerne le patron, l'État, les biens religieux, c'est une évidence. Et concernant celles et ceux qui partagent nos vies, dans nos relations appelées amoureuses ? Propriété ? « Mon » ou « ma » chéri.e ... L'autre nous appartient ?

Ce qui va suivre doit se lire dans des relations égalitaires. C'est une divagation interrogative sur les relations amoureuses, sexuelles, parfois liées ou pas. Mais aussi sur la notion de cellule amoureuse, au sens « couple » comme il est entendu majoritairement dans le monde actuel.

Si quelques autrices et auteurs anarchistes se sont penché.e.s sur le couple, le mariage et ce qui peut en découler, force est de constater qu'aujourd'hui le sujet est rarement remis sur la table et que nous nous accommodons bien facilement d'une norme étriquée pour ce qui est de la vie sentimentale et sexuelle. Un peu

comme si rien n'était politique dans l'intime. Oui, nous ne séparerons pas ici les deux comme si l'une n'avait pas d'incidence sur l'autre.

La norme, c'est le couple uni, fidèle et exclusif. Et nous pouvons déjà noter que ces notions peuvent s'interroger.

Uni, tout le monde pourra mettre derrière ce qu'il veut. Cela ira du fait de tout faire ensemble et de ne jamais laisser l'autre trop loin trop souvent, à la notion d'entraide quand quelque chose arrive au sein du couple ou à l'une des deux personnes. Vous l'aurez compris, nous penchons pour la notion d'entraide et de bienveillance plutôt que celle de proximité permanente.

Fidèle, c'est là aussi très subjectif. Cela peut aller d'une fidélité d'esprit, s'interdisant donc de penser, aimer ou encore de désirer toute autre personne que celle aimée. Ou au contraire vers une notion plus

libre où nous pouvons penser, aimer, désirer une autre personne en plus de l'être aimé, dans une fidélité aux règles fixées ensemble. Là aussi, c'est la dernière conception qui aura notre préférence.

Exclusif s'entend souvent par la notion de n'avoir de rapports sexuels qu'avec la personne aimée, censée être l'Alpha et l'Omega de tous nos désirs, envies et plaisirs. Cela peut aussi s'entendre comme étant une norme trop enfermante, étriquée et qui nous prive de plaisirs et d'expériences. C'est comme cela que nous l'entendons.

Alors, vous allez nous dire « Mais comment est-ce possible de construire quelque chose de solide dans ces conditions-là. En fait, ce sont deux égoïstes qui se supportent, au final ». Et vous auriez raison de vous poser la question, moins d'ériger cela en jugement. Nous vous proposons quelques pistes et réflexions dans ce qui suit.



D'abord, sur la notion de liberté. En tant qu'anarchistes, comment pouvons-nous mettre une barrière à la liberté de l'autre ? Surtout si notre liberté s'accroît lorsque celle de l'autre grandit ! Tout doit donc être discuté entre les protagonistes, posé calmement. Et ce, sur la longueur, pas une fois comme ça et hop tout est dit pour la vie ! Genre, un serment devant un autel... Chaque personne peut évoluer et il est donc important de régulièrement poser les choses, savoir où nous en sommes, s'interroger sur ce qui nous unit. Prendre en effet le risque d'entendre quelque chose qui peut nous déplaire, comme l'idée que finalement, plus rien ne nous soude. Mais c'est surtout un moyen de corriger si besoin la relation, de la renforcer et de la rendre plus vivante. Car comment croire que nos envies, communes ou personnelles, seront les mêmes sur des dizaines d'années ? Qui n'a jamais découvert qu'il adorait finalement la musique classique après avoir écouté du punk exclusivement pendant des années ? Cet exemple est valable pour tout finalement ! Qui plus est, pour des êtres sociaux dont est composée l'humanité !

Sur la sexualité, nous savons que le sujet est souvent plus tendu. Pourtant, il devrait être simplifié. Il faut sortir des tabous habituels et oser tout poser sur la table. Ses envies, ses désirs, ses pratiques, ses fantasmes. Et savoir aussi entendre sans les juger, ceux des partenaires. Ensuite, ne pas ou-

blier que le corps de l'autre ne nous appartient pas, et qu'il ou elle en a la jouissance et la liberté totale. C'est à ce moment-là que se pose la question de l'exclusivité. Comment pouvons-nous, par exemple, demander à la personne que nous sommes censés respecter le plus, de ne pas vivre pleinement ses envies sexuelles sous prétexte que nous serions ensemble ? De la même façon, nous n'avons pas à nous plier de pratiquer toutes les envies de l'autre. Pour nous, la seule réponse à cette équation, et la tentative d'une vie épanouie, passe par le fait de laisser à l'autre et à soi la latitude de vivre sereinement les choses.

C'est là que la notion de confiance se pose. Pour que tout cela fonctionne, il faut qu'elle existe réellement. Certaines personnes vont avoir besoin de tout savoir pour se sentir bien, d'autres n'aiment pas l'idée de tout dire, etc. C'est donc bien au cours de dialogues, parfois longs, que les choses vont s'affiner et se poser. Que des règles communes de vie se mettent en place et seront aussi parfois rediscutées, changées, améliorées. Par exemple, dans un couple que l'on dit "libre" (notez donc que les autres sont des couples prisons selon le langage), si une des personnes décide de rester boire un verre avec une connaissance et qui sait, un peu plus, des règles de vie simples peuvent éviter des drames auprès de l'autre. Car ce qui nous fait le plus stresser, c'est l'imprévu. A l'heure des smartphones, un petit message pour signaler que

l'on rentrera plus tard, avec la raison décrite selon les limites fixées, permet d'éviter tout stress. Et aussi de libérer le temps de l'autre, qui lui ne va pas passer sa soirée à attendre comme un chien attend son maître ! Mais cela peut être vu comme un délai un peu court pour prévenir l'autre et lui laisser le loisir d'organiser du temps à lui, si le couple vit sous le même toit. C'est là qu'il faut savoir se fixer des règles communes pour éviter de débarquer au mauvais moment, d'empêcher quelque chose de se passer ou d'agir contrairement à l'idée de liberté recherchée. Certain.e.s par exemple refusent la mise devant le fait accompli, et préfère des choses plus planifiées. C'est en fait à chacune et chacun, et à chaque couple, de trouver son équilibre.

Et la jalousie, vous allez nous dire ? La jalousie est d'abord une émotion liée au manque de confiance en soi. Oui, vous lisez bien, pas en l'autre, en soi. Comme toutes les émotions, elle se contrôle. D'abord, nous le pensons sincèrement, par le dialogue. Le fait de poser les choses permet d'éviter les frustrations et les manques de respect qui pourraient venir amplifier le mal-être. Ensuite, le fait d'oser se libérer, renforce la confiance en soi, de façon assez étonnante. Oser aimer, désirer, séduire, flirter est extrêmement valorisant. Au final, d'ailleurs, tout le monde y gagne ! Bon, ne nous mentons pas, par moment, la jalousie est difficile à contrôler totalement. C'est là qu'il faut avoir des dérivatifs : prendre soin de



soi, se faire plaisir, aller au cinéma, bouquiner, se plonger dans autre chose, etc. Assez vite, cela passe et ce n'est pas plus douloureux que cela. Après tout, si nous pouvons surmonter des deuils, ce n'est quand même pas la jalousie qui va nous terrasser. L'égoïsme invoqué pour rejeter la liberté, est par contre assez étonnant. Quand nous y réfléchissons, comment ne pas voir qu'il est bien plus égoïste de considérer l'autre comme "sa propriété" que de lui laisser toute liberté et de recevoir du coup un amour sincère et dénué de toute ambiguïté ? Si l'autre est "sa chose", "son du" ou que savons-nous encore, il ne semble plus réellement libre. La chosification de l'autre ne peut être viable. Sauf dans des pratiques consenties évidemment. De même, comment penser que l'amour serait un truc qui n'est pas extensible et qu'il ne serait possible de n'aimer qu'une seule personne à la fois ? N'avons-nous pas plusieurs ami.e.s ? N'avons-nous pas plusieurs personnes que nous préférons à d'autres dans nos familles ? En quoi cela serait-il différent pour l'amour que nous ressentons pour d'autres et qui nous lie à eux ? Que ce soit sentimentalement ou sexuellement d'ailleurs. Nous n'allons pas vous mentir : sortir des sentiers battus et des normes sociales n'est jamais aisé. Et cela ne se fait pas en un claquement de doigts. Comme pour toute réflexion à contre-courant d'une société, elle de-

mande du temps, de la conviction et de l'envie. Mais elle ne peut être mise de côté sous prétexte que ce serait trop difficile. Parce qu'après tout, cela est bien plus simple que d'abattre le capitalisme !

Nous pouvons vous conseiller la lecture de quelques livres qui aident à se forger une opinion.

D'abord *La Salope éthique* de Dossie Easton et Janet W. Hardy. Véritable guide du bien vivre libre, ce livre secoue et remet bien des choses en question. Il est, pour nous, un incontournable.

De la même façon, le livre *Refuser d'être un homme* de John Stoltenberg, pour ce qu'il apporte de dimension anti-autoritaire et contre le machisme ambiant est plus que nécessaire pour se défaire des constructions sociales et pour tuer le patriarcat.

Autre livre intéressant, *De l'amour* de Raoul Vaneigem, pour un traité savant de l'amour vu par un anarchiste. Ou encore *D'espoir et de raison* qui regroupe les textes de Voltairine de Cleyre, dont certains sur le mariage, la liberté et l'amour sont d'une intense actualité.

Et aussi un article de la revue *Réfractations*, de la plume de Luce Turquier, intitulé « De la liberté en amour », facile à trouver sur le Net. Il apporte des sources fiables autour des notions de liberté. Il replace aussi de façon historique les choses pour comprendre en quoi la liberté individuelle est révolutionnaire.

Vous l'aurez compris, ce texte n'est qu'une ébauche autour de la notion de liberté dans l'intime. Il n'a pas vocation à être exhaustif et n'est là que pour soulever quelques pistes et en ouvrir d'autres. Reste que pour nous, difficile de viser un monde sans patries ni frontières, si nos intimes ressemblent à des prisons avec gardiens. Une chose est claire : celles et ceux qui ont écrit ce que vous venez de lire sont des amoureux et amoureux acharné.e.s de la liberté, et qui savent aussi que parfois, c'est compliqué.

PAR FAB ET JEAN-YVES,
groupe *Graine d'Anar* de la *Fédération anarchiste*, Lyon,
ET DES AMI.E.S



ÉDUCATION

ÉducAction populaire, culture populaire, émancipAction

L'éducation populaire a toujours été le souci de ceux qui ont ambitionné de changer le monde. Par contre, elle fut longtemps freinée par ceux qui croyaient détenir le savoir parce qu'ils détenaient le pouvoir. Ainsi fut l'Église catholique, se plaçant en interprète exclusive de la parole divine et qui n'a jamais admis l'accès direct au Livre pour ceux qu'elle soumettait à ses dogmes. Elle savait bien que le savoir est une première étape vers la liberté. Les protestants comprirent assez vite que la prospérité (de certains) nécessitait un peuple un peu plus savant et même un peu plus rebelle. Mais c'est avec les Lumières et surtout Condorcet qu'on comprit qu'un peuple libre appelé à exercer pleinement sa volonté se devait d'être le plus instruit possible. La bourgeoisie qui s'empara de la révolution ne le permit pas.

La bourgeoisie du XIX^e siècle se contentant d'hommes, de femmes, ou d'enfants n'ayant que leur force

de travail à abandonner dans leurs coffres, êtres susceptibles d'être pressurés avant d'être jetés aux détritrus, n'avaient que faire des intelligences puisque de toute façon ceux qui détenaient le pouvoir, leurs sbires, étaient aux commandes.

Pourtant depuis 1789, des hommes et des femmes, demandaient à exercer le pouvoir, non pour le pouvoir, mais pour prendre en mains leur destin. Écrasés en 1793, ils se soulevèrent en 1830, en 1848, en 1850, en 1871, et toujours leurs revendications furent enterrées, ensevelies sous une histoire écrite par les dominants^[1] ; mais toujours vaincus parce que minoritaires au sein d'une masse de résignés à subir leur destin, eux debout, toujours relevant la tête. Le poids des siècles d'oppression faisait ranger, pour le mieux au rayon des utopies, pour le pire à celui des œuvres

[1] RIOT-SARCEY M. : *Le procès de la liberté, une histoire souterraine du XIX^e s en France* – La découverte 2016

diaboliques, tout esprit de contestation de l'ordre établi de droit divin.

Pourtant le travail se complexifiait, les machines commençaient à exiger un peu plus que de simples bras pour fonctionner, et après la chute de l'Empire, pour taire les revendications qui avaient régulièrement surgi depuis le début du siècle et conforter une République conquise par la bourgeoisie et à son service, on instaura un semblant de suffrage universel, dont femmes, enfants et vagabonds, entre autres, étaient exclus ; il fallait fabriquer du citoyen électeur et pour cela développer une école qui fournirait les bases d'un savoir minimum. Le Tonkinois Jules Ferry, en fut le promoteur dans le début des années 1880, par les lois instaurant l'École publique, gratuite, laïque et obligatoire, moralisatrice et patriotique. Déjà des esprits éclairés, dans les années d'un Empire finissant, avaient pensé l'éducation pour tous et surtout l'éducation populaire et pour



ce faire, à l'initiative de Jean Macé et de la franc-maçonnerie, mis en place les premiers cercles laïques. Pour eux, et pour les Hetzel, Flammarion, Larousse, Jules Verne ou Littré, la citoyenneté ne pouvait s'exercer qu'avec des esprits libres, et seule la culture pouvait les former.

C'est aussi l'époque où une partie de la classe ouvrière recommençait à s'organiser (tout le XIXe siècle est fait de cette revendication de pouvoir faire du collectif^[2] à partir des revendications des salariés pour affronter les donneurs d'ordre et maîtres du travail, de tenter de s'organiser économiquement en coopératives et mutuelles) et à se dresser en tant que classe sociale qui prenait conscience de son aliénation et de la possibilité de s'émanciper en se rassemblant au-delà du cercle restreint d'un métier, au-delà du cercle étroit des frontières. Ils fondaient la première Internationale des travailleurs. C'était en 1864. En France l'Empire avait encore six ans de sursis.

Ils étaient une minorité ceux qui avaient pris conscience que l'oppression qu'ils subissaient n'était pas une fatalité mais leur était imposée, et qu'ils pouvaient donc s'en libérer. Ce qu'ils revendiquaient c'était l'émancipation de tous, de tous ceux qui subissent la dure loi du capital, pas le pouvoir d'opprimer à leur tour, pas un petit privilège pour quelques uns, mais celui d'être libres parmi d'autres êtres libres, organisant en commun la vie sociale, établissant en commun les règles

[2] Ibid.

d'une vie commune, librement choisie. Ainsi, dès le départ les syndicats, qui purent exister officiellement à partir de 1884, pensaient l'émancipation de tous, et celle-ci n'était envisageable qu'avec des esprits ayant pris conscience des possibles qui leur étaient refusés, pouvant trouver le moyen d'apaiser leur soif de connaissances, enfoncée au tréfonds d'eux mêmes, cachée même comme une chose honteuse, dont ils n'étaient pas dignes, une revendication insensée, autrement dit ayant pris conscience de leur aliénation et désirant s'en affranchir. Ils étaient porteurs d'un savoir qu'ils ne pouvaient partager, d'un pouvoir qui n'était pas validé. Poètes, artistes, chansonniers, maîtres d'un savoir-faire, travailleurs de la terre, du fer, du bois, de la toile, ils l'étaient, riches d'un savoir qui n'était pas reconnu, et privés des outils qui leur auraient permis de l'exprimer librement. Éducation populaire et culture populaire allaient de pair, pouvaient se compléter, se nourrir l'une de l'autre. Pour les esprits qui, les premiers, s'étaient organisés et avaient commencé à partager leurs préoccupations, tout ceci était une évidence et ils se donnèrent les moyens de concrétiser leurs idées. Sitôt fondées, en 1892, les Bourses du travail autour de Pelloutier mirent en place des Universités populaires sur tous les sujets imaginables : des mathématiques à la philosophie, en passant par la technique, l'art, ou le théâtre. Des ouvriers, parfois des ouvrières, quittaient l'usine ou le chantier à la fin

d'une journée harassante et venaient goulûment se nourrir de connaissances, partageaient, échangeaient, contestaient, apprenaient que leur parole valait celle d'un autre ; naissait naturellement en eux une conscience de classe, celle de leur aliénation qui n'était plus une fatalité.

Les conférences publiques que les anarchistes organisaient régulièrement, remplissaient des salles de plusieurs centaines de personnes comme en témoigne les rapports de police.

Tous ces espoirs étaient portés par des hommes, des femmes aussi encore trop rarement, qui publiaient des journaux, des pamphlets, des brochures, montaient des spectacles où se disait la révolte, où s'inscrivaient les rêves les plus fous, ou qui auraient pu passer pour tels, qui rencontraient des lecteurs assoiffés de leur liberté. Les archives anarchistes et celles du monde ouvrier en général, débordent de ces témoignages d'une époque foisonnante où les idées jaillissaient comme d'un volcan trop longtemps sous pression, et trouvaient preneurs.

Il fallut quatre ans d'une guerre atroce où périrent au bénéfice du grand capital les forces vives des nations, pour stopper cet élan. Ceux qui en réchappèrent avaient quelque raison de douter de leur foi en l'homme. Les querelles intestines à la classe ouvrière n'étaient guère propices à faire renaître les grands enthousiasmes émancipateurs. La soif de liberté s'intellectualisa, par exemple dans le surréalisme, ou dans les arts de moins en moins accessibles



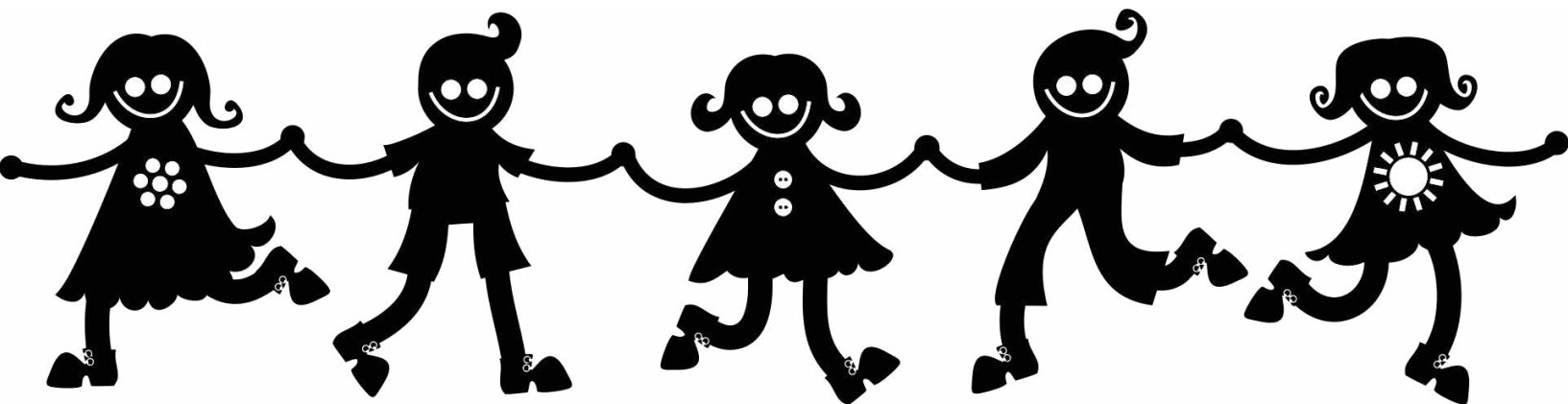
à la classe ouvrière. La place de l'éducation populaire laissée en grande partie vacante par ses organisations, fut occupée d'un côté par l'Église catholique dans une volonté d'encadrement de la jeunesse et d'une classe qui commençaient à lui échapper (fondation de la Jeunesse ouvrière chrétienne, de la Jeunesse agricole chrétienne, du cinéma éducatif, des bibliothèques, d'une presse spécialisée...), et pour le camp laïque et souvent d'origine maçonnique autour de la Ligue de l'Enseignement : patronages laïques, ciné-clubs, associations sportives péri et post-scolaires, clubs de lectures, de théâtre amateur, Vacances laïques ... Mais déjà pointait une autre conception de l'éducation populaire, et plus ou moins confusément s'instaurait un autre rapport au savoir, un rapport d'autorité entre celui qui vient apporter la culture et celui qui est invité à la recevoir. Subsistaient malgré tout des lieux où le savoir demeurait un bien à partager, se construisait en commun, dans des ciné-clubs, des cercles sportifs, des fanfares. Se créaient aussi des lieux qui permettaient la rencontre

libre de jeunes venus des quatre coins de l'horizon : les auberges de jeunesse. La mobilisation ouvrière qui fit suite à la victoire du Front populaire permit d'imposer à un gouvernement qui ne les avait pas envisagés, la diminution du temps de travail, et enfin du temps de congés où on serait payé pendant quelques jours pour faire autre chose qu'alimenter une machine dans le varcarme de l'usine, et peut-être découvrir d'autres paysages. En tout cas échapper un temps au moloch du travail.

Les espoirs d'un autre monde possible reprenaient de la vigueur, stoppés à leur tour par un autre affrontement guerrier qui devait encore résoudre les problèmes engendrés par une nouvelle crise du capitalisme sous la fureur d'un déchaînement raciste et conquérant.

Au sortir de cette nouvelle épreuve, bien décidées à créer un monde nouveau par la culture, de multiples associations d'éducation populaire voyaient le jour. La plupart existent encore, plus ou moins vaillantes (Léo Lagrange, Peuple et Culture, Fédéra-

tion des MJC, Francs et franchises camarades, CEMEA, et toujours la déjà presque centenaire Ligue de l'enseignement...), mais très vite elles furent assujetties à l'État qui leur fixait ses objectifs. Alors qu'à son origine, à la fin du XIXe siècle, l'éducation populaire avait été conçue par la classe ouvrière pour construire des forces d'émancipation et d'initiatives, après être devenue entre les deux guerres un outil pour contrôler et éviter les débordements en portant à l'attention des pouvoirs les besoins qui s'exprimaient en son sein, il s'agissait d'encadrer d'abord, d'émanciper accessoirement, puis à nouveau pensée au sortir de la guerre, autour de Christiane Faure, comme un outil d'émancipation, elle était bientôt bâillonnée par la mise sous tutelle du Ministère de l'Éducation nationale, puis du Ministère de la Jeunesse puis de la Jeunesse et des Sports, et confiée de nos jours aux associations d'éducation populaire qui sont pratiquement privées de toute initiative. Dépendantes des subventions, soumises à des appels d'offre et à des contraintes





administratives et sécuritaires de plus en plus astreignantes imposant l'emploi de salariés pour des activités qui fonctionnaient jadis sur la base du bénévolat, les associations d'éducation populaire deviennent des entreprises de services (« de l'économie sociale ») comme n'importe quelle entreprise de loisirs avec qui elles entrent en concurrence, même pour répondre à des appels d'offre de municipalités ou de comités d'entreprise. Leur survie est à ce prix. Ainsi les colonies de vacances, jadis lieux de brassage d'enfants de toutes origines (ou presque), de découvertes d'un espace de liberté, d'apprentissage à l'autonomie et à la vie communautaire, d'affrontement apaisé à l'Autre en dehors du cocon familial, d'expériences d'un monde sauvage où on pouvait avoir à se baigner dans l'eau glacée d'un torrent ou se perdre dans un bois, sont devenues des organisations parfois plus minutées qu'une journée scolaire, avec des activités dont l'intérêt se justifie par leur coût, des conditions d'hébergement telles que les prix de revient d'une journée sont si élevés que dé-

sormais on trouve dans certaines des enfants de la classe bourgeoise dont les parents se sont débarrassés le temps de leurs propres vacances avec des activités « haut de gamme », dans d'autres les enfants des quartiers pauvres pris chichement en charge par la Caisse d'Allocations Familiales, et quasiment que ceux-là.

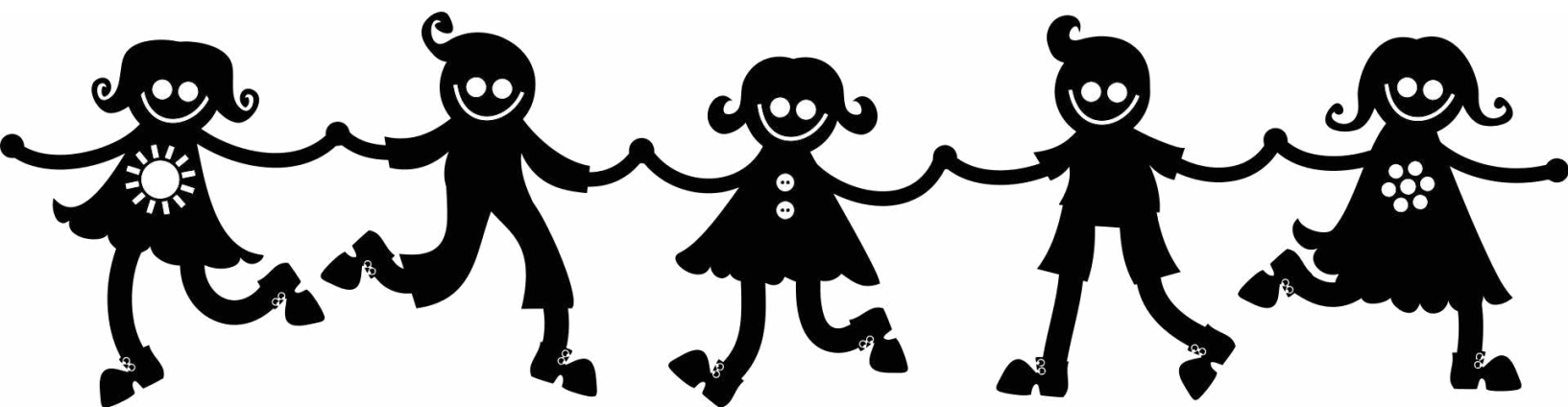
Si j'ai pris l'exemple des colonies de vacances, des lieux qui d'ailleurs se meurent lentement, c'est qu'elles sont emblématiques de ce qu'est devenue l'éducation populaire : un endroit où l'on vient consommer une activité, où l'on n'a à apporter que son argent, et où l'on a de moins en moins à partager, à donner et à recevoir du temps, du savoir, à construire en commun. Toutes les associations d'éducation populaire n'en sont pas encore là,^[3] mais toutes sont sur cette pente parce que le temps est à la rentabilité, à la consommation, à la compétition, à la concurrence, et que, devenues

entreprises, les plus honnêtes sont obsédées par le souci de sauver des emplois.

Le monde de demain se construit en grande partie dans ces conditions. Si nous voulons un autre monde, nous ne pouvons pas les ignorer, puis nous devons nous interroger sur ce qu'il est possible de faire pour renverser la vapeur, réveiller les espoirs endormis. Aucune révolution digne de son nom ne se fera sans la volonté de ceux qui sont aliénés, de s'émanciper. Quand tout concourt à droguer le peuple, comment sortir de cette torpeur mortifère sinon par le partage du savoir, la valorisation et la responsabilisation de l'individu ?

PAR TONI,
groupe *Germinal* de la Fédération anarchiste, Marseille

[3] Je me contenterai ici de signaler qu'une association comme Attac relève, selon moi, le flambeau de l'éducation populaire abordé sous l'angle de l'économie.





Déconstruire les croyances politiques

Ou pourquoi le Front national doit être combattu comme une religion

Bien des personnes s'intéressant aux sciences sociales ou humaines et qui tâchent de convaincre un électeur du Front national (FN) de changer d'orientation politique se sont retrouvées face à des murs. Les chiffres, les documentaires, les articles, les témoignages : rien ne semble permettre la remise en cause d'opinions xénophobes. Car, en effet, la xénophobie est bien le principal fonds de commerce de l'entreprise Le Pen.

Pourtant, il y a longtemps que le racisme est condamné par les sciences. Le Blanc [caucasien] ne naît pas intelligent, l'Arabe ne naît pas voleur, etc. Citons simplement, pour illustrer le propos, l'excellent article « Délinquance et immigration en France : un regard

sociologique » de Laurent Mucchielli", (*Criminologie*, vol. 36, n° 2, 2003, p. 27-55), ou encore les travaux de Robert Park et ses successeurs autour du ghetto de Chicago.

Si l'argument scientifique reconnu et bien illustré ne permet donc pas de comprendre et convaincre, c'est donc que nous avons affaire à une croyance profondément ancrée, érigée en dogme absolu. Sans pour autant se retrouver face à des rituels issus d'un livre sacré, nous pouvons donc considérer le Front national comme une religion, avec toutes ou parties des fonctions sociales qu'elles recouvrent. Car, en effet, pour qu'une croyance s'ancre, il faut des structures sociales à l'œuvre, des institutions, des normes, des valeurs régissant la vie des adhérents au groupe, au dogme. Or, la France a connu une période de déclin des institutions religieuses, notamment à la fin des années 1960. Mai 68 en est souvent présenté comme l'apogée. Cette période coïncidait avec une évolution sociétale particulièrement bouleversée :

- Les thèses racistes commençaient à être rejetées suite au traumatisme pétaino-nazi.
- La population, pour une partie significative, accédait à l'enseignement secondaire.
- Le plein emploi était à l'ordre du jour.
- Les classes ouvrières et populaires en général connaissaient un ascenseur social.
- Le pouvoir d'achat était haut et les inégalités s'étaient réduites.
- La Sécurité sociale assurait efficacement contre les risques sociaux (accident, vieillesse, maladie, nouveau-né...).
- Les jeunes ruraux quittaient les campagnes pour la ville, leur famille pour fonder la leur.



Si nous considérons que la croyance en des dogmes religieux était le fruit de la situation inverse, nous pouvons alors humblement supposer, sans l'affirmer catégoriquement, quelles furent les fonctions sociales des religions ainsi que celles auxquelles répond le Front national aujourd'hui.

LA CONNAISSANCE

Si la science ne suffit pas toujours à vaincre la croyance, elle reste néanmoins nécessaire pour déconstruire le préjugé. Ainsi, une initiation solide et suffisante en sciences sociales et humaines paraît nécessaire. Le cours magistral ne constitue pas d'ailleurs le seul moyen d'apprentissage. Rencontrer et sympathiser avec des gens divers permettent au moins de soustraire le fameux « Des comme ça, j'en veux bien des milliers ! » du tonton raciste lors du repas de famille. Mais aussi des chansons, des films, des séries (dernièrement, *Game of Thrones* en fournit un exemple intéressant avec les populations qui vivent au-delà du Mur), des sketches (même ancien, *Le Douanier* de Fernand Raynaud reste un chef-d'œuvre)...

La religion fournit une interprétation du monde ; le développement des sciences et leur diffusion ont permis de combler partiellement ce rôle social. Combien d'historiens et sociologues adhèrent au FN ? Parmi les sympathisants et adhérents, combien ont eu un tel cursus ? Ces savoirs critiques ne sont enseignés que dans certaines filières de lycées

et d'universités. Et pour cause, quel législateur aurait intérêt à enseigner le fonctionnement et l'histoire d'un système de marginalisation des minorités culturelles ?

Beaucoup de nos grands-parents ont appris à l'école dans des manuels avec des propos profondément racistes, d'une ancienne république colonialiste. Pourquoi remettraient-ils en cause, du jour au lendemain, ce savoir appris lors du passage du certificat d'études et au service militaire ?

L'Allemagne, qui n'avait plus de colonies (et qui n'avait pas à faire face à la décolonisation donc) et d'armée au sortir de la guerre, eut moins de mal à accepter d'idée d'avoir été une nation raciste, xénophobe, opprimante et meurtrière. La France, « patrie des droits de l'homme », détentrice d'un des plus vastes empires coloniaux de l'histoire de l'humanité, devait taire ses crimes et se justifier.

Les années 1960 étaient marquées par la défaite du fascisme, la dénonciation du colonialisme par les leaders soviétiques et américains ainsi que par les colonisés eux-mêmes. Des syndicats, partis et associations divers offraient une analyse différente à la population qui remettait en cause le dogme religieux comme la croyance raciste. La montée du néocolonialisme, la fin de l'URSS, le déclin du nombre de militants peuvent constituer autant d'explications à la montée du racisme.

LE CONTEXTE SOCIAL, ÉCONOMIQUE ET POLITIQUE

La religion, dans bien des cas, n'est pas qu'un simple outil d'oppression, c'est aussi l'organisation de la base de la solidarité sociétale. La charité revient presque systématiquement dans les devoirs du laïc et du clergé. Elle limite souvent le pouvoir du souverain et du propriétaire : Jubilé pour répartir les terres et libérer les esclaves dans le judaïsme antique, droit d'asile et fonction judiciaire chez les chrétiens, etc. L'espoir d'un paradis, plus tard, s'ancre en conséquence bien plus facilement. Mai 68 était marqué par deux décennies de Sécurité sociale, de plein emploi, d'accès à la société de consommation, d'évolution de carrière (mais sans pour autant être un Âge d'or). Dans ce contexte, la religion n'est que d'un intérêt restreint. Les politiques néolibérales ont bien fait souffrir les classes laborieuses. Chômage, ascenseur social en panne, baisse de pouvoir d'achat, casse de la Sécu, des services publics. L'espoir d'un paradis d'une nation purifiée de l'étranger ne s'ancre donc que plus facilement, les stéréotypes étant initialement bien répandus.

DIFFICILE DÉTACHEMENT

La prospérité relative des « sixties » permettait aux jeunes ruraux de s'exiler d'un environnement qu'ils trouvaient peu reluisants. L'attrait de la ville, voire de la banlieue, était fort. Le lien familial, avec la part d'oppression qu'il pouvait revêtir de famille traditionaliste religieuse, laissait place à davantage d'individualisme.



Dans le contexte actuel, une partie des plus jeunes générations des classes populaires deviennent, malgré eux, des Tanguy. Les parents doivent accueillir ou aider continuellement leurs enfants qui, bien souvent, ne peuvent subvenir à leurs propres besoins. La cellule familiale redevient un lieu de vie privilégié, avec une proximité affective facilitant le développement des traditions et des préjugés qu'ils peuvent avoir.

CONSTRUIRE DES CONTRE-MODÈLES POUR SE DÉTACHER DE LA CROYANCE

Pour conclure, disons clairement que l'extraction d'une croyance, religieuse ou xénophobe, ne se fait pas à coups d'injonction ou de mépris. Il faut trouver un intérêt, matériel ou moral. Le consentement, la liberté et la dignité de celui qui décide de s'excommunier, sont impératifs. A nous d'être en mesure de former, d'aider, de soutenir, d'organiser, mais aussi de fournir du lien social respectueux et amical, de la même façon que nous en créons dans nos collectifs militants. La haine, dans un sens ou dans un autre, n'a rien de convainquant. On a rarement vu des juifs devenir nazis, adhérer idéologiquement et volontairement à leur propre oppression. A l'inverse, adhérer à la haine d'un autre, perçu ou ressenti comme oppressant, est bien plus aisé.

Construire des contre-modèles, des discours alternatifs, d'autres visions du monde et de l'autre, suppose d'œuvrer à l'élaboration de nouvelles sociabilités. Pendant longtemps, les organisations syndicales de classe – CGT en tête, épau-

lée pendant quelques décennies par le Parti communiste – s'attelaient avec vigueur à cette tâche primordiale, dans les quartiers, dans les villes et sur les lieux de travail. Des activités éducatives et culturelles dans les Bourses du travail aux séjours de vacances solidaires, les syndicats offraient une microsociété qui se posait en alternative militante au modèle capitaliste, générateur de misère sociale, d'exclusions et de racismes. Car le lien entre ces activités – éducatives et ludiques – et les organisations syndicales permettaient de les ancrer dans la lutte des classes, sans pour autant les transformer en bastions d'endoctrinement abêtissant. En cela, les syndicats s'attaquaient, parallèlement aux résistances dans les entreprises, à la racine du mal, qui s'est toujours trouvée dans le lien social. Aujourd'hui que les Bourses du travail et les unions locales de syndicats sont souvent désertées et peinent à vivre, faute de militants, les sociabilités syndicales sont désuètes, et les idées nauséabondes de l'extrême droite comme la culture individualiste libérale progressent sur ce désert. À nous, donc, désormais, d'inverser la donne ; si le travail est colossal, nous avons au moins l'avantage de pouvoir jeter un œil derrière nous, vers ce passé ouvrier riche en expériences à reproduire et enrichir en les adaptant aux enjeux contemporains et aux nouveaux vecteurs de lien social.

PAR NATHAN ET GUILLAUME,
Groupe Salvador Seguí de la Fédération anarchiste, Paris



THÉORIES POLITIQUES

Tu te fous du monde

Le flou sémantique aujourd'hui attaché à la notion de « peuple », la difficulté que nous éprouvons à la définir (car, depuis la Révolution bourgeoise de 1789, elle a changé), nous fait oublier que la notion d'« ouvrier », aussi, s'est modifiée, qu'elle n'est plus la même qu'au temps de la Commune ou du Front populaire : elle s'est élargie.

Camarade, ami, copain, tu es l'ouvrier d'aujourd'hui ! Mais comment cela, « mais non », mais si ! Tu es productif, oui ou non ? Tu as un chef, un directeur, un supérieur – serait-ce le néo-libéralisme ? Bon. Qui, tout en t'évaluant, en te notant, prend part chaque jour, à chaque heure, au vol de ton temps, de ta vie ? Qui te fait venir en métro, en train, en voiture, et pour quoi ? Pour de l'argent. Même pas de l'or. Révolte-toi, *homme de peine* ! Comment ? Tout seul ? Non... Si.

L'abolition de l'État n'est pas qu'un projet collectif à organiser dans la rue ou par la rédaction fiévreuse d'une nouvelle manière de doctrine. L'anarchisme étant, plus encore qu'une philosophie, un mode de vie, et tout mode de vie

étant d'abord individuel, tu peux bien te réunir, tu peux bien manifester, lutter : si tu n'es pas exemplaire, en premier lieu exemplaire ;

si par *l'attentat joyeux*, ce tempérament, la *sédition frugale*, cette conduite, la *révolution muette*, cet engagement politique de tous les actes et de tous les instants, tu ne contribues pas avant tout *dans ton coin* à endiguer les grandes eaux libérales où l'État plonge les cervelles molles ;

si tu cries : « Mort aux vaches ! », par exemple, avec dans la bouche un *burger*, et que faisant ainsi ta part de la tuerie animale et du massacre planétaire, tu précipites l'effondrement écologique ;

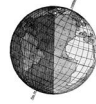
si tu t'approvisionnes en grande surface, et que faisant ainsi ta part de l'exploitation de nos frères et sœurs humains (qui produisent à moindre coût, celui de leur vie négligeable, au compte de l'industrie agro-alimentaire, ce que tu te presses d'acheter moins cher), tu sers de consommateur-lige à l'État ;

si tu es capable de dissenter sur les valeurs bafouées de l'humanité avec dans ton sac une bouteille en plastique (confer le sixième continent), dans la

poche un paquet de cigarettes (cf. le *lobbying* politique et financier de l'industrie du tabac) et un tube de comprimés de paracétamol (industrie pharmaceutique), sur la peau une crème L'Oréal (cosmétique), sur le dos un tee-shirt jetable (textile), dans ton poing serré la clé d'un véhicule à combustion pétrochimique et/ou un smartphone dernier cri garant de l'esclavagisme infantile de l'industrie technologique...

qu'en somme, connaissant la réalité (car personne ne l'ignore), tu attends pour la changer que quelqu'un – l'État peut-être ? la considère à son tour et légifère ; alors loin d'œuvrer à cette étoile libre, fraternelle, solidaire, des libertaires, loin de travailler à un monde équitaire, adelpique – tu concours bien au chaos, et donc, philosophiquement, tu n'es pas un anarchiste, *tu n'es qu'une ombre d'anarchiste*, et vulgairement : tu te fous du monde. Tout simplement.

PAR STÉPHANE POLSKY-HICHERI



Appel, depuis le Venezuela, aux anarchistes d'Amérique latine et du monde: la solidarité est beaucoup plus qu'une parole écrite

Nous nous adressons à tous les organes d'expression du mouvement libertaire, en particulier ceux de notre continent, non seulement pour attirer votre attention sur la situation que nous vivons au Venezuela depuis avril 2017,^[1] mais sur ce qui est pour nous une urgence, c'est-à-dire faire en sorte que l'anarchisme au niveau international s'exprime plus fortement en ces dramatiques circonstances, avec des attitudes et des actions cohé-

[1] Une analyse plus approfondie et détaillée et des informations sur ce qui se passe au Venezuela chaque jour sur le blog de *El Libertario* : www.periodicoellibertario.blogspot.com



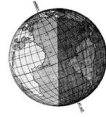
rentes par rapport à ce qu'a été la prédication et la pratique de l'idéal anarchiste durant son parcours historique.

Il est déplorable de voir que, pendant qu'une partie du gouvernement chaviste - dirigé par aujourd'hui par Maduro - utilise ses relais médiatiques à l'extérieur du pays, les opposants de droite et de la social-démocratie mènent des campagnes tapageuses pour vendre à l'opinion mondiale leurs visions également biaisées et chargées. Ces campagnes n'ont pour but que de s'emparer du pouvoir. Pendant ce temps, de nombreuses voix anarchistes, en dehors du Venezuela, ont maintenu un silence qui représente d'une certaine manière l'acceptation tacite de ce que les uns ou les autres des candidats avides du pouvoir de l'État veulent imposer comme « vérité ». Nous savons que les voix qui nous sont proches n'ont pas accès aux moyens de communication des étatistes de tout poil,

et que les compagnons affrontent des réalités complexes où il y a des thèmes et des problèmes qui, par leur urgence, réclament leurs immédiates préoccupations, mais nous pensons que cela ne devrait pas être un obstacle afin que, d'une certaine façon, si modeste soit-elle, s'exprime l'attention, l'intérêt et la solidarité par rapport à ce qui se passe au Venezuela, de même que par rapport à tout ce que divulgue l'anarchisme dans cette région.

En bref, voici un résumé de ce que l'anarchisme local dit aujourd'hui.

L'actuelle conjoncture met en évidence la nature fasciste du régime de Chavez - et sa séquence avec Maduro -, les gouvernements militaristes réactionnaires que nous avons toujours dénoncés dans notre journal *El Libertario*. Ce système a toujours été lié au crime, au trafic de drogue, au pillage, à la corruption, à la prison pour les opposants, aux tortures, aux disparitions



en dehors de la gestion désastreuse au niveau économique, social, culturel et éthique. Chavez a réussi à tout impacter grâce à son leadership messianique et charismatique financé par la hausse du prix du pétrole. Mais après sa mort et la fin de l'abondance, le soi-disant processus bolivarien s'est dégonflé car il était soutenu par des bases faibles. Cette « révolution » a suivi la tradition rentière historique initiée au début du XXe siècle avec le dictateur Juan Vicente Gómez, poursuivie par le militaire Marcos Perez Jimenez, et qui ne cessa pas au cours du dernier régime démocratique représentatif.

Certaines personnes au niveau international (Noam Chomsky en est le meilleur exemple) ont corrigé leur soutien initial à l'autoritarisme vénézuélien et aujourd'hui, ils le dénoncent sans ménagement. Cependant, nous notons avec une grande préoccupation le silence des anarchistes de ce continent et d'autres, sur les événements au Venezuela. Un adage dit : « celui qui se tait consent », ce qui arrive à la perfection lorsqu'on affame et on réprime de manière criminelle un peuple, quand ceux qui devraient protester ne disent que peu ou rien. Nous appelons ceux qui portent les drapeaux libertaires à se prononcer, s'ils ne l'ont pas fait, au sujet de notre tragédie. L'indifférence n'a aucune justification, si vous avez une vision du monde anarchiste. L'inverse est de couvrir la farce du gouvernement vénézuélien, en oubliant ce qui a été dit

par les anarchistes de tous les temps sur la dégradation du socialisme autoritaire au pouvoir. Peut-être que dans le passé, le mirage « progressiste » du chavisme a pu tromper certains libertaires, mais en étant conséquents avec notre idéal, il est impossible aujourd'hui de continuer à soutenir cette croyance.

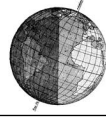
Nous sommes en présence d'un gouvernement agonisant, délégitimé et répressif, qui cherche à se perpétuer au pouvoir, désavoué par l'immense majorité de la population, qui assassine à travers ses forces répressives et les collectifs paramilitaires, qui favorisent aussi les pillages. Un gouvernement corrompu qui exerce un chantage avec les caisses d'aliments vendus au prix du dollar noir, qui est impliqué dans toutes sortes de négociations, un gouvernement de bourgeois boliviens et de militaires enrichis avec les revenus du pétrole et les mines écocides. Un gouvernement qui affame et assassine, tout en appliquant un ajustement économique brutal en accord avec le capitalisme transnational qui paie régulièrement une dette externe criminelle.

Il est temps de démanteler les manœuvres pseudo-informatives de ceux qui prétendent à l'extérieur du pays contrôler le pays, comme celles de ceux qui aspirent à contrôler l'État vénézuélien, et pour cela nous espérons pouvoir compter sur le soutien actif des individus et des groupes libertaires aussi bien en Amérique latine que dans le reste de la planète.



Toute manifestation de solidarité anarchiste sera bienvenue pour le mouvement libertaire vénézuélien. Un mouvement petit et qui agit malgré de nombreuses difficultés, mais qui dans l'actuelle conjoncture appréciera énormément de savoir que nous pouvons compter sur les compagnons du reste du globe, soit par la reproduction et la diffusion des informations que publient les anarchistes du Venezuela, soit en générant des opinions et des réflexions qui démontent les visions qu'essayent d'imposer les autoritaires de droite et de gauche, et - ce qui serait beaucoup mieux - en faisant la promotion ou en soutenant les initiatives d'action, dans leurs propres pays, où sont dénoncées les circonstances, la faim et la répression qui sont vécues aujourd'hui au Venezuela. Maintenant, plus que jamais, votre présence et votre voix sont nécessaires dans tous les scénarios possibles où sera dénoncée la tragédie dans laquelle est plongé le peuple vénézuélien.

PAR LA RÉDACTION DE *EL LIBERTARIO*
TRADUCTION : DANIEL PINÓS



BRÈVES INTERNATIONALES

Premier Mai : agitation

Comme tous les ans, des manifestations ont eu lieu un peu partout dans le monde, le Premier Mai.

A Madrid, la CNT a manifesté avec la devise « Contre les pactes de la Moncloa, aujourd'hui et toujours, 40 ans de paix sociale, pas une journée de plus ! »

A Wrocław, en Pologne, un cortège rouge et noir a défilé avec la devise « Le Peuple avant Le Profit ». Deux jours auparavant, la Fédération anarchiste polonaise avait organisé le troisième Congrès anarchiste de Pologne.

A Santiago, Chili, le Syndicat Interprofessionnel de Santiago a appelé à un bloc anarchiste le matin et une activité culturelle l'après-midi.

Dans plusieurs villes de Biélorussie, face à l'interdiction des manifestations, des anarchistes ont accroché des banderoles où on pouvait lire « Fatigué d'avoir faim? La solution c'est la grève! » ou « Les politiciens aux mines ».

Des manifestations et rassemblements anarchistes ont eu lieu également à Buenos Aires, Rosario, Carrare, Turin, en Sicile, à Istanbul, Ankara, St-Petersbourg, Dublin, Melbourne, Jakarta, Londres, Portland, Los Angeles... et dans plusieurs villes d'Espagne.

Argentine : décès

On apprend le décès de Carlos Scharf « Puchero », militant anarchiste de Buenos Aires. Ouvrier dans la construction navale, il avait participé à la grève contre la dictature des militaires Aramburu et Rojas. Auparavant, il avait été emprisonné durant les années du régime peroniste. Il avait fait partie du groupe éditeur du journal anarchiste La Protesta et avait aussi impulsé la publication des livres anarchistes tels que La préhistoire de l'anarchisme de Angel J. Cappelletti et La Révolution de Gustav Landauer.

Brésil : grève générale

Le 28 avril, de grands mobilisations ont eu lieu contre les plans d'austérité dans tout le pays. 40 millions de travailleurs ont fait grève dans 185 villes, il s'agit de la grève la plus importante depuis 1989. À Rio de Janeiro, des barricades ont été érigées et plus de 8 bus ont été incendiés.

Inde : appel

La Fédération anarchiste indienne lance un appel pour l'organisation du mouvement anarchiste indien.

Plus d'information : www.thecominganarchy.wordpress.com

Chili : expulsion

Le 26 janvier 2017, trois camarades péruviens ont été arrêtés et expulsés du pays. Ils font partie de l'Atelier d'Études Anarchistes de l'université San Marcos de Lima. Ils parcouraient le Chili pour effectuer des recherches concernant les actes de solidarité entre les mouvements ouvriers chiliens et péruviens au début du XXe siècle. La police s'est servie de l'article 15 de la loi sur les étrangers, qui permet l'expulsion du pays, des personnes qui « fomentent, par la parole ou par écrit, des doctrines qui tendent à détruire ou altérer par la violence, l'ordre social du pays ou son système de gouvernement ». Cette loi date de 1975, c'est-à-dire du début de la dictature de Pinochet. La preuve pour justifier l'expulsion ? La possession de livres sur le marxisme et l'anarchisme. Le 10 avril, la Coordination nationale des immigrés du Chili a porté plainte en dénonçant qu'il n'y avait aucune précision ou fait spécifique à même de justifier l'expulsion.

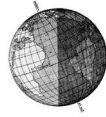
Le 18 avril, la Cour d'appel d'Antofagasta a donné raison aux trois camarades péruviens.

Colombie : assassinat

Le 9 mai, l'armée colombienne a assassiné Daniel Felipe Castro Basto, un jeune de 17 ans qui participait à une journée d'action communautaire dans la vallée du Cauca. L'action appelée « Minga territoriale du travail et de la pensée » est une initiative de l'Association des Cabildos Indigènes du Nord du Cauca (ACIN), qui en décembre 2014 a commencé le procès de « Libération de la Terre-Mère », consistant à réaliser une réforme agraire par le fait, en récupérant des terres occupées par des monocultures de cannes à sucre. Deux autres personnes ont été blessées par balle : un jeune et un journaliste indépendant du collectif Rebeldía Contrainformativa. Ce dernier est dans un état critique.

États-Unis : antifascisme

Le 15 avril, des néo-fascistes pro-Trump ont participé à une manifestation pour « la liberté d'expression » à Berkeley, l'université californienne connue pour son passé « gauchiste ». A quelques mètres du rassemblement, séparés par une barrière de la police, des antifascistes ont organisé une contre-manifestation. Les deux groupes se sont affrontés à plusieurs reprises et il y a eu plusieurs blessés légers.



États-Unis et Canada : zones à défendre

Après le démantèlement du campement de Standing Rock au Dakota du Nord fin février 2017, le plus grand rassemblement amérindien depuis au moins 100 ans, le mouvement s'est dispersé et continue sa lutte contre le transport par canalisation, des hydrocarbures. On compte actuellement plus d'une dizaine de mouvements, occupations et campements contre des projets semblables, en Arkansas, New Jersey, Vermont, Virginie, Louisiane, Caroline du Nord, Arizona, Pennsylvanie et Colombie-Britannique (Canada).

Italie : NO TAV

Le 6 mai, a eu lieu une grande marche NO TAV depuis Busoleno jusqu'à San Didero dans la vallée de Susa. Malgré le mauvais temps, des milliers des personnes ont marché sous la pluie pour « défendre la santé, la terre, la nature et l'environnement » et protester contre « le lobby de la construction et le béton ». La Fédération anarchiste italienne de Turin a participé à cette marche derrière la banderole « Action Directe, Autogestion, NO TAV ».

Mexique : décès

On apprend le décès de Omar Cortés, fondateur des Éditions Antorcha. Omar avait fondé les Éditions Antorcha avec sa compagne Chantal López en 1975 et en 1998, ils avaient décidé de la transformer en un site web baptisé « Bibliothèque virtuelle Antorcha ». Proche de la Fédération anarchiste du Mexique (FAM), Omar et Chantal furent une sorte de lien entre ce qu'ils appelaient « la vieille garde » et les nouvelles générations d'anarchistes mexicains.

BRÈVES RÉALISÉES PAR RENZO, Groupe de Chambéry de la Fédération anarchiste

AGENDA INTERNATIONAL, ÉTÉ

Autriche : Salon du livre anarchiste de Vienne, 2, 3 et 4 juin 2017.

www.abuchmesse.noblogs.org

Suède : Salon anarchiste de Stockholm, 10 juin 2017.

www.anarchistbookfair.se

Brésil : Troisième Forum Général Anarchiste, Campinas, Sao Paulo, 16, 17 et 18 juin 2017. www.anarkio.net

Allemagne : Mobilisation contre le G20, Hambourg, 7 et 8 juillet 2017.

www.g20-2017.org

Russie : Lectures annuelles de Priamukhino, lieu de naissance de Bakounine, 15 et 16 juillet 2017.

Contact: coord.readings@yandex.ru

États-Unis : Salon anarchiste de Seattle, 26 août 2017.

www.seattleanarchistbookfair.net

Italie : Premier colloque international des géographes et géographies anarchistes sur le thème « Géographie, changement social et pratiques anti-autoritaires », à Reggio Emilia, 21, 22 et 23 septembre 2017.

Contact : icagg2017@icagg.org



CINÉMA

L'État, la corruption et le narcotrafic...

Le Caire confidentiel de Tarik Saleh et *Wulu* de Daouda Coulibaly

Deux films, deux thrillers puissants sortent sur les écrans en ce mois de juin, deux films qui s'attaquent tous deux à la responsabilité de l'État dans les affaires de corruption et de narcotrafic.

LE CAIRE CONFIDENTIEL

de Tarik Saleh^[1] se déroule au Caire, juste avant la révolution de 2011. La police y est complètement corrompue et l'on suit Nourredine, inspecteur dans un commissariat du centre ville, qui rackette avec son collègue les vendeurs à la sauvette et les petits trafiquants du quartier. Or, il est un jour appelé à enquêter sur le crime d'une chanteuse égorgée dans une chambre du palace Nile Hilton, ; en fait on lui demande de classer l'affaire en suicide, car un homme de l'entourage présidentiel y est impliqué. Le récit, qui jusqu'alors était presque documentaire sur le système de bakchichs,

[1] Sortie nationale : 5 juin 2017.

bascule dans une dimension politique, celle de la corruption en haut lieu, mêlant la haute finance, les marchés du BTP et le gouvernement.

Ponctué de meurtres se succédant afin d'étouffer le scandale, le film rebondit avec des personnages qui gravitent à l'intérieur du milieu sur fond de clubs privés, de drogue et de menaces... Parallèlement, le climat social s'enflamme, la police tire sur la foule, une femme de chambre est traquée par les services secrets. Et voilà que Nourredine n'a soudain plus le goût de tenir le rôle du flic pourri et préfère celui de détective... Un thriller haletant qui dépose, superbement filmé dans la ville du Caire.

WULU

de Daouda Coulibaly^[2] s'attaque à un sujet brûlant, celui de la corruption malienne jusqu'aux plus hautes instances dirigeantes. À travers l'ascension de Ladj, chauffeur apprenti à Bamako devenu dealer de cocaïne, c'est tout le système de corruption de l'État qui est démonté dans le film. Un proverbe africain dit que le poisson pourrit par la tête, l'image est parfaitement

[2] Sortie nationale : 14 juin 2017 (Ibrahim Koma, Inna Modja).

adéquate concernant la classe politique dirigeante et ses liens avec le trafic de cocaïne.

Wulu fait référence en préambule à la culture traditionnelle bambara et à ses valeurs dont est issu Ladj, mais celui-ci est très vite confronté à la réalité, à l'ambition de sa sœur qui se prostitue pour vivre à sa guise. L'histoire de Ladj, c'est l'histoire du Mali, pris entre plusieurs feux et plusieurs trafics, la drogue, le pouvoir, les armes... Des trafics sous la férule et le contrôle de l'État. Et comme dans *Le Caire confidentiel* de Tarik Saleh, la ville grouillante de Bamako, en l'occurrence, tient un rôle central dans le film. *Wulu* de Daouda Coulibaly est à la fois un thriller et une fable politique universelle^[3] sur les liens du narcotrafic et de l'État.

PAR CHRISTIANE PASSEVANT

[3] *Mourir au Mexique. Narcotrafic et terreur d'État*, John Giber (CMDE).



CINÉMA, TRAVAIL, ALIÉNATION, EXPLOITATION...

CORPORATE DE NICOLAS SILHOL ET *ADIEU MANDALAY* DE MIDI Z

Si la question de l'aliénation et des conditions de travail est plus souvent abordée dans les documentaires que dans la fiction, trois films récents abordent le sujet, sous différents angles : *Carole Matthieu*^[1] de Louis-Julien Petit traite du harcèlement ordinaire subi par les salarié.es et observé par une femme médecin du travail ; *Corporate*^[2] de Nicolas Silhol fait le portrait de l'entreprise et des nouvelles méthodes de gestion des salarié.es appliquées par une responsable DRH ; enfin, *Adieu Mandalay*^[3] de Midi filme de manière frontale les conditions de travail proches de l'esclavage qu'endure la main d'œuvre illégale en Thaïlande. Qu'il s'agisse des conséquences des

pressions exercées sur le personnel en dépit des tentatives d'alerter la direction et la DRH, des techniques en vogue pour pousser les salarié.e.s à la démission, ou encore du travail illégal qui banalise une nouvelle forme d'esclavage, l'enjeu demeure le même : la recherche du profit.

CORPORATE

de Nicolas Silhol met en scène une killeuse qui applique à la lettre les méthodes de gestion du personnel, prônées lors de séminaires où le jargon banalise la brutalité



[1] Le film est sorti fin 2016 (Isabelle Adjani, Corinne Masiero).

[2] Sortie nationale : 5 avril 2017 (Céline Sallette, Violaine Fumeau, Lambert Wilson).

[3] Sortie nationale : 26 avril 2017.



des pressions exercées pour le compte de l'entreprise. Pousser les salarié.e.s à la démission pour éviter les indemnités de licenciement, devient le modèle de gestion : intimidations, « études comportementales », mails ambigus, humiliations, mises au placard, autant de pratiques insidieuses, sans limites, pour fragiliser les salarié.e.s.

Dans une réalisation de facture classique, Nicolas Silhol décrit admirablement le processus de harcèlement. Et lorsque l'une des personnes visées craque et se suicide, la victime et ses « problèmes personnels » sont mis en avant, et non les méthodes de la direction. L'enquête d'une inspectrice du travail provoque cependant des remous, et la communication convenue en prend un coup. La solution pour désamorcer toute accusation est de trouver une erreur de la gestion humaine. La killeuse se trouve alors sur la sellette et doit choisir entre demeurer corporate et endosser la responsabilité du suicide, ou bien se défaire sur les méthodes managériales de sa direction.

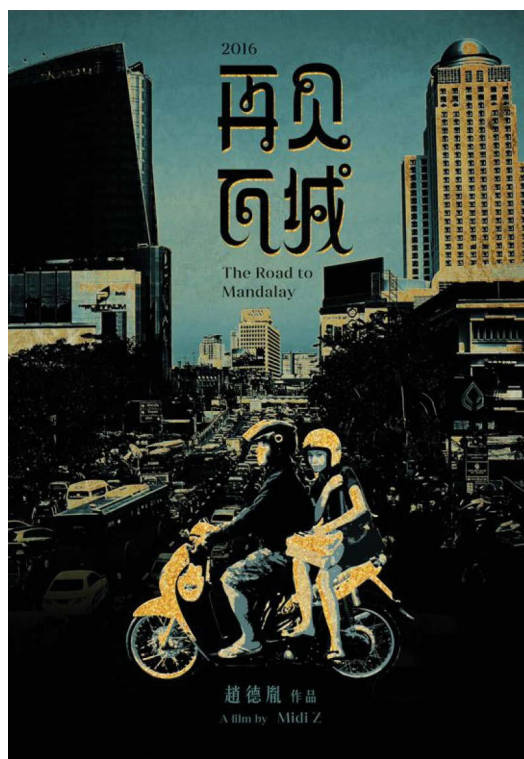
Confrontée à l'inspectrice qui en a vu d'autres, la jeune femme l'affronte avec la certitude d'être irréprochable et d'avoir fait son job, puis songe à sauver sa peau sans pour autant remettre en question les méthodes de l'entreprise. Bientôt lâchée par sa direction, elle prend conscience des conséquences d'un

système de management par la terreur banale, et le dénonce. Sa décision est non seulement un cas de rupture avec l'entreprise, mais aussi avec les valeurs qu'elle a, jusque-là, défendues.

Corporate montre la complexité de la prise de conscience, la place de l'éthique chez les cadres de direction et le cynisme. Il est intéressant que ce genre cinématographique, ayant pour cadre l'entreprise, prenne place dans le contexte d'un code du travail qui équivaut à une dérégulation en faveur du patronat et la volonté affichée du nouveau président de le faire passer en force.

ADIEU MANDALAY

de Midi Z pourrait avoir en sous-titre, « migration illégale et esclavage moderne ». Le passage clandestin de la frontière entre la Birmanie et la Thaïlande est quotidien et représente, pour une partie de la jeunesse birmane, une opportunité de travailler et de vivre mieux.



Durant ce passage, Guo rencontre Lianqing et s'en éprend. Mais si Guo espère gagner un pécule suffisant pour retourner en Birmanie, Lianqing est déterminée à aller de l'avant. Son objectif est d'obtenir un emploi, des papiers, fuir l'oppression et les inégalités d'une société patriarcale et s'émanciper. Inspiré de l'histoire d'un jeune couple, *Adieu Mandalay* est aussi une histoire d'amour sur fond d'asservissement humain, de corruption et de violences sociales.

Pour échapper à la misère, explique le réalisateur, « les pauvres n'ont que trois solutions : la première est le trafic de drogue, la deuxième est de tenter sa chance dans une mine de jade, et la troisième est l'émigration clandestine. Cette troisième voie, à savoir : passer clandestinement en Thaïlande, est celle que beaucoup choisissent : les risques sont moindres, et dire qu'on "va à l'étranger" est nettement plus présentable. » Pourtant, les conditions de travail des ouvrier.e.s clandestin.e.s dans les usines de la périphérie de Bangkok sont terribles.

Sans papiers, leur quotidien est des plus précaires : aucune protection sociale, de nombreux accidents du travail, des patrons qui ne s'embarassent pas de renvoyer une main d'œuvre interchangeable, si elle n'est pas soumise ou pose problème.

En 2008, une enquête sur les droits humains en Asie indiquait le chiffre de 3 millions concernant la migration birmane en Thaïlande, dont 2 millions pour la migration illégale. Depuis 2010,



les chiffres de l'émigration clandestine vers la Thaïlande n'ont pas baissé et, en juin 2014, ce pays a expulsé 150 000 personnes y travaillant, toutes étant arrivées en 2013.

Pour construire le récit de *Adieu Mandalay*, Midi Z a enquêté durant trois années sur le terrain, en Thaïlande et en Birmanie, a rencontré des exilé.e.s et s'est également inspiré de son expérience personnelle. Tourné sans autorisation, le film montre une réalité rare dans l'expression cinématographique et donne la parole aux sans voix, aux humilié.e.s. C'est également l'étude d'un mirage que représente l'exil pour beaucoup de migrant.e.s malgré des conditions de vie atroces

et la menace incessante du renvoi dans son pays d'origine. La rencontre de Guo et Lianqing est une tragédie du travail, de l'exil, un rêve de fuite brisé.

Le cinéma témoigne, observe, analyse le monde du travail, ses changements, l'impact sur les comportements, sur les institutions, il n'est que de se rappeler *Moi, Daniel Blake*^[4] de Ken Loach.

La fiction est parfois proche du documentaire pour décrire une réalité. Présenté en 2017 au festival de Cannes, *L'Usine de rien (A Fabrica de Nada)*,^[5] réalisé par Pedro Pinho, en est une nouvelle illustration vibrante. À suivre...

PAR CHRISTIANE PASSEVANT

[4] Palme d'or du festival de Cannes 2016.

[5] *L'Usine de rien (A Fabrica de Nada)* de Pedro Pinho a été présenté à la Quinzaine des réalisateurs du festival de Cannes 2017. Sortie prévue en fin d'année.





Colonisation

et idéologie civilisationniste...

Un Avant-poste du progrès d'Hugo Vieira da Silva

Le film^[1] d'Hugo Vieira Da Silva, librement adapté de la nouvelle de Joseph Conrad, explore finement la nature même du colonialisme et l'ambiguïté de la relation à l'autre, basée sur la domination et l'exploitation. À la fin du XIX^e siècle, les autorités portugaises décident d'implanter dans les colonies de nombreux comptoirs commerciaux, notamment le long du fleuve Congo. C'est un tournant de la colonisation qui, avec ces « avant-postes du progrès » censés organiser le trafic principalement de l'ivoire, mais aussi d'autres denrées, vise à « civiliser », mais essentiellement à exploiter le territoire et les populations africaines. Se développe alors une autre manière d'asseoir le pouvoir colonial européen prenant le relais d'une occupation portugaise de quatre siècles.

[1] Sortie nationale : 10 mai 2017.

Tourné en Afrique tropicale, le film a pour cadre l'un de ces comptoirs, installé dans une jungle impénétrable, où sont débarqués d'un bateau à vapeur deux colons inexpérimentés, néanmoins convaincus de leur « mission civilisatrice » et de leur supériorité intellectuelle et organisationnelle sur les autochtones. Le premier plan révèle le caractère de cette prise de contact conquérante, symbolisée par deux personnages campés sur un débarcadère de fortune et vêtus du classique costume colonial. Des « ronds-de-cuir » pistonnés par le siège de Lisbonne, commente l'un des occupants du bateau qui ajoute : « Ils ne feront pas long feu ». Les nouveaux arrivants sont dans l'ignorance de ce qui est arrivé à l'équipe précédente et pendant que le bateau s'éloigne, ils pénètrent dans la forêt tropicale pour atteindre le comptoir, sorte de bungalow surélevé, qui sera le théâtre d'une lente déliquescence dans un paysage splendide, inextricable. On pense à la bande dessinée d'Hergé, *Tintin au Congo*, tant les personnages sont à la fois décalés dans cette jungle, pathétiques et enflés de clichés exotiques.

Repliés sur leurs convictions et guidé par Makola, qui leur sert d'interprète, de contremaître et de négociateur, ils ne perçoivent que sous forme de rêve ou d'hallucinations, l'histoire du royaume du Congo. La fièvre, la solitude, l'alcool brisent à des moments les barrières sociales et font apparaître la magie fulgurante des lieux, les croyances et l'imaginaire des populations, que les deux protagonistes sont bien incapables de discerner, sinon à les attribuer à des fantasmes ou à une transe extatique. C'est en quelque sorte le piège qu'ils expérimentent inconsciemment, lié à l'incommunicabilité, au passé colonial occulté, et finalement au déni de l'histoire africaine.

L'Afrique est comme une drogue qui agit à leur insu et dont ils n'anticipent certainement pas les effets : l'ivresse, la maladie, la folie...



Avec le réalisme des dialogues et la poésie des images, Hugo Vieira da Silva réalise un portrait saisissant de l'Afrique coloniale de l'époque, des rapports impossibles à l'autre et la lente décomposition morale et physique des colons. Si l'on croise les récits d'explorateurs et des colons de l'époque, il ressort, explique le réalisateur, que les « Européens étaient dans un état d'extase permanente dû à la famine, aux hautes doses de quinine, d'alcool, d'opium et autres drogues. [...] Je dirais que la folie de mes personnages est due à la fois à l'incapacité à comprendre l'autre et l'émergence du refoulé ».

Dans *Un Avant-poste du progrès*, Hugo Vieira da Silva soulève des

réflexions à multiples ramifications, plus de quatre siècles de colonisation laissent des traces culturelles, sociales et historiques, même si elles sont passées à la trappe. Le film est fascinant lorsque ces traces surgissent dans les interférences entre passé et présent, montrant des personnages costumés, des spectres d'une structure sociale identique à l'ancien royaume du Portugal. L'histoire, c'est aussi l'esclavage et le travail forcé, les liens dominants et dominés, l'ignorance de l'histoire et des cultures africaines, la nature du colonialisme, le racisme qui préfigurent le néocolonialisme... « L'exploitation coloniale : le vrai visage du capitalisme ? Non. L'un des plus terribles ». [2]

PAR CHRISTIANE PASSEVANT

[2] *L'Empire des hygiénistes. Vivre aux colonies*, Olivier Le Cour Grandmaison (Fayard).





I Am Not Your Negro

écrit par James Baldwin et réalisé par Raoul Peck

« Si n'importe quel Blanc dans le monde revendique la liberté ou la mort, tout le monde applaudit. Si un Noir dit exactement la même chose, il sera condamné et traité comme un criminel, et tout sera mis en œuvre pour montrer à quel point c'est un mauvais nègre. »

Les États-Unis serait le pays de la liberté et des opportunités, la première « démocratie » ? Le slogan a fait flores, jusque sur la statue de la liberté qui a vu tant de migrant.e.s refoulé.e.s. La formule de propagande devrait ajouter un codicille : pas pour tout le monde ! Pour preuve, le livre de Howard Zinn, *Une histoire populaire des États-Unis*, et le film qu'il a inspiré.

Les États-Unis ont été fondés sur le massacre des populations indiennes et l'esclavage des Africain.e.s. L'extermination des Indiens, le trafic et l'asservissement des Noir.e.s font partie de l'histoire des États-Unis qui en garde les traces dans les compor-

tements au quotidien et les mentalités. *I Am Not Your Negro*^[1] est l'histoire officielle revue par les luttes sociales et politiques des Noir.e.s, un récit bien différent du roman national WASP^[2] et de son idéologie fondée sur la suprématie blanche.



En réalisant *I Am Not Your Negro* d'après les écrits de James Baldwin, Raoul Peck a choisi des archives publiques et privées, des extraits de films et

d'émissions de télé populaires, toute une iconographie qui joue sur le cadrage, le noir et blanc et un montage extrêmement rythmé. Essentiellement visuel — presque graphique —, et musical, *I Am Not Your Negro* est certainement l'un des meilleurs films sur le racisme et ses racines.

Trois hommes : Medgar Evers, Malcolm X et Martin Luther King Jr marquent le combat pour les droits civiques aux États-Unis, trois hommes assassinés dans les années 1960, sans compter la multitude de celles et ceux qui ont lutté et résisté à la discrimination et à la ségrégation. « L'histoire des Noirs aux États-Unis est l'histoire des États-Unis » et *I Am Not Your Negro* s'inscrit dans une réalité toujours aussi contemporaine, ce que montre très bien le film.^[3] C'est du très grand cinéma documentaire et la bande son est à couper le souffle !

PAR CHRISTIANE PASSEVANT

[1] Le film est sorti le 10 mai 2017.

[2] WASP : White Anglo-Saxon Protestant.

[3] Les textes de James Baldwin sont lus par Samuel L. Jackson dans la version originale, et par Joey Starr pour la version française.



AGENDA DES SORTIES CINÉMA

LE CAIRE CONFIDENTIEL

de Tarik Saleh. Voir article (5 juin 2017)

LES LAURIERS ROSES ROUGES

de Rubaiyat Hossain. Roya est comédienne de théâtre à Dacca et interprète depuis une décennie, le personnage de Nandini, archétype de la féminité bengalie et personnage central de la pièce politique de Rabindranath Tagore, *Les Lauriers-roses rouges*. Son metteur en scène décide de confier le rôle à une actrice plus jeune, mais Roya décide de remonter la pièce en y intégrant le contexte social actuel, en transformant l'image de la féminité qui exprime son identité, ses désirs, sa sexualité. Cette décision la transforme elle-même et influe sur son rapport de couple. Aux côtés de Roya, Mita Rahman, sa mère, se réfugie dans la religion, et Moyna, jeune ouvrière dans une usine textile, présentent des portraits subtils de femmes dans la société bangladaise d'aujourd'hui. (7 juin 2017)

RIO CORGO

de Sergio da Costa et Maya Kosa. Film documentaire qui suit Silva, personnage étrange qui a boulingué un peu partout dans le monde. Dans un village, au nord du Portugal, il fait la connaissance d'Ana, une jeune fille qu'il fascine par ses récits et l'univers qu'il crée autour de lui. (7 juin 2017)

DORA OU LES NÉVROSES SEXUELLES DE NOS PARENTS

de Stina Werenfels. Le film aborde un sujet tabou, la question de la sexualité des handicapés. Dora a toujours été protégée par ses parents. Lorsqu'elle revendique, à 18 ans, un droit à l'amour et à la sexualité qu'elle pressent, son besoin d'autonomie la met dans une position de grande vulnérabilité. Un film réaliste et émouvant. (14 juin 2017)

WULU

de Daouda Coulibaly. Voir article (14 juin 2017)

ANA MON AMOUR

de Călin Peter Netzer. Introspection d'une relation amoureuse et analyse de soi. Ana est une jeune femme un peu paumée, souffrant d'un mal dont on ignore s'il est psychosomatique ou réel, qui vit à Bucarest avec Toma. Il est le narrateur et raconte son amour qui lui échappe. « Choisir une femme est plus difficile qu'une thèse de doctorat » ! Entre littérature, discussions philosophiques, névroses, religion, familles tordues, rapports de domination et de dépendance, désir d'émancipation, ce sont sept années de la vie intime d'un couple qui défile sur l'écran. (21 juin 2017)

RARA

de Pepa San Martin. Depuis la séparation de leurs parents, Sara, 13 ans, et sa petite soeur vivent avec leur mère, Paula, et Lia, sa compagne. Le père, remarié et très conventionnel, entreprend un procès pour obtenir la garde des deux filles, considérant que l'environnement familial ne convient pas à l'éducation des enfants et peut leur nuire. De son côté, Sara vit son adolescence avec difficulté et est en pleine rébellion. La réalisatrice, filme la vie quotidienne, familiale et intime des deux jeunes femmes, leur rapport aux enfants, pour souligner les préjugés d'une société chilienne conservatrice. (21 juin 2017)

LE GRAND MÉCHANT RENARD ET AUTRES CONTES

Film d'animation de Benjamin Renner et Patrick Imbert. Un cochon jardinier et philosophe, un lapin gaffeur, un chien paresseux, des poules qui s'adonnent à la self-défense, un renard qui ne sait plus où il en est, des poussins qui l'adoptent pour leur maman, un loup qui perd la face, et voilà qu'un père Noël s'en mêle. Joyeux théâtre qui a pour cadre une ferme et ses animaux plutôt agités. Humour renversement des rôles. Tout le monde et tous les âges s'amuse. (21 juin 2017)

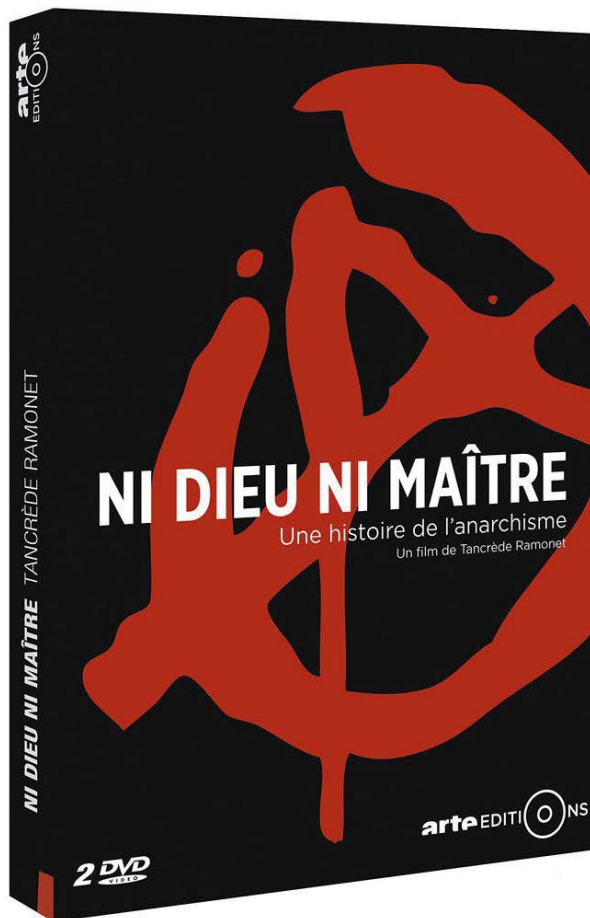
SORTIE DVD :

LES FILMS INTERDITS. L'HÉRITAGE CACHÉ DU CINÉMA NAZI

Le film documentaire de Félix Moeller interroge sur la propagande et l'effet des images utilisées à des fins idéologiques. À l'aide d'extraits et d'interviews, le film analyse la filmographie nazie, notamment parmi une centaine de films de pure propagande, dont certains sont interdits. Un document sur la manipulation qui pose la question de la censure, de l'utilisation et de la conservation de telles archives.

NI DIEU NI MAÎTRE, UNE HISTOIRE DE L'ANARCHISME : DISPONIBLE EN DVD

ET SUR LES PLATEFORMES DE VIDÉOS EN LIGNE





LITTÉRATURE

« Les gueules cassées étaient
comme des avertissements vivants
des horreurs de la guerre »

Rencontre avec l'écrivain Julien Heylbroeck

Auteur de plusieurs romans, Julien Heylbroeck a l'habitude d'explorer les terres mal défrichées : l'univers musical du stoner rock (*Stoner Road*), le folklore fantastique slave (*Le Dernier Vodianoï*), le catch mexicain (*Green Tiburon*). Entre autres. Évitant de sombrer dans les récits désincarnés, il ré-enchanté l'Histoire et, allant, notre réel, en convoquant les imaginaires, inscrivant la plupart de ses productions dans les genres de la science-fiction et du fantastique. Les amateurs d'histoire universitaire accros aux notes de bas de page et aux sous-parties de sous-parties passeront sans doute leur chemin, les autres y trouveront une belle occasion de se plonger dans le passé, au milieu du rêve et du cauchemar. Une occasion d'autant plus heureuse que, chez Julien Heylbroeck, l'imaginaire est aussi, souvent, une façon de poser des questions essentielles, politiques et sociales, et d'esquisser des réponses, qui ne sont pas sans résonner avec celles que portent les anarchistes. Rencontre.





LE MONDE LIBERTAIRE : Tu vas bientôt sortir un nouveau roman, Malheur aux gagnants, aux Éditions Les Moutons électriques. Tu nous en dis un mot ?

JULIEN HEYLBROECK : *Malheur aux gagnants* est mon cinquième roman. L'intrigue se déroule en 1935, principalement à Paris. Les deux derniers gagnants de la Loterie nationale (l'ancêtre de notre Loto) viennent d'être tués dans de mystérieuses circonstances. La police croit à une malheureuse coïncidence. Ce n'est pas le cas du colonel Picot, le chef de l'Association des gueules cassées. Cette association, qui est à l'origine de la loterie, en gère le tirage et vit sur ses bénéfices, pour prodiguer soins et assistances aux vétérans défigurés de 14-18. Il charge donc un trio de gueules cassées de mener l'enquête. Ces derniers vont petit à petit découvrir qu'une vaste conspiration impliquant plusieurs pays (Allemagne nazie, URSS) et de curieux scientifiques, est à l'œuvre. J'y fais apparaître un bon nombre de personnages historiques. Certains clairement identifiés, d'autres non...

LE ML : **Comment en es-tu venu à écrire au sujet des gueules cassées ?**

JH : D'abord, il y a eu ma grand-mère. Nous discutons souvent de son père, dont elle était très proche. C'était un vétéran de la

Première Guerre mondiale, qui avait fait Verdun et en était revenu borgne. Une gueule cassée, militant SFIO très engagé. Un personnage intéressant, mais que je n'ai pas connu. Et puis, un peu par hasard, au gré de mes balades sur le Net, j'ai appris l'origine de notre Loto, à savoir donc la Loterie nationale et, avant ça, les tombolas – appelées « dettes » – organisées par l'association des gueules cassées. Association qui, jusqu'à très récemment et un petit scandale financier, je crois, était encore au capital de la Française des jeux. Cette histoire de jeux de hasard, de gueules cassées m'a donné envie d'écrire un roman sur le sujet. Je ne sais pas trop pourquoi, je sentais qu'il y avait quelque chose. Au début, j'avais inventé un duo de personnages. Quand j'ai perdu ma grand-mère, il y a trois ans, je me suis dit que je pouvais lui rendre hommage et rendre hommage à son père en intégrant celui-ci comme personnage et même en en faisant le protagoniste principal d'une histoire policière, quitte à créer une parenthèse romanesque dans la vie de mon aïeul et de sa famille. De fait, ce roman n'est pas une biographique familiale mais bel et bien un récit policier, avec, par contre, un personnage qui m'est davantage personnel que les précédents que j'ai pu mettre en scène.

LE ML : **L'image des gueules cassées est un pilier de l'imaginaire de la Première Guerre mondiale. Que dit-elle de cette grande boucherie et des années qui ont suivi son dénouement ?**

JH : On se souvient peut-être des gueules cassées parce que cette guerre a été la première à industrialiser la mort. Les armes automatiques, les gaz de combat, les lance-flammes, la plupart des engins de mort de grande puissance ont été testés lors de ce conflit. De plus, c'est durant et suite à cette guerre qu'ont été mises

au point les découvertes puis les premières techniques en chirurgie plastique et esthétique qui ont, par la suite, été bien évidemment perfectionnées. La Première Guerre mondiale était censée être la Der des Ders, les types au front se consolait en se disant qu'ils évitaient un conflit à leurs gamins, les pauvres. Pour moi, les gueules cassées étaient, après l'Armistice, comme des avertissements vivants des horreurs de la guerre. Ils ont marqué jusqu'aux cinquante-génaires de notre époque, qui inmanquablement ou presque, se souviennent tous avoir croisé une gueule cassée qui vendait des billets de loterie dans la rue.

LE ML : **Quelle était la réalité de la prise en charge des gueules cassées par l'État ?**

JH : L'État s'est beaucoup appuyé sur l'Union des blessés de la face et de la tête, créée en 1921 par Yves Picot, Albert Jugon et Bienaimé Jourdain. Picot, qui en accepte la présidence, représente la structure et c'est même lui qui a inventé le terme de « gueule cassée ». L'association compte vite plusieurs milliers de membres. Le souci avec les mutilés de la face, c'est qu'ils ne profitent que peu des textes législatifs propres aux blessés de guerre, parce qu'ils font peur. Ils ne bénéficient pas, ou très peu, des emplois réservés obligatoires en 1924 pour les entreprises de



plus de dix salariés. Ce n'est qu'en 1925 que le préjudice de défiguration est officiellement reconnu. C'est surtout grâce à l'activisme de l'Union des gueules cassées que des structures vont se mettre en place, financées notamment par les tombolas et les loteries que j'évoque plus haut. Prise en charge médico-sociale, allocations pour les veuves et les orphelins, création de colonies de vacances, prêts d'honneur, subventions d'études... Tous ces dispositifs sont au crédit de l'association du colonel Picot. Celui-ci s'implique même en politique. Sous-secrétaire d'État à la guerre et député, il va défendre les gueules cassées au sein des instances gouvernementales, en leur permettant, par exemple, d'opter pour le praticien de leur choix dans le cadre de leurs soins.

LE ML : Malheur aux gagnants convoque plusieurs genres littéraires, en particulier le polar et la science-fiction. Est-ce un choix purement narratif ou penses-tu que ces genres-là permettent, grâce à leurs « codes », de mettre en valeur d'autres aspects d'un épisode de l'Histoire ?

JH : Dès le début, j'ai voulu aborder ce roman comme un polar, mais avec un peu de science-fiction. J'ai essayé de maintenir tout du long un équilibre fragile qui fait que l'explication « fantastique »,

liée à la science de l'aléatoire et l'explication rationnelle, se valent. À chacun de privilégier la piste qu'il préfère. J'ai eu également l'occasion de discuter avec un docteur en mathématiques passionné par l'histoire de sa discipline, qui m'a appris beaucoup de choses sur le contexte de l'après Première Guerre mondiale et qui m'a notamment permis d'aller un peu plus loin que l'Histoire, la vraie, ne le permettait. Disons que, dans ce roman, j'ai pu, grâce à la science-fiction, creuser un peu plus profond dans les secrets de notre Histoire.

LE ML : Le roman est l'occasion de croiser le nom de Louis Rimbault, militant anarchiste, notamment connu pour Terre libérée, son projet de cité libertaire végétalienne en Indre-et-Loire. Est-ce un personnage qui résonne (et raisonne) avec tes convictions ?

JH : Louis Rimbault est évoqué dans le roman et sa cité est présentée notamment parce que l'un des trois personnages principaux est un anarchiste végétarien qui fait partie de sa communauté. J'ai eu l'occasion de faire quelques recherches sur l'histoire du végétarisme et du végétalisme, pour des raisons personnelles, et j'ai découvert avec stupeur que bon nombre des Bandits tragiques étaient végétariens. Au début du xxe siècle, ils parlaient déjà du respect des animaux, de l'horreur des abattoirs, de la malbouffe ! Ces types-là avaient quand même du nez. Quand j'ai appris ça, je me suis dit : il faut absolument que j'en cause dans le roman ! Plus j'ai travaillé sur ma doc, plus ces personnages me parlaient.

LE ML : Justement, parlons de ton rapport à l'anarchisme. Au-delà de la littérature, as-tu des engagements politiques ?

JH : Je suis tombé assez tôt dans la politique. D'abord par le biais de l'antifascisme. À 16 ans, j'ai intégré Ras l'Front. J'ai alors eu l'occasion de travailler un peu ma culture politique, notamment en participant, l'été de mes 18 ans, à un camp international de jeunesse d'extrême gauche au Danemark organisé par la IVe Internationale. C'est là que j'ai rencontré des anarchistes pour la première fois. J'ai discuté avec eux, j'ai suivi des débats, des colloques et j'ai été séduit par leurs idées. J'ai alors intégré le SCALP et traîné avec les copains de la CNT et de la FA. Mais je dois avouer que j'ai toujours été un peu écartelé entre trotskisme et anarchisme. Je fréquentais des militants des deux bords, trouvant des trucs intéressants chez les uns et chez les autres, quitte à éviter de parler de Kronstadt, ce qui n'était jamais gagné ! Mais l'anarchisme m'a toujours intéressé, par son côté entier, sans compromission, sa volonté de ne pas jamais rester dans les clous ou son refus de se laisser dicter sa conduite, une aversion envers l'autorité qui est passionnante et même vivifiante, quand on milite. En plus, j'ai fait des études d'histoire et me suis rapidement passionné pour les révolutions, la Makhnovtchina et également pour la guerre d'Espagne, l'engagement d'Orwell dans les milices du POUM, les expériences sociales anarchistes catalanes...



Et puis, les années passant, je me suis un peu moins impliqué. J'ai lâché un peu plus le militantisme quand j'ai commencé à travailler comme assistant social auprès des demandeurs d'asile. C'était un boulot prenant, assez envahissant et, durant mon temps libre, j'avais envie d'autre chose que de parler politique ou de distribuer des tracts. J'ai bien essayé, car j'avais démenagé, de renouer un peu les contacts dans ma nouvelle ville, mais je ne me suis finalement pas assez impliqué. Récemment, comme dit plus haut, je me suis documenté sur le végétarisme, car j'ai décidé de ne plus manger de viande et de me passer au maximum de produits animaux, pour des raisons éthiques. J'ai alors découvert les accointances entre anarchisme et végétarisme. Je me suis alors rappelé les cantines végétariennes du camp estival de mes 18 ans ! Sauf qu'à l'époque manger de la viande ne me dérangeait pas autant. Je ne m'étais pas vraiment intéressé à cet aspect-là de la pensée anarchiste. Alors que beaucoup de courants politiques ne voient en les animaux d'élevage que des unités de production, qu'il convient éventuellement de ne pas trop maltraiter, une partie des anarchistes y voit une exploitation de l'homme sur l'animal qui doit également cesser ainsi qu'un désastre écologique et sanitaire. Quand on sait, comme je le dis plus

haut, que des penseurs anarchistes ont exposé ces dangers alors même que la révolution industrielle n'avait pas encore tant impacté que ça les pratiques agricoles, c'est quand même sacrément visionnaire. Et j'aime l'idée que les luttes émancipatrices ne laissent pas les animaux au bord du chemin et ne tolèrent pas que subsiste une oppression systémique aboutissant à la mort de millions d'entre eux chaque jour alors qu'aujourd'hui on a largement les moyens de se passer de bidoche dans notre assiette. On peut dire que c'est donc, au final, principalement mon engagement en faveur de la condition animale qui m'a finalement ramené dans le giron de l'anarchisme.

LE ML : D'autres projets dans la sacoche « littérature » ?

JH : J'ai envie d'écrire du polar et de l'horreur. J'ai dans mon disque dur un polar qui traite des demandeurs d'asile, de la dictature érythréenne et de malversations politiques liées à la Françafrique. Actuellement, j'écris un policier qui se déroule à la fin des années 1970 à Los Angeles et met un vétéran du Vietnam et un réfugié cambodgien aux prises avec un mafieux amnésique, inspiré par le travail de Shane Black. J'ai également en projet un polar qui se déroule dans une station balnéaire française durant l'Occupation, et puis peut-être un truc avec des vampires, au Mexique.

PROPOS RECUEILLIS PAR GUILLAUME GOUTTE



Les libres penseurs sont comme les anarchistes :

« Y'en a pas un sur cent et pourtant ils existent » !

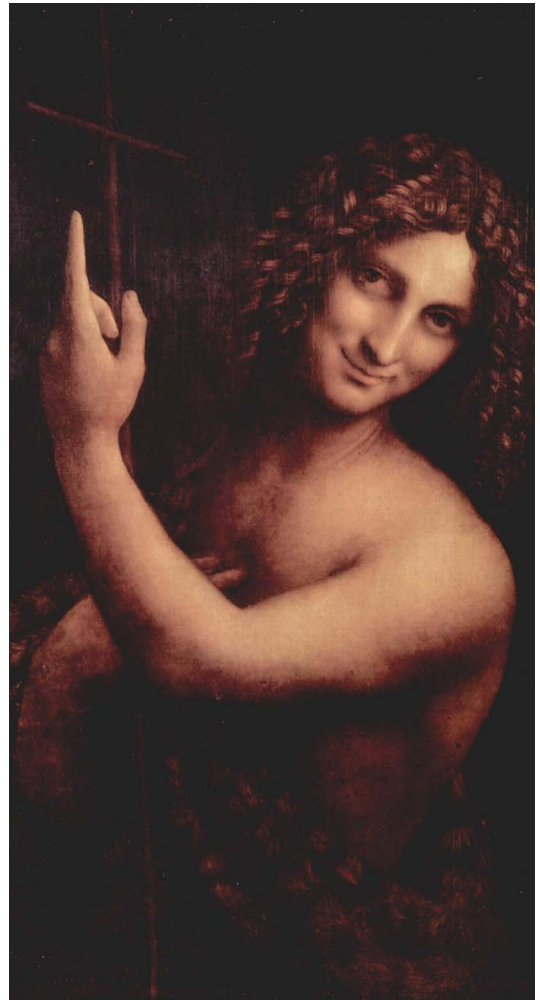
Jean-Marc Schiappa, de l'Institut de recherches et d'études de la Libre Pensée, nous a envoyé *La France n'a pas de racines chrétiennes*.^[1]

Oublions un moment les quelques dissensions qui existent entre les libres penseurs et les anarchistes. Voyons plutôt ce qui nous rapproche. Pourquoi cet essai, difficile à résumer tellement il est riche d'informations, est important aujourd'hui ?

Sans doute pour remettre quelque peu les pendules à l'heure. A

[1] *La France n'a pas de racines chrétiennes*, Jean-Marc Schiappa, Les Éditions Libertaires, mars 2017, 14€, Le livre est en coédition avec les Éditions Libertaires et les Éditions de la Libre Pensée, Il est donc disponible à Publico, 145 rue Amelot, 75011 Paris et à la librairie de la Libre Pensée, 10/12 rue des Fossés St Jacques, 75005, Paris,

l'heure, où l'on entend les discours des Valls, Cazeneuve, Tincq, Ciotti, Poisson, Juppé, Sarkozy, Morano, Boutin, et consorts faire référence aux « racines chrétiennes » ou pour les dernières, voulant abolir la loi de 1905 de Séparation des Églises et de l'État. Pourtant, l'essai commence sur les paroles de Marion Maréchal-Le Pen, en 2015, qui mériterait la médaille des amalgames ! « Si des Français peuvent être de confession musulmane, c'est à condition de se plier aux mœurs et à notre mode de vie d'influence grecque et romaine »... Il n'y a pas à discuter. Pour avoir une petite chance d'être « assimilés », les Sarrasins doivent donc pour le parti fasciste-xénophobe, impérativement se soumettre. Pas de libre-arbitre de l'individu. Quant au fait que « notre mode de vie est calqué sur le modèle gréco-romain », vous vous en étiez aperçu,





j'espère ? Quelle réduction de l'histoire ! Jean-Marc Schiappa déroule alors durant tout son essai, ce qui devrait être enseigné à nos petites têtes multicolores dès le primaire, peut-être avant ? A commencer par contredire le maurassien/barrésien De Gaulle qui prétendait déjà que « L'histoire de France commence avec Clovis baptisé roi des Francs ». Or, à cette époque, non seulement le titre n'existait pas, mais en plus, il y eut d'autres rois le précédant, en effet chrétiens, mais chrétiens-ariens (sans parler des Celtes, etc.), ce qui fait toute la différence historique... Ses successeurs, comme Clotaire et autres rois assassins, « traîtres, parjures, polygames, se foutaient bien d'apporter des racines chrétiennes à la France. Ils voulaient surtout apporter un soutien d'origine divine et inconditionnelle au pouvoir royal » !

Et l'auteur de passer au peigne fin et de remettre systématiquement en question toutes les approximations historiques et détournements déroulés dans les discours dangereux de ces politiques. Des plus visibles aux plus cachés. Revisitant dans un premier temps l'histoire. Nous rappelant toutes les exclusions (Juifs, Cathares, protestants, sorcières, etc.) d'une soi-disant « nation française » qui serait née au XIVe siècle... Plusieurs chapitres sont consacrés à la Révolution, un tournant décisif

dans l'histoire. Qui introduit, dans la Constitution de l'An I, en 1793, des règles précises concernant la citoyenneté. Excluant les différences entre « citoyens actifs » et « citoyens passifs », dès lors qu'ils ne sont plus « sujets » depuis 1789, mais uniquement des « citoyens français égaux en droits ». Y compris, « tout étranger âgé de vingt et un an accomplis, domicilié en France depuis une année »... Eh oui, en 1789 ! Le texte introduit également la notion de liberté de conscience, repris par un décret de la Commune de Paris le 2 avril 1871. L'auteur développera ensuite sous tous les angles la notion de « laïcité » qui apparaît avec la loi de 1905, et si honteusement détournée aujourd'hui et récupérée dans l'argumentaire faussé du Front national. Alors qu'il n'est que l'affirmation de la liberté de culte et surtout, de la réaffirmation de la liberté de conscience et donc de penser... Jean-Marc Schiappa s'intéresse ensuite naturellement, à la notion « d'identité nationale », se voulant justifier les pseudos « racines chrétiennes ». Et de nous rappeler que « Les hommes n'ont pas de racines, ils ne sont pas des arbres, ils ont des origines, ce qui est totalement différent, c'est-à-dire qu'ils peuvent évoluer, bouger, sortir de leur milieu de départ, réfléchir, être libres, toutes choses qu'un végétal doté de racines ne peut faire » ! Il nous démontre par des exemples très concrets qu'avoir recours à des notions « géographiques » pour les définir et les justifier ne tient pas plus la route. Puis, l'auteur nous prouve que le communautarisme (« raciné » à la « mode Barrès) s'oppose à l'individualisme, au cosmopolitisme et à l'universalisme. Termes qu'il convient d'ailleurs de ne pas confondre ! Concernant l'islam, l'auteur m'a beaucoup amusé, entre autre en rappelant que l'on prétendait que celui-ci n'existait pas en France en 1905. C'est faux ! « Il y avait

environ dix millions de musulmans sur le territoire de l'Empire français, contre, selon les estimations, quatre à cinq millions de Français pratiquant l'islam sur le territoire de la République »... Merci au passage de rappeler la domination coloniale aux politiques voulant l'oublier. Et si ce livre dense s'achève par cette formule : « Nous faisons aujourd'hui plus que jamais confiance en la politique (étymologiquement – la vie de la cité – terme grec et non chrétien, faut-il le rappeler "racines" pour "racines") », qui pourrait choquer nos convictions anti-électorales et fédératives d'anarchistes « pur et durs », il n'en reste pas moins que Jean-Marc Schiappa ajoute : « Cette inébranlable confiance [dans la politique] se résume en une phrase célèbre de l'histoire de France et du monde, celle qui concluait la fameuse Affiche rouge de la Commune de Paris en 1871 : "Place au peuple ! Place à la Commune" ». De quoi adoucir les convictions rigides des anarchistes les plus antirépublicains d'entre nous !...

PAR PATRICK SCHINDLER,
groupe Botul
de la Fédération anarchiste, Paris



TRAVAILLEUR DE LA NUIT...

Nous savions prochaine la publication chez Rue de Sèvres du *Travailleur de la Nuit*, la nouvelle BD de Matz et Chemineau et la déception fut à la hauteur de notre impérieuse espérance.

Très vite, nous avons dévoré cette biographie dessinée de 128 pages sur l'honnête voleur Jacob. Très vite nous l'avons digérée. Et les aigreurs sont très vite venues.

Les auteurs ont décidé de ne pas faire dans la percale d'Alsace et ce, dès la première de couverture. Jacob y trône sur les toits de Paris, portant fièrement costume noir et cravate. Le portrait est ressemblant. Sa tête est rasée sur les tempes. On pourrait croire à un sosie presque parfait d'un des personnages clés de la série télé anglaise *Peaky Blinders*. On aperçoit au loin une toute jeune Tour Eiffel illuminée. C'est un repère.

L'homme tient dans sa main gantée de cuir noir une pince-monseigneur posée sur son épaule droite. Il nous regarde fixement comme un défi lancé à nos intelligences.

Justement. Nous avons tenté de le relever et observons tout d'abord que les cambriolages perpétrés dans la capitale par la bande d'illégalistes furent plutôt rares. Les tournées se font en province. Jacob faisait de la décentralisation avant l'heure ! Soyons indulgents et imaginons une allusion au cambriolage de la rue Quincampoix perpétré le 6 octobre 1901. Mais alors, pourquoi passer à quatre par ces fameux toits alors que les auteurs n'étaient que trois : Bonnefoy, Clarenson et Jacob ? Pourquoi passer par là alors que les TROIS complices ont loué au 76 de cette rue l'appartement du cinquième étage afin d'accéder à celui du quatrième dans lequel se trouvait la fortune du bijoutier Bourdin ?

Passons sur la première de couverture. Ouvrons le livre. Le dessin n'est pas déplaisant, les couleurs plutôt vives. Cela démarre sur le procès d'Amiens. Cela permet par une série de flash-back, de revenir sur la période de l'en-

fance et de l'adolescence. Une fois la sentence prononcée (page 88), le récit peut reprendre un cours linéaire se terminant logiquement par le suicide de l'ancien voleur en 1954.

La conclusion ainsi longuement traitée (cinq pages) nous amène à entrevoir une structure quelque peu désorganisée mais révélatrice des choix opérés : 34 pages pour l'enfance de Jacob soit 16 ans de son existence à peu près ; 53 pages pour la période des vols, soit environ cinq ans de son existence ; le bagne n'apparaît que sur 17 pages alors que le matricule 34777 va y pourrir dix-neuf ans ; la vie libre de l'ancien fagot est expédiée en 14 pages alors qu'elle concerne 27 ans de son existence.

Les auteurs voulaient présenter une vie et l'impression de brouillon finit par dominer. On pourrait croire que de Jacob il ne faut



retenir que les extraordinaires larcins. Comment peut-on traiter du prisonnier de guerre sociale en Guyane en seulement dix-sept pages sans tomber dans les faciles stéréotypes ?

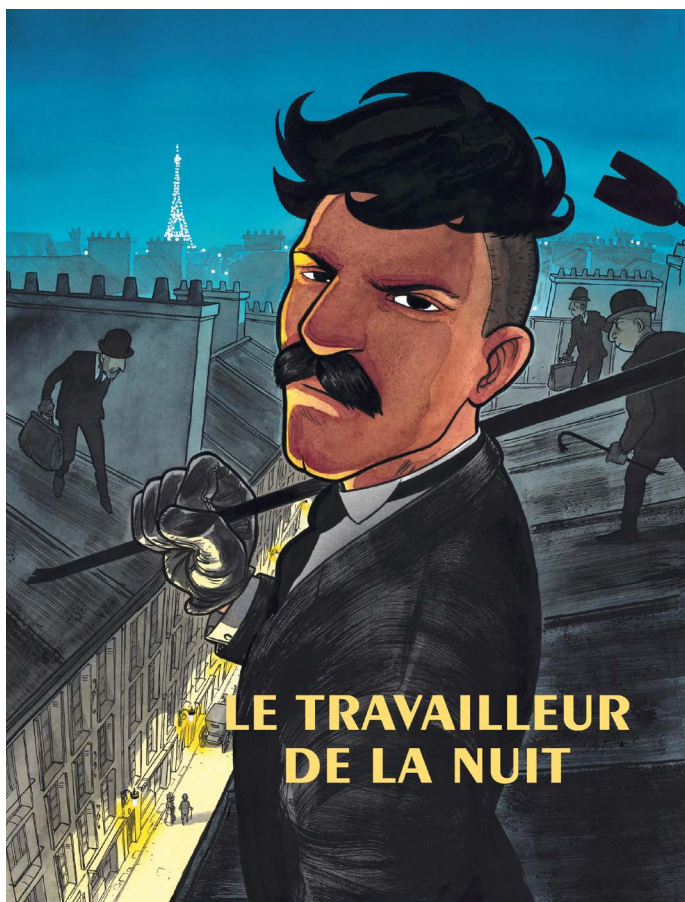
Peu de personnages apparaissent et, tous, largement secondaires, ne servent qu'à mettre en relief la singulière personnalité de l'acteur principal d'une aventure. Josette et Robert Passas dont on sait l'importance dans la fin de vie de l'honnête homme n'existent, par exemple, carrément pas ! Effacé le couple d'amis tant aimés qu'il leur accorda un an de sa vie avant

d'y mettre un terme. Pouvons-nous saisir l'originalité de Jacob si on ne le replace pas dans son contexte ? Tel n'est pas ici le cas tant le discours anarchiste, la pression économique, politique et sociale de son temps, la famille et l'entourage ne sont envisagés que comme le décor mal dégrossi d'une pièce de boulevard. Jacob ne pratique pourtant pas seul son entreprise de démolition publique. Ce n'est pas non plus Dreyfus sur son île du Diable et il ne s'enterre pas, tel un anachorète, dans un trou du cul du monde après 1931.

Au fil des pages, l'intrigue va à toute vitesse. D'où les erreurs à profusion, les oublis certains, les inventions parfois... une légende s'envole et la réalité y perd quelques plumes. Comme ce Malato présenté page 40 qui reprend en

1897 le papier qu'écrit Paraf-Javal contre le syndicalisme dans les colonnes du *Libertaire* en 1904 ! Comme cette évocation à l'explosif et en toute discrétion, en avril 1900 et page 64, de l'asile Montperrin d'Aix en Provence où Jacob est interné ! Comme ce billet apocryphe laissé chez Pierre Loti que Jacob vient de cambrioler à Rochefort page 84.

Mais comme toute bonne histoire ayant une fin, celle du voleur ne pouvait qu'être douloureuse pour notre entendement. Le copain Royère, arrêté à Orléans aux pages 79 et 80, meurt au bagne



A GAUCHE : *TRAVAILLEURS DE LA NUIT*, RUE DE SÈVRES. A DROITE : ARTHUR SHELBY, PERSONNAGE DE LA SÉRIE *PEAKY BLINDERS*.



à la page suivante ! Pour un peu, nous aurions pu croire que l'ami de Jacob avait trépassé à la prison de Fontevraud peu de temps avant l'ouverture de son procès en juillet 1905 !

« Abbeville ou ailleurs, cela ne changeait rien » nous disent Matz et Chemineau à la page 86. Jacob tire sur un flic mais il a « seulement été touché ». Six poulets entourent l'anarchiste qui présente un visage ensanglanté. Nous apprenons donc que l'agent Pruvost n'est pas mort puisqu'il n'existe plus en cette matinée du 22 avril 1903. Nous apprenons aussi que 6 policiers sont descendus en gare de Pont Rémy. 6 c'est nettement mieux que 2 pour la dramaturgie !

Condamnation aux travaux forcés à perpétuité puis survol d'une vie d'enfermé à ciel ouvert. Nous pouvons donc nous attendre à quelques grossières erreurs. La Guyane, sa chaleur étouffante et ses cailloux à casser (page 97) même si aux îles du Salut où sont immédiatement mises les vedettes des cours d'assises, il n'y a pas de cailloux à casser. Quelques chemins à rempierrer, des herbes à arracher et c'est tout. On voit alors un Jacob pugnace et à l'infaillible instinct de survie. Pendant ce temps, Marie Jacob fait des ménages pour un salaire de mère (page 100). En vrai, la mère du détenu travaille dans les cafés

concerts de la capitale dès sa sortie de prison le 1er octobre 1905. Le temps du bagne se termine. Jacob se fait un nouvel ami : le docteur Rousseau (page 103) avec qui il projette d'écrire un livre et à qui il promet de ne pas s'évader (page 104). Là, c'est franchement drôle ! *Le Médecin au bagne* quitte la Guyane en même temps que Jacob apprend, page 105 et en 1923, la mort de Rose Roux, sa Rose, qui officiellement est trépassée seize années plus tôt ! Le 30 décembre 1927, Jacob à la page 106 est détenu depuis deux ans en France et les portes de la centrale de ... Melun s'ouvrent pour lui sur sa nouvelle vie d'homme libre. Raté, c'est Fresnes.

Le dernier chapitre s'ouvre sur un paysage berrichon. L'homme vend des articles de bonneterie sur les marchés de la région, il y rencontre Paulette en 1938 (page 111). La guerre gronde à l'horizon, Marie Jacob meurt et Jacob a bigrement vieilli. Il semble détaché de tout, imperméable à toute épreuve même celle de son dernier procès en 1942 (page 114 à 116) ; du tissu non déclaré, un soupçon de marché noir, un juge bienveillant qui sourit quand l'avocat du marchand forain met en avant un honnête homme vierge de son casier judiciaire. L'anecdote est vraie, l'avocat s'appelle Boudrand, le juge Clostres et Jacob fut condamné à une quinzaine de jours de prison ... à la Libération. 1943, Jacob et Paulette cachent aux pages 117 et 118 une poignée de résistants chez eux, dans leur maisonnée à Bois Saint Denis. Cool et drôle parce que faux. Un petit tour par le Berry aurait permis aux auteurs de s'en apercevoir. 1944, d'autres Résistants perquisitionnent chez les Jacob aux pages 119 et 120. La Bd tire à sa fin, comme le vieil anarchiste. Gros plan sur les yeux qui se ferment. On en pleurerait.

Vint la postface. Matz, le scénariste, tente ma-

ladroitement de rajouter quelques informations sur cette époque qui ne fut pas Belle et avoue la drôlerie dialectique de l'homme, son admiration. Il dit encore avoir pioché chez des « tribuns » anarchistes pour quelques-uns de ces dialogues. On a vu comment et pourtant on n'a si peu vu l'idéal libertaire. C'est peut-être pour cela que l'auteur termine son propos en affirmant qu'il est « difficile de savoir » si Arsène Lupin et patati et patata. Bref, un héros au grand cœur ! Pépé Matz, communiste, n'aurait pas compris autrement l'empathie pour « un gauchiste, un fouteur de merde. Mérite pas un bouquin ». Si, si, Alexandre Jacob en mérite un, deux, trois et même plus mais pas celui-ci. Certes, nous avons bien compris la nécessité scénaristique pour les auteurs de fusionner des personnages, de donner du rythme, etc. Mais toutes ces ficelles d'auteur finissent par apparaître aussi épaisses que les cordages des navires sur lesquels Jacob a pu bourlinguer et se font au détriment d'une réalité historique qui n'est pas celle ici, narrée. Nous avons refermé l'ouvrage et vous n'aurez pas à l'ouvrir. On l'a subi pour vous.

PAR STEVE GOLDEN



Les anarchismes

à contretemps...

On connaissait la passion de Tomás Ibáñez pour nous surprendre - au bon sens du terme - et nous provoquer, c'est-à-dire nous inciter à une réflexion qui nous sorte de convictions trop enracinées. Il nous avait déjà surpris avec son précédent livre, par un titre provocateur : *Anarquismo es movimiento* (*Anarchisme en mouvement*), qui présupposait l'existence d'anarchismes immobiles, stagnants, fossiles. Dans son nouveau livre, publié récemment en espagnol par les éditions VIRUS de Barcelone, il nous surprend à nouveau avec le titre provocateur : *Anarquismos a contratiempo* (*Anarchismes à contretemps*), un titre qui présuppose l'existence d'anarchismes « a tempo », ces anarchismes dont les idées ont été figées en dogmes et l'idéal en doctrine.

Dans sa version française, parue

aux Éditions Rue des Cascades, même si le titre a changé - *Nouveaux fragments épars pour un anarchisme sans dogmes* - et le contenu n'est pas exactement le même que celui d'*Anarchismes à contretemps*, l'orientation ne change pas, c'est-à-dire : la revendication d'un anarchisme non dogmatique et par conséquent irrévérencieux et provocateur...

A cette étape de son œuvre, Tomás ne cesse de nous montrer son talent à convertir l'irrévérence et la provocation en une méthode qui lui permet de proclamer et d'affirmer son hétérodoxie et de nous inciter à l'audace pour tenir la pensée anarchiste toujours ouverte aux apports de la pensée critique. Non seulement parce que telle est la condition pour être anarchiste mais aussi parce que - comme le disent les éditeurs de la Rue des Cascades - « l'extrême vitalité de la pensée anarchiste autorise l'audace de la maintenir largement ouverte aux quatre vents ». Il s'agit, pour Tomás, de nous inciter à « penser et agir à contretemps, mais sans cesser d'appartenir à notre temps », ou, plus concrètement, à « assumer l'inconfort tension générée par la double exigence de

nous accorder pleinement avec le présent et de le contredire de manière radicale ». Car, tel est le défi pour que l'antagonisme social puisse prétendre pousser le changement au-delà de ce que les temps présents semblent permettre. Et aussi parce que, s'il est vrai que « le propre des temps est qu'ils changent et qu'ils nous font changer avec eux sans que nous nous en rendions compte », c'est la propre réalité sociale actuelle qui « nous conseille de nous situer à contretemps et de privilégier aujourd'hui le renforcement des voix radicales ».

Une intention que Tomás souligne, à la fin du prologue, après avoir établi la proximité thématique des questions abordées dans ce dernier livre et la proximité temporelle de leur analyse avec celles abordées dans son livre *Fragments épars pour un anar-*



chisme sans dogmes, publié par Rue des Cascades en 2010. Pour relever non seulement les « résonances » entre ces deux livres mais aussi la constance de la pensée qui les a inspirés : « une certaine volonté d'agiter, avec plus ou moins d'adresse, les eaux de l'anarchisme pour qu'elles ne s'assoupissent pas dans un sommeil complaisant et ne cessent jamais d'être turbulentes ».

Or, même si la raison de publier ces deux livres a été la même et si le dernier est, d'une certaine façon, une continuité du premier, la réalité est que *Nouveaux fragments éparés pour un anarchisme sans dogmes* est un livre qui, en plus de témoigner du parcours intellectuel et militant de Tomás, apporte de nouvelles réflexions qui enrichissent et renforcent la réelle et nécessaire diversité de la pensée libertaire actuelle.

Comme lui-même le reconnaît, l'« air de famille » entre les deux ouvrages est indéniable. Mais, si la plongée dans le passé était teintée, dans le premier, d'une forme de nostalgie, la recherche des « premières et intenses émotions suscitées par l'immersion dans le mouvement anarchiste » dont il disait qu'il était « plus exact de dire qu'on le vit plutôt qu'on en fait partie », dans le dernier, « il n'y a plus guère de traces de nostalgie » dans les motivations qui ont conduit à sa publication. Car, main-

tenant, « il ne s'agit plus de laisser apparaître une éventuelle évolution ou de repérer des changements et des invariances, mais plutôt de circonscrire des centres d'intérêt ».

C'est pourquoi Tomás a préféré, dans *Nouveaux fragments éparés pour un anarchisme sans dogmes*, substituer l'ordre chronologique par un arrangement thématique en quatre grands blocs des textes écrits entre 2011 et 2016, et faciliter ainsi une meilleure approche des thèmes abordés.

Le premier bloc recueille une série de réflexions sur l'anarchisme, tant sur ce que fait sa singularité que sur des questions en rapport à la problématique de la « nature humaine », de la « révolution », des « luttes populaires » et de « l'intervention politique de type libertaire ».

Le deuxième bloc concerne le pouvoir et la domination, l'État et la « gouvernance », ainsi que « la question de la liberté ». S'ajoute une réflexion sur « la relation du savoir et du pouvoir, et la rhétorique de la vérité qui accompagne la connaissance scientifique ».

Le troisième bloc donne « le point de vue anarchiste à propos du nationalisme » et démystifie les mirages de la prétendue « efficacité politique dans la conquête des institutions », à partir des événements récents en Espagne.

Dans le dernier ensemble, sous un titre qui en donne l'esprit, « Fragments d'un parcours », Tomás donne des indications biographiques pour tenter « d'éclairer un contexte socio-politique » qui va du début des années soixante à nos jours. Une épistémè personnelle qui lui fait se remémorer les événements de Mai 68, qui continuent à le « faire rêver » et le « faire frémir ».

La seule énumération de ces blocs thématiques me paraît être, dans ces temps de questionnements et de doutes sur l'avenir de l'émancipa-

tion, un ensemble de projets libérateurs suffisants pour éveiller le désir de lire *Nouveaux fragments éparés pour un anarchisme sans dogmes* et susciter un intérêt pour l'itinéraire d'un intellectuel engagé - dans les luttes sociales de son temps - à « contretemps » - l'unique manière, en fin de compte, d'affronter honnêtement ceux qui aujourd'hui, comme hier, contribuent à maintenir le statu quo politique et social, par un entêtement stérile à chercher le changement à travers les Institutions...

PAR OCTAVIO ALBEROLA



Abonnez-vous !

Sans pub, sans concessions, réalisé par une équipe entièrement bénévole, le Monde libertaire existe uniquement grâce à ses lecteurs réguliers.

Comme toute la presse militante, nous sommes extrêmement fragilisés par les coûts énormes de diffusion en kiosque. Les abonnements sont le seul moyen d'atteindre l'équilibre financier qui nous permettra de continuer à diffuser nos idées auprès du plus grand nombre. Il nous manque 300 abonnés pour parvenir à cet équilibre nécessaire...

Soutenez nous, abonnez-vous, abonnez vos amis !



le Monde libertaire mensuel BULLETIN D'ABONNEMENT

3 formules d'abonnement, 3 possibilités de règlement :

- par chèque bancaire joint à votre bulletin d'abonnement
- par virement bancaire
- par prélèvement bancaire, pour les abonnements à durée libre

Bulletin à retourner complété à : LES PUBLICATIONS LIBERTAIRES - Service Abonnements, 145 rue Amelot - 75011 Paris



Nom :

Prénom :

Adresse :

.....

.....

.....

Code postal : _ _ _ _ _

Ville :

Pays :

Note : Pour nous signaler un changement d'adresse, merci de joindre la feuille de routage jointe au dernier numéro reçu.

Mon règlement :

- par chèque joint, libellé à l'ordre de LES PUBLICATIONS LIBERTAIRES
- par virement bancaire : IBAN FR 76 4255 9000 0621 0076 4820 363 BIC CCOFPRPPXXX
- par prélèvement pour les abonnements à durée libre : dans ce cas, je remplis le coupon d'autorisation de prélèvements ci-dessous :

FRANCE MÉTROPOLITAINE ET DROM-COM

Réduction de 50% sur les abonnements en France métropolitaine pour les chômeurs/chomeuses, Gratuit pour les détenus

Abonnement à durée libre la solution facile et économique !

- Standard 11,75 €/trimestre
- De soutien 21,25 €/trimestre
- Réduit 6,00 €/trimestre

- > Vous recevez tous les numéros du Monde Libertaire à prix préférentiel
- > Votre règlement est échelonné en toute simplicité : le prélèvement est automatique
- > Vous arrêtez le service quand vous le voulez, par simple courrier

UN AN : 11 numéros + suppléments

Le magazine chez vous et l'abonnement numérique

- Abonnement standard 47 €
- Abonnement + soutien 85 €
- Tarif réduit (chômeur.ses) 24 €
- Détenu.es

Un an numérique uniquement

11 numéros en PDF à télécharger sur notre site

- Abonnement standard 24 €
- Abonnement + soutien 42 €

ÉTRANGER

Pour les abonnements vers l'étranger, merci de choisir le règlement par virement international (évitons d'enrichir les banques avec les taxes exorbitantes qu'elles extorquent sur les chèques tirés hors France !)

Union Européenne & Suisse

- Abonnement standard 96 €
- Abonnement + soutien 134 €

Reste du monde

- Abonnement standard 110 €
- Abonnement + soutien 146 €

Autorisation de prélèvement automatique pour mon abonnement au Monde libertaire (abonnements à durée libre uniquement)

J'autorise l'établissement tireur de mon compte à effectuer sur ce dernier les prélèvements pour mon abonnement au journal le Monde libertaire. Je pourrai suspendre à tout moment mon service au journal le Monde libertaire.

- 11,75 €/trimestre (abonnement normal)
- 21,25 €/trimestre (abonnement de soutien)
- 6 €/trimestre (tarif réduit)

Votre compte à débiter :

Titulaire :

Adresse :

.....

.....

IBAN :

Votre établissement bancaire :

Nom :

Adresse :

.....

Date et signature obligatoires :

Important : merci de joindre un relevé d'identité bancaire ou postal de votre autorisation. Il y en a un dans votre chèque

ORGANISME CRÉANCIER

PUBLICATIONS LIBERTAIRES
145 RUE AMELOT 75011 PARIS

N° NATIONAL ÉMETTEUR : N° 58 50 98



LES GROUPES DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

La Fédération Anarchiste est un groupement de militant.e.s organisé sur le principe du libre fédéralisme, garantissant aux groupes et aux individu.e.s qui le composent la plus grande autonomie et le respect du pluralisme des idées comme des actions, dans le cadre d'un pacte associatif. La participation de tous aux structures et aux oeuvres collectives (radio, éditions...) est calquée sur nos principes d'éthique et de solidarité.

Pour consulter notre pacte associatif, visitez notre site : www.federation-anarchiste.org

★ 02 AISNE

Groupe Kropotkine

Athénée Libertaire & Bibliothèque Sociale
8, rue Fouquierolles 02000 MERLIEUX
Tél. 03 23 80 17 09
kropotkine02@riseup.net
<http://kropotkine.cyberbaria.org>
Permanence : 1^{er} 3^{ème} et 5^{ème} jeudi du mois de 18 à 21h

Athénée Libertaire L'Etoile Noire & Bibliothèque Sociale
5, rue Saint-Jean, 02000 LAON
Permanences : tous les lundis de 15h à 19h et tous les premiers samedis du mois de 16h à 20h

★ 03 ALLIER

Groupe de Montluçon
allier@federation-anarchiste.org

★ 04 ALPES-DE-HAUTE-PROVENCE

Liaison Metchnikoff
metchnikoff@federation-anarchiste.org

★ 06 ALPES-MARITIMES

Liaison de Nice
nice@federation-anarchiste.org

★ 07 ARDECHE

Groupe d'Aubenas
FA-groupe-daubenas@federation-anarchiste.org
<http://www.aubanar.lautre.net>

★ 10 AUBE

Liaison de Troyes
troyes@federation-anarchiste.org

★ 12 AVEYRON

Liaison Sud-Aveyron
c/o SAP BP 42560 12400 Ste-Affrique

★ 13 BOUCHES-DU-RHONE

Groupe Germinal - Marseille
groupe-germinal@riseup.net

Liaison La Ciotat
groupe-germinal@riseup.net

★ 14 CALVADOS

Groupe Sanguin - Caen
groupesanguinfa14@laposte.net
<http://sous-la-cendre.info/>
groupe-sanguin-de-la-federation-anarchiste

★ 15 CANTAL

Liaison Cantal
cantal@federation-anarchiste.org

★ 17 CHARENTE-MARITIME

Groupe Nous Autres
35 allée de l'angle chauce
17190 St-Georges d'Oleron
nous-autres@federation-anarchiste.org

★ 21 COTE-D'OR

Groupe La Mistoufle
Maison des associations
Groupe la Mistoufle
c/o les Voix sans maître BP 8
2 rue des Corroyeurs 21000 DIJON
lasociale@riseup.net
<http://groupelamistoufle.jimdo.com>

★ 22 COTES-D'ARMOR

Liaison Jean Souvenance
C/O CEL 1 rue Yves Creston
22000 Saint-Brieux
souvenance@no-log.org

★ 23 CREUSE

Liaison Emile Armand
Cedric Lafont
19 rue de Chanteloube
23500 Felletin
emile-armand@federation-anarchiste.org

★ 24 DORDOGNE

Groupe Emma Goldman - Périgueux
emma.goldman@no-log.org
<http://fa-perigueux.blogspot.fr>
Vente du Monde libertaire les samedis de 11h à 12h au marché de Périgueux, place de la Clautre.

★ 25 DOUBS

Groupe Pierre Joseph Proudhon
c/o CESL BP 121 25014
Besançon Cedex
groupe-proudhon@federation-anarchiste.org
<http://groupe.proudhon-fa.over-blog.com>
Permanence à la librairie l'Autodidacte, les mercredis de 16 à 19h et les samedis de 15 à 19h.

Librairie L'Autodidacte
5 rue Marulaz 25000 Besançon
<http://www.lautodidacte.org>

Liaison Nord-Doubs
liaison-nord-doubs@federation-anarchiste.org

★ 26 DROME

Liaison de Valence
valence@federation-anarchiste.org

Groupe la Rue Râle (St Jean en Royans/Vercors)
la-rue-rale@riseup.net
<http://laruerale.wordpress.com>
Nous organisons des soirées débat, des projections, des tables de presse, des alternatives en acte, nous circulons avec un bibliobus et la CantinA : cantine autogérée, bio, à prix libre. Nous participons à l'Université Populaire du Royans/Vercors et nous sommes présents sur luttes sociales.

★ 28 EURE-ET-LOIRE

Groupe libertaire Le Raffut de Chartres
fa.chartres@gmail.com

★ 29 FINISTERE

Groupe de Brest
brest@federation-anarchiste.org

Groupe Le Ferment

leferment@federation-anarchiste.org

★ 30 GARD

Groupe Gard-Vaucluse
fa.30.84@gmail.com
<http://www.fa-30-84.org>

★ 31 HAUTE GARONNE

Liaison de Toulouse
toulouse@federation-anarchiste.org

★ 32 GERS

Liaison Anartiste 32
anartiste32@federation-anarchiste.org

★ 33 GIRONDE

Cercle libertaire Jean Barrué
c/o Athénée libertaire
7 rue du Muguet 33000 Bordeaux
cercle-jean-barrue@federation-anarchiste.org
[cerclibertairejb33@wordpress.com](http://cerclibertairejb33.wordpress.com)
<http://cerclibertairejb33.free.fr/>

Groupe Nathalie Le Mel
nathalie-le-mel@federation-anarchiste.org

★ 34 HERAULT

Groupe de Montpellier-Hérault
montpellier@federation-anarchiste.org
<http://famontpellier34.blogspot.fr>

Liaison Frontignan-Sète
frontignan-sete@federation-anarchiste.org

★ 35 ILLE-ET-VILAINE

Groupe La Sociale
Local "la Commune"
17 rue de Chateaudun 35000 Rennes
contact@falasociale.org
<http://www.falasociale.org>
La page vidéo du groupe de Rennes qui héberge des films militants :
<http://dailymotion.com/farennes>

Librairie associative "La Commune"

17 rue de Chateaudun 35000 Rennes
Ouverte le mercredi & samedi de 14 heures à 18 heures

★ 38 ISERE

Groupe La Rue Râle - Pont en Royans/Vercors
laruerale@no-log.org
<http://vercors-libertaire.blogspot.com/>

Groupe de Grenoble

grenoble@federation-anarchiste.org

★ 40 LANDES

Groupe Elisée Reclus - Dax
elisee-reclus@federation-anarchiste.org
<http://libertaire-landes.blogspot.fr/>

Union Régionale Sud Aquitaine de la FA

ursa@federation-anarchiste.org
<http://libertaire-landes.blogspot.fr/>

★ 42 LOIRE

Groupe Nestor Makhno de la région stéphanoise
Bourse du Travail
Salle 15 bis Cours Victor Hugo
42028 Saint Etienne cédex 1
groupe.makhno42@gmail.com

★ 43 HAUTE LOIRE

Liaison Sébastien Faure
sebastien-faure@federation-anarchiste.org

★ 44 LOIRE ATLANTIQUE

Groupe Nosotros - Saint-Nazaire
nosotros@federation-anarchiste.org

Liaison de Saint-Nazaire
saint-nazaire@federation-anarchiste.org

Groupe Déjacque - Nantes

nantes@federation-anarchiste.org
<http://fa-nantes.over-blog.com/>
[facebook.com/djecaque](https://www.facebook.com/djecaque)
nosotroslb33@federation-anarchiste.org
<http://famontpellier34.blogspot.fr>
Le groupe Joseph Desjacques tient chaque premier mardi du mois une permanence locale au B17, 17 rue Paul Bédarride (tout au fond de la 2ème cour à l'étage), de 18 à 20h sous forme de table de presse.

Groupe anarchiste des bons enfants

groupe.bonsenfants@gmail.com
www.facebook.com/groupe.bonsenfants/

★ 45 LOIRET

Groupe Gaston Couté - Montargis
groupegastoncoute@gmail.com
<http://groupegastoncoute.wordpress.com>

★ 46 LOT

Liaison de Gourdon
gourdon@federation-anarchiste.org

★ 50 MANCHE

Liaison de Cherbourg
cherbourg@federation-anarchiste.org

★ 53 MAYENNE

Liaison de Laval
laval@federation-anarchiste.org

★ 55 MEUSE

Groupe Jacques Turbin-Thionville
groupejacqueturbin@rocketmail.com

★ 56 MORBIHAN

Groupe Libertaire René Lochu
6 rue de la Tannerie 56000 Vannes
groupe.lochu@riseup.net
<http://anars56.over-blog.org/>



★ 57 MOSELLE

Groupe de Metz
Association Culturelle Libertaire
BP 16 57645 Noisseville
groupe-demetz@federation-anarchiste.org
metz.bibliothequesociale1@orange.fr

★ 60 OISE

Liaison Beauvais
scalp60@free.fr

★ 62 PAS-DE-CALAIS

Groupe Lucy Parsons in the sky
lucy-parsons@federation-anarchiste.org
http://www.noirgazier.lautre.net/

★ 63 PUY-DE-DÔME

Groupe Spartacus - Clermont-Ferrand
spartacus@federation-anarchiste.org

★ 64 PYRÉNÉES-ATLANTIQUES

Groupe Euskal Herria - Bayonne
euskal-herria@federation-anarchiste.org

★ 66 PYRÉNÉES-ORIENTALES

Groupe John Cage
john-cage@federation-anarchiste.org
édite la revue *Art et Anarchie*
http://artetanarchie.com

Groupe Pierre Ruff
pierre.ruff-fa66@laposte.net
https://groupepierrerruff.wordpress.com

★ 67 BAS-RHIN

Liaison de Strasbourg
Liaison Bas Rhin
c/o REMON
BP 35 67340 Ingwiller
liaison-bas-rhin@federation-anarchiste.org

★ 68 HAUT-RHIN

Liaison Eugène Varlin
colmar@federation-anarchiste.org

★ 69 RHONE

Groupe Graine d'Anar
grainedanar@federation-anarchiste.org
http://grainedanar.org

Groupe Kronstadt - Grand Lyon
kronstadt@federation-anarchiste.org
http://fa-kronstadt.blogspot.fr

★ 70 HAUTE-SAÔNE

Liaison Haute-Saone
haute-saone@federation-anarchiste.org

★ 71 SAONE-ET-LOIRE

Groupe La Vache Noire
C/O ADCL Le retour 71250 Jalogny
lepepepe@no-log.org

★ 73 SAVOIE

Groupe de Chambéry
c/o La salamandre - Maison des associations
67 Rue St François de Sales Boite X/33
73000 Chambéry
FA73@no-log.org
http://fa73.lautre.net

★ 74 HAUTE-SAVOIE

Liaison Haute-Savoie
haute-savoie@federation-anarchiste.org

★ 75 PARIS

Groupe La Révolte
la-revolte@federation-anarchiste.org

Groupe Salvador Segui
groupe-segui@federation-anarchiste.org
www.salvador-segui.org/

Groupe Pierre Besnard
groupe-pierre-besnard@federation-anarchiste.org

Groupe Jean Baptiste Botul
botul@federation-anarchiste.org
http://groupe-botul.eklablog.net

Groupe Commune de Paris - Paris Nord et Est
la-commune-de-paris@federation-anarchiste.org

Groupe Louise Michel
groupe-louise-michel@federation-anarchiste.org
http://www.groupe-louise-michel.org/

Bibliothèque La Rue
Bibliothèque libertaire La Rue
10 rue Planquette 75018 Paris
Permanence tous les samedis de 15h00 à 18h00
http://bibliotheque-larue.over-blog.com
larue75018@yahoo.fr

Groupe Berneri
Tous les mercredis sur Radio Libertaire, de 20H30 à 22H30, émission "Ras-les-Murs", actualités prison/répression, lutte contre tous les enfermements !

Groupe Artracaille
arttracaille@orange.fr
pour le groupe : http://www.arttracaille.fr
pour l'émission radio : http://arttracaille.blogspot.com

Groupe Anarliste
an.artiste@yahoo.fr
http://anarliste.hautfort.com

Groupe No Name
no-name@federation-anarchiste.org

Librairie du Monde libertaire
145 rue Amelot 75 011 PARIS
Tél : 01 48 05 34 08 Fax : 01 49 29 98 59
Ouverture : du mardi au vendredi : 14 h à 19 h 30 le samedi : 10h à 19 h 30
librairie-publico@sfr.fr
http://www.librairie-publico.com

Radio Libertaire
89.4 Mhz et sur le net sur http://rl.federation-anarchiste.org
radio-libertaire@federation-anarchiste.org

★ 76 SEINE-MARITIME

Groupe de Rouen
c/o Librairie l'insoumise
128 rue St Hilaire 76000 Rouen
rouen@federation-anarchiste.org
Vente et diffusion du Monde libertaire chaque dimanche de 11h à 12h au marché du Clos-St-Marc

Librairie l'Insoumise
128 rue St Hilaire 76000 Rouen
Ouverture : Mercredi 16h à 18h, Vendredi 17h à 19h, Samedi 14h à 18h.
Pendant les vacances scolaires les samedis de 14h à 18h.
http://www.insoumise.lautre.net/

★ 77 SEINE-ET-MARNE

Liaison Melun

Liaison de Chelles

★ 78 YVELINES

Groupe Gaston Leval
gaston-leval@federation-anarchiste.org
http://monde-nouveau.net

★ 79 DEUX SEVRES

Liaison Bakounine - Thouars
bakounine@federation-anarchiste.org

★ 80 SOMME

Groupe Alexandre Marius Jacob
amiens@federation-anarchiste.org
contact@fa-amiens.org
http://fa-amiens.org/

★ 81 TARN

Groupe Les ELAF
elaf@federation-anarchiste.org

★ 84 VAUCLUSE

Groupe Gard-Vaucluse
fa.30.84@gmail.com
http://www.fa-30-84.org

★ 85 VENDEE

Groupe Henri Laborit
henri-laborit@federation-anarchiste.org

★ 86 VIENNE

Liaison Poitiers
poitiers@federation-anarchiste.org

★ 87 HAUTE VIENNE

Groupe Armand Beaura
armand-beaura@federation-anarchiste.org

★ 92 HAUTS-DE-SEINE

Liaison Fresnes-Antony Anar'tiste
fresnes-antony@federation-anarchiste.org

★ 93 SEINE-ST-DENIS

Groupe Henry Poulaille
c/o La Dionysiverté
4, place Paul Langevin
93200 - Saint Denis
groupe-henry-poulaille@wanadoo.fr
http://poulaille.org

Groupe de Saint-Ouen
saint-ouen-93@federation-anarchiste.org
http://groupesaint-ouen93.blogspot.fr

★ 94 VAL-DE-MARNE

Groupe Elisée Reclus - Ivry-sur-Seine
faivry@no-log.org
http://fa-ivry.forlogaj.tk

Liaison L'Avenir - Créteil
nosotros36@free.fr

★ 95 VAL-D'OISE

Groupe Le Merle Moqueur - Cergy-Pontoise
le-merle-moqueur@federation-anarchiste.org
facebook.com/le.merle.moqueur.federation.anarchiste

★ 988 NOUVELLE-CALÉDONIE

Liaison Nouvelle-Calédonie
nouvelle-caledonie@federation-anarchiste.org

★ BELGIQUE

Groupe Ici et maintenant - Bruxelles
groupe-ici-et-maintenant@federation-anarchiste.org
Le groupe édite avec d'autres le trimestriel "A voix outre"
http://www.avoixautre.be

★ SUISSE

Fédération Libertaire des Montagnes
film@federation-anarchiste.org

Liaison Genève
geneve@federation-anarchiste.org

Si un groupe ou une liaison ne possède ni adresse postale, ni courriel, ou s'il n'existe pas de groupe ou liaison dans votre région, contactez le secrétariat aux relations intérieures de la FA

FA-RI 145 rue Amelot
75011 Paris
relations-interieures@federation-anarchiste.org



LE PROGRAMME D RADIO LIBERTAIRE

Lundi

- 09h00 **Pause musicale**
- 11h00 **Lundi matin**
Infos et revue de presse
- 13h00 **C'est là que ça se Passe**
Etat des lieux, état des luttes en France
- 14h30 **En alternance**
- Onde de choc**
Magazine culturel
- Pause musicale**
- 16h00 **Trous noirs**
Luttes sociales
- 18h00 *Les 1er lundi*
Les mangeux d'erre
Écolo-libertaire
- Les 2e lundi*
Science en liberté
- Les 3e lundi*
La santé dans tous ses états
L'actualité du milieu de la santé
- Les 4e lundi*
Je ne suis pas un numéro
Entre science et science-fiction
- 19h30 **En alternance**
- Le 2e lundi*
Chroniques d'ailleurs
Relations internationales de la Fédération anarchiste
- Le monde merveilleux du travail**
- 21h00 **Ça urge au bout de la scène**
Actualité de la chanson
- 22h30 **De la pente du carmel, la vue est magnifique**
Comme son nom l'indique
- 00h00 **Nuit noire**
Musique dans la nuit

Mardi

- 08h00 **Et toi, tu la Sens la Cinquième Puissance**
Contre propagande, état des lieux, et ...
- 10h00 **En alternance**
- Court-circuit**
Scènes philosophiques
- Pause musicale**
- 11h00 **Artracaille**
Débat de la condition de l'artiste dans la cité
- 12h30 **Pause musicale**
- 14h30 **Sortir du capitalisme**
- 16h00 **Pause musicale**
- 17h00 **Des Oreilles avec des Trous (dedans)**
Des fusiques molles pour tous les tous
- 18h00 **En alternance**
- Ideaux et débats**
Émission littéraire
- Pas de quartiers**
Ça se passe près de chez vous
- 19h30 **Parole d'associations**
- 20h30 **En alternance**
- Émission de la CNT**
Les 3e et 5e mardi
Lumière noire
Portraits d'anarchistes
- 22h30 **Ça Booste sous les Pavés**
Musique, reportages, actu
- 00h30 **Wreck this Mess**
Cocktail de musiques radicales

Mercredi

- 09h30 **L'entonnoir**
Magazine de l'antipsychiatrie
- 10h30 **Blues en Liberté**
Émission musicale blues
- 12h00 **En alternance**
- Les 2e et 4e mercredi*
Rayon de soleil
Nouvelles du Sud
- Pause musicale**
- 14h00 *Les 1er mercredi*
Flemmardise et réveil
Ne trouble pas ma sieste
- Les 2e et 4e mercredi*
Radio Tisto
- Les 3e et 5e mercredi*
Des cailloux dans l'engrenage
L'enfance, poil à gratter
- 16h00 **Pause musicale**
- 17h00 *Les 4e et 5e mercredi*
Jus d'aireselles
Reportage sonore et militant
- Les 3e mercredi*
Squatheure d'antenne
L'émission des squats et lieux alternatifs
- 18h00 **Femmes libres**
Femmes qui luttent, femmes qui témoignent
- 20h30 **Ras les murs**
Actualité des luttes des prisonniers
- 22h30 **Traffic**
Musiques urbaines et libres propos
- 20h30 **Ras les murs**
Actualité des luttes des prisonniers
- 00h30 *Les 2e et 3e mercredi*
Tumultum hominum
Reportage sonore et militant
- Le 4e mercredi*
Les nocturnes multipass'

Jeudi

- 09h00 **Pause musicale**
- 10h00 **Chronique hebdo**
Analyse libertaire de l'actualité
- 12h00 **De Rimes et de Notes**
Actualité du spectacle et de la chanson
- 14h00 **Radio Cartable**
La radio des enfants des écoles d'Ivry
- 15h00 **Bibliomanie**
Autour des livres
- 16h30 *Les 2e et 4e jeudi*
Radio LAP
Émission du Lycée Autogéré de Paris
- Les 3e et 5e jeudi*
Radio Goliard(s)
- Les 3e et 5e mercredi*
Des cailloux dans l'engrenage
- 18h00 **Si Vis Pacem**
Émission antimilitariste de l'Union Pacifiste de France
- 19h30 *Le 2e et 4e jeudi*
Jeudi Noir
Notre bibliothèque
- Les 1er et 5e jeudi*
Cosmos
Spatial bidouillage
- Le 3e jeudi*
Askatasunak !
Actu politique au pays basque
- 20h30 **Entre chiens et loups**
- 22h00 **Epsilonia**
Musiques expérimentales et expérimentations sonores

Vendredi

- 8h00 **Pause musicale**
- 13h00 **Place aux Fous**
Musiques, disciplines de l'indiscipline
- 14h30 **Les Oreilles Libres**
Musiques engagées.
- 16h00 *Les 1er et 3e vendredi*
Dies Irae
Un auteur, un invité, une lecture, un débat
- Les 2e et 4e vendredi*
Le Quimboiseur
Montez à bord de La Résilience...
- 17h30 **Radio Espéranto**
Émission de l'association Sat Amikaro
- 19h00 *Les 1er et 3e vendredi*
Des droits et des hommes
L'émission de la LDH
- Le 2e vendredi*
Au delà du RL
Chroniques, billets d'humeur
- Le 3e vendredi*
L'antenne du social
- Le 4e vendredi*
Nasema
Informations politiques et sociales sur le Sida
- 10h00 **En alternance**
- Offensive**
Libertaire et sociale
- Les amis d'Orwell**
Contre les techniques de surveillance
- 22h30 *Les 1er et 3e vendredi*
Radio X
Musiques électromatiques
- Les 2e et 4e vendredi*
Transbords
L'émission pour abattre les frontières
- 00h00 **Les Nuits Musicales**
- Les 1er vendredi*
Sure shots
- Les 3e vendredi*
Radio X
- Les 2e et 4e vendredi*
Nuit Léo





AGENDA MILITANT

Samedi

08h00 **Réveil hip-hop**
Hip-hop au saut du lit... ou dans le lit

10h00 **La philanthropie de l'ouvrier charpentier**
Comme son nom ne l'indique pas...

11h30 **Chroniques Syndicales**
Luttes et actualités sociales

13h30 **Chroniques Rebelles**
Débats, dossiers et rencontres

15h30 **Deux sous de Scène**
Le magazine de la chanson vivante

17h00 **En alternance**

Bulles noires
BD et polar
Bulles de rêve
Cinéma d'animation

19h00 **En alternance**

Tribuna latino america
Actu de l'Amérique latine
Contre-bande
Cinéma
Longtemps, je me suis couché de bonne heure
Livres, musique et cinéma

21h00 **Les nuits libertaires**

Orpheas Antissa, les jardins d'Orphée

Tormentor
Musiques alternatives

19h00 **En alternance**

Nuit off
Topologies sonores, rocks et chronique
Hôtel paradox
Pratique de la poésie sonore et de la performance

Dimanche

10h00 *Les 2e et 4e dimanche*
Ni dieu, ni maître
Économie et religion à l'heure de la messe

Le 1er dimanche
Un peu d'air frais
Atelier du documentaire

12h00 **Folk à Lier**
Le magazine des musiques traditionnelles

14h00 *Les 2e, 4e et 5e dimanche*
Tempête sur les planches
Actualité du théâtre et de la danse

Le 3e dimanche
Passage avide
Émission à tendance littéraire

Le 1er dimanche
Au café de la page
Un bar hanté par des esprits

15h30 *Le 2e dimanche*
Wild side
relecture et redécouverte du rock par des ados

Le 3e dimanche
Des mots, une voix
Des mots, des auteurs

Le 1er dimanche
Pause musicale

Le 4e dimanche
La plume noire
Nouveautés éditoriales anarchistes

17h00 **Le Mélange**
Un programme musical proposé et animé par Michel Polizzi

18h30 **En alternance**

Échos et frémissements d'Irlande

Il y a de la fumée dans le poste
Émission du CIRC

20h30 *Le 1er dimanche*
Poètes en demi-deuil

Le 3e dimanche
Bèves de comptoir
Des mots, des auteurs
Détruire l'ennui

22h00 **En alternance**

Rudie's back in town

Seppuku
Musiques électroniques

Dimanche 4 juin, 16h - Paris

Projection

« NI DIEU NI MAÎTRE, UNE HISTOIRE DE L'ANARCHISME »

Organisé par le groupe Louise Michel de la Fédération anarchiste
Bibliothèque La Rue, 10, rue Robert-Planquette, 75018 Paris

Jeudi 8 juin, 19h30 - Paris

Rencontre et débat

CONFÉRENCE DE DANIEL PANTCHENKO

Conférence audiovisuelle de Daniel Pantchenko sur son livre "Léo Ferré sur le boulevard du crime" (au théâtre

libertaire de Paris)
Librairie Publico, 145 rue Amelot 75011 Paris

Vendredi 9 juin, 19h30 - Paris

Rencontre et débat

L'ANTI-MILITARISME ANARCHISTE

Conférence débat sur l'anti-militarisme anarchiste animée par Franck du groupe Louise Michel.

Organisé par le groupe Louise Michel de la Fédération anarchiste
Bibliothèque La Rue, 10, rue Robert-Planquette, 75018 Paris

Samedi 10 juin, 15h - Paris

Projection

« BRIGADES INTERNATIONALES »

Projection rencontre « Brigades internationales » - Entre mémoire et silence, de Dominique Gautier et Jean Ortiz
La projection est suivie d'une rencontre avec Dominique Gautier, Édouard Sill, doctorant à l'EPHE, et Claire Rol-Tanguy.

Maison des métallos, 94 rue Jean-Pierre Timbaud

Samedi 10 juin, 20h - Limoges (87)

Rencontre et débat

LA BANDE À BONNOT PAR PATRICK PÉCHEROT

Soirée animée par Patrick Pécherot, auteur du polar "L'homme à la carabine"

Organisé par le groupe Louise Michel de la Fédération anarchiste
CIRA Limousin, 64, avenue de la Révolution, 87000 Limoges

Mercredi 14 juin, 19h30 - Paris

Rencontre et débat

LA BANDE NOIRE

Rencontre et débat avec Yves Meunier, auteur de "La bande noire - Propagande par le fait dans le bassin minier (1878-1885)" (L'Echappée, 2017)

Librairie Publico, 145 rue Amelot, 75011 Paris

Jeudi 15 juin, 18h30 - Merlieux (02)

Rencontre et débat

WILFRID LUPANO & PAUL CAUQUET

Wilfrid Lupano et Paul Cauquet viendront parler de leur phénoménale série BD "Les vieux fourneaux" dont le quatrième tome sortira prochainement.

Organisé par le groupe Kropotkine de la Fédération anarchiste
Entrée libre

Athénée Le Loup Noir, 8, rue de Fouquerolles, 02000 Merlieux et Fouquerolles

Jeudi 15 juin, 20h30 - St Ouen (95)

Projection

« LES PIEDS SUR TERRE »

Soirée en soutien aux luttes contre le projet Europa City et contre l'aéroport de Notre Dame des Landes

Cinéma Utopia, 1, place Pierre Mendès France Saint-Ouen l'Aumône

Vendredi 16 juin, 18h30 - Bordeaux

Rencontre et débat

RENCONTRE AVEC JEAN STERN

Rencontre avec Jean Stern autour de son livre "Mirage gay à Tel Aviv" (Libertalia, 2016)

La Zone du dehors, 68 cours Victor Hugo

Lundi 19 juin, 18h - PARTOUT !

Manifestation

CONTRE MACRON ET SES ORDONNANCES !

Le rassemblement parisien se passera devant l'Assemblée Nationale à 18h.

A l'appel du Front Social

23, 24 & 25 juin, 18h - Montreuil

Rencontre et débat

FESTIVAL DE LA CNT

http://www.cnt-f.org festival-cnt

La Parole errante, 9 Rue François Debergue - Montreuil

Vendredi 30 juin, 20h30 - Laon (02)

Rencontre et débat

OLIVIER RAZEMON

Rencontre et débat autour de l'ouvrage : « Comment la France a tué ses villes » (Rue de l'échiquier 2016)

Organisé par le groupe Kropotkine de la Fédération anarchiste
Athénée Etoile Noire, 5, rue Saint-Jean, 02000 Laon